

LE BIEN-MARIÉ

PAR
GEORGES
BEAUME



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n^o : 0 fr. 40. Ab^t d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^t d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,

Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^t d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*
 P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*
 Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
 Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
 Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
 H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
 G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*
 Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
 Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon !*
 Eric de CYS : 543. *Lunes rouges.*
 Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
 DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*
 A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose ou la Fiancée de province.*
 Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
 Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gièle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitté.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
Jean RÔSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

GEORGES BEAUME

Le Bien-Marié



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le Bien-Marié

I

Au troisième étage d'une des plus vieilles maisons de Marennes, la vieille cité du Bas-Languedoc, Gustave Mourèze attendait, cette après-midi d'octobre, sa bonne amie, Amélie Cassagnoles. Dans cette vaste chambre convertie en cabinet de travail, il menait une existence bizarre et heureuse. A plus de mille kilomètres de Paris, sans rien connaître des milieux littéraires, il passait le meilleur de son temps à composer des romans et des pièces de théâtre.

Dans la tortueuse rue Saint-Jean, qui de l'église descend au Planol, les Mourèze tenaient une boutique de chaussures très achalandée. Un seul lien rattachait Gustave à la vie sociale de son pays : c'était l'amour qu'il avait voué à Amélie Cassagnoles, qui était l'enfant unique des plus anciens amis de sa maison.

Blonde, jolie, dix-neuf ans à peine, elle le charmait par la délicatesse de sa personne et la douceur de son âme. Elle chérissait en lui le beau garçon au visage pâle, aux cheveux châtons, aux clairs yeux bleus, qui croyait pieusement en la noblesse des belles-lettres. Tout le monde pensait qu'ils seraient

un jour prochain fiancés officiellement, et qu'alors Gustave abandonnerait ses études, si inutiles, afin de succéder à son père dans le magasin de chaussures.

Aussi, quelle stupéfaction ce fut pour tout le monde lorsque les Cassagnoles annoncèrent subitement leur résolution d'aller habiter Paris!... Les Cassagnoles occupaient, au centre de Marennes, sur la promenade du Quai, un appartement spacieux, plein de lumière. M. Cassagnoles, qui était le fils d'un ébéniste et ancien agent des contributions en Algérie, n'avait plus de parents. Sa pension de retraite, à laquelle s'ajoutaient les cinq ou six mille francs de rentes de sa femme, lui assurait une vie tranquille de bourgeois cossus.

M. Cassagnoles aimait le paysage et le climat de son Languedoc, le doux terroir où dormaient tous ceux que depuis son enfance il avait aimés. Sa femme, au contraire, fille d'un ex-jardinier pourvu de quelque fortune, voulait oublier l'humilité de son origine. Comme il l'avait par faiblesse habituée à lui sacrifier ses goûts, c'est elle qui, rêvant pour leur Amélie un mariage extraordinaire, décida, brusquement en apparence, leur départ pour Paris.

Amélie, tout d'abord, avait éprouvé de ce départ un payement profond un véritable chagrin. Pourtant, la vision glorieuse de la capitale, et aussi l'idée consolante que jamais elle n'oublierait Gustave, atténuèrent sa douleur.

Cette après-midi, dans sa chambre de travail, Gustave l'attendait. Sa fenêtre demeurait toujours ouverte; il s'accoudait au balcon de fer pour guetter dans la rue l'apparition d'Amélie, lorsque, vers deux heures, il l'aperçut descendant de son pas balancé la placette de l'église.

Elle leva vers lui ses yeux bleus, son visage rose couronné de cheveux épais qui luisaient comme des ailes. Aussitôt il la salua de la main. Puis, de crainte d'être surpris dans son émotion par un passant indiscret, il se retira dans sa chambre.

Auprès de la porte, dont un rideau de percale blanche dissimulait mal le vitrage, il écouta les moindres rumeurs de la maison. Enfin, reconnaissant le pas alerte d'Amélie dans l'escalier, il ouvrit lentement, et lorsqu'elle se présenta, mince et fraîche en sa robe d'été, il n'eut plus que de la joie.

Gustave lui désigna le vieux fauteuil au siège de paille sur lequel tant de fois elle s'était assise. Mais elle sembla ne pas comprendre son geste familier. Un peu confuse, elle dit, de sa voix si musicale d'habitude :

— Nous partons dans trois jours.

— C'est donc vrai?... Vous allez me quitter?

— Puisqu'il le faut!...

— Bah! pourquoi le faut-il? Pourquoi n'avez-vous pas, avec votre père, résisté aux projets absurdes de votre mère? Ah! elle ne m'aime pas beaucoup!

— Vous vous trompez.

— Vous savez bien que non... Ah! comme, dans Paris, vous m'oublierez vite!

— Non, Gustave, c'est impossible.

Le silence régna dans la chambre pauvre, inondée de lumière, et que la détresse de leurs âmes rendait à jamais précieuse. Amélie, qui tremblait davantage, insinua :

— Ma mère m'a priée de vous demander quelque chose.

— A moi?

— Elle m'a dit que ce n'est pas convenable que vous gardiez mes lettres...

— Ah! vos lettres d'amour... Il faut que je vous les rende?

Dans un élan de colère, il se dirigea vers sa table de travail. Mais, tandis qu'il posait les mains sur ses papiers couverts de sa forte écriture, un sentiment de dignité, de regret aussi, l'arrêta. Tendre et câline, elle s'avança jusqu'en face de lui et, les mains également appuyées sur la table, elle insista :

— Rendez-moi mes lettres. Ma mère vous tiendrait rancune.

— Ces lettres étaient pour moi l'unique témoignage de vos promesses. Je les aurais relues si souvent pour me consoler de votre absence !

— Moi, je n'ai rien gardé de vous.

— Allons, Amélie, je veux vous donner une preuve de confiance.

Ayant ouvert son lourd tiroir, Gustave saisit avec précaution le menu paquet de lettres, qui était serré par un cordon de moire rouge.

— Je ne les aurais pas gardées comme un otage, dit-il, car, après tout, vous êtes libre... Les voilà !...

Amélie s'en empara, glorieuse, puis gênée d'avoir trahi son impatience.

— Qu'en ferez-vous ? demanda-t-il.

— Je les brûlerai.

— Pourvu que leur souvenir ne s'envole pas dans leur fumée !

Comme il s'étonnait de sa précipitation, elle demeura auprès de lui, en le remerciant de sa bonté, et, pour lui plaire davantage, elle s'assit dans le fauteuil au siège de paille.

Timide, il l'interrogea :

— Êtes-vous allée voir papète Rességuier ?

— Non : demain soir. Lui aussi n'est pas content.

— Il a raison... Ah ! pauvre petite !... Vous êtes charmante... Dans Paris, vous n'aurez plus que du dédain pour vos amis de Marennes, pour cette campagne où nous avons connu ensemble nos premiers rêves d'amour et de jeunesse.

— Ne parlez pas ainsi, Gustave : je m'en irais trop malheureuse.

— Aurai-je le courage de rester ici, dans mon isolement, si loin de vous !

— Je n'oublierai jamais...

Elle se leva, aussi frêle que la tige d'un roseau à la fraîcheur de l'aube. Il la suivit d'un pas docile jusqu'au-delà de la porte. Soudain, comme entraînée

par un ravisseur invisible, elle disparut prestement dans l'ombre de l'escalier.

En bas, dans le magasin de chaussures, elle s'arrêta pour dire bonjour aux Mourèze. La mère de Gustave, trapue, mais dégourdie à l'ouvrage, montrait des souliers à une cliente. Le père, vieux avant l'âge, toujours souffrant de ses rhumatismes, était assis à son bureau. A la vue d'Amélie, l'un cessa de geindre, l'autre de s'occuper de sa cliente.

Dans ce petit magasin pavé de carreaux blancs et rouges, enveloppé de hautes vitrines, que d'argent on avait gagné ! Mais les Mourèze, généreux et gourmands, n'avaient pas su en épargner pour les époques de disette. Amélie se plaisait auprès de la mère de Gustave qui, plus chaleureuse que sa propre mère, la chérissait avec une dévotion véritable.

Afin d'échapper à la curiosité des passants, elle s'était abritée dans un coin du bureau, assez loin de la porte. De temps à autre, M. Mourèze s'appuyait sur sa canne, avançait sa tête grimaçante, aux yeux ronds de myope, pour mieux la considérer.

— Que fait Gustave là-haut ? demanda-t-il avec rudesse.

— Il travaille.

— A quoi ?...

— Du calme, mon ami ! intervint M^{me} Mourèze. Il vaut mieux que Gustave lise des livres que de se traîner du matin au soir dans les cafés.

— Non ! Il devrait sortir, vivre avec ses semblables, jouir bravement des choses de la terre, pendant qu'il le peut !... Un homme qui se confîne dans la solitude devient vite orgueilleux et triste. Est-ce qu'il ne devrait pas nous aider ici, dans ce magasin ?

— Bah ! nous suffisons largement à la vente.

— Où le conduira cette maladie de la littérature ?... Toi, Amélie, si tu étais restée à Marennes, auprès de nous, je t'assure que nous l'aurions corrigé.

— Oh ! répondit Amélie, il saura bien plus tard,

quand il en aura besoin, se plier aux nécessités d'un travail pratique. Allons, au revoir!...

Elle embrassa la mère sur les joues et, légère, émue de la tristesse que son absence allait provoquer dans cette maison pleine de sa pensée, elle monta rapidement la rue déserte. Elle savait que de là-haut, du balcon de sa chambre, Gustave la guettait. Mais elle eut le courage de ne pas se détourner une seule fois.

II

Le lendemain après midi, les Cassagnoles s'en allaient au jardin de papète Rességuier, à l'extrémité du faubourg de la Gare. C'était un type, papète Rességuier. Petit, aussi noiraud qu'un sarment d'automne, il vivait seul, bien portant et gai, au milieu de son domaine. Il semblait perdu dans cette antique maison de jardiniers, où il était né et dont il nettoyait constamment les pièces bizarres, encombrées de meubles et de tonneaux. Ses parents y étaient morts, ainsi que trop de créatures qu'il avait aimées.

Dans son jardin, aujourd'hui transformé en vignobles, il avait gagné une centaine de mille francs. Il ne pouvait sentir la bonté des choses que là, dans l'ombre de ses murailles, sous le ciel de sa plaine, qui, pour lui, était le plus beau du monde. Intelligent, finaud, il avait retenu de ses études au collège beaucoup de français, un peu de grec et de latin... Quelquefois, par coquetterie, il s'amusait à réciter, entre deux verres de muscat, des morceaux d'auteurs classiques. Il vivait sans souci, heureux d'avoir à sa portée des enfants qui venaient dans sa solitude mettre l'agrément de leur prospérité.

Il s'était marié deux fois. De ses quatre enfants, il

n'avait plus que deux filles : Rose, qui avait épousé M. Cassagnoles ; Marguerite, qui, au hameau de Rocas, avait épousé Bardol, vigneron âpre et farouche. S'il n'allait guère au hameau, c'est qu'il préférerait, au su de tout le monde, son aînée à sa cadette. D'abord, Rose avait pris un monsieur, un fonctionnaire. Ensuite, étant du premier lit, elle lui rappelait sa jeunesse contente, cette maison bénie où l'on mettait à l'amour autant de cœur qu'à l'ouvrage, sans trop penser à l'argent. En outre, Amélie, la fille de Rose, était une demoiselle instruite, éprise, comme lui jadis, de la poésie qui est dans les beaux livres. Il avait arrangé le cadre de sa vieillesse de façon si commode qu'il s'imaginait bien que, par respect et par gratitude, Rose n'y toucherait jamais.

Aussi, quelle indignation l'avait agité le jour où Rose lui avait brusquement annoncé sa résolution d'aller habiter Paris !... Pourquoi cette trahison envers leur terroir ? Papète Rességuier, malgré l'insistance baroque de Rose à prétendre qu'Amélie, dans la capitale, achèverait son éducation, ne comprenait pas du tout. Mais, une fois que Rose avait conçu un projet, il fallait coûte que coûte qu'elle le réalisât.

Maintenant, il attendait ses enfants avec impatience. Près du puits, sous les branches d'un olivier qui laissait pleuvoir quelques rayons de soleil, il songeait. Frileux, se pelotonnant en ses habits de velours vingt fois rapiécés, il était recouvert d'un pardessus rougeâtre, maculé de taches de vin, d'huile, de fruits, et qui, flottant sur ses épaules pointues, car jamais il n'enfilait ses bras dans les manches, tenait sous le menton au moyen de ficelles. Ses amples culottes tombaient en plis de tire-bouchon sur des sabots de frêne dont il n'essuyait la boue que lorsque ses enfants lui reprochaient sa négligence. Mais il demeurait seul au milieu des champs et se moquait du monde, lequel d'ailleurs estimait sa fortune. De plus, étant, en vrai Languedocien, troubadour à ses heures, il avait le goût du sans-gêne ainsi que du pittoresque.

Vers trois heures, la clochette tinta. Alerte, il gagna, le long du mur que trouait la fenêtre de la cuisine, la porte donnant sur le chemin bas de Rocas. Lentement, il ouvrit. Rose, son mari et sa fille entrèrent d'un air allègre, un peu affecté. Papète, de nouveau, ferma à clef, plus par habitude que par précaution.

Comme Rose préférait causer dehors, parmi les lueurs embaumées du jardin, on serra les chaises de fer autour de la table de pierre sur laquelle papète avait préparé une bouteille de muscat d'Adissan et de gros verres, très propres. Rose, sans ôter ses gants, fit le service. Papète, installé dans l'unique fauteuil, entre son gendre toujours modeste et sa petite-fille un peu languissante, parla le premier du grand voyage à Paris :

— Alors, vous partez demain ?

— Tout est prêt, répondit Rose. Nous n'avons plus qu'à boucler nos malles. Nous logerons d'abord à l'hôtel, en attendant nos meubles. Par miracle, j'ai déniché un appartement dans le quartier du Panthéon... A vrai dire, grâce à une agence...

— Ah ! mon Dieu ! quelle aventure !...

Papète mâchonna des mots de regret entre ses lèvres gercées qui s'enfonçaient dans sa grande bouche. Rose, par une sorte de défi, tenait très droit son buste. Elle était, malgré ses prétentions, une paysanne rougeaude, superbe de taille et d'encolure, mais bien vêtue, sachant, à la richesse de ses parures, à la politesse de ses manières, emprunter quelque élégance. Son gringalet de père s'étonnait souvent de l'avoir mise au monde. Mais elle ressemblait à sa mère, qui était vaillante à l'ouvrage, aussi robuste qu'un homme.

— On dirait, ma fille, que tu n'es pas née dans ce jardin. Il te faut la ville, la capitale... Et toi, Cassagnoles, que penses-tu de ce départ ridicule ?

— Il pense que j'ai raison, répliqua Rose.

— Il t'a trop gâtée, comme moi.

Cassagnoles se mit à rire, de sa longue figure

rousse, cachant à demi sous son chapeau sa bouche aux dents intactes, sa moustache coupée net au bord de la lèvre.

Papète, en touchant le genou d'Amélie, l'interrogea :

— Et toi, te marieras-tu à Paris avec un jeune homme que tu connaîtras à peine? Auras-tu la force de renier nos vieilles relations, tes amitiés?... Tu me comprends?

— Je comprends, moi, tes allusions à Gustave, le fils des Mourèze, répliqua Rose. Mais eux-mêmes croient-ils beaucoup à ce mariage? Ils ne m'en ont jamais soufflé mot. Nous avons eu tort de laisser Amélie fréquenter trop librement Gustave. Mon mari est trop faible.

— Moi! protesta celui-ci. On ne pouvait pas faire autrement.

— C'est ton excuse... Quoi qu'il en soit, nous quittons Marennes. Cela dissipera tous les commérages.

— Quant à moi, soupira Papète, je m'éteindrai ici tout seul.

— Pardon, mon père : il y a ma sœur Marguerite à Rocas.

— Je ne la vois guère, tu le sais... A propos,... je suppose bien que vous irez lui dire bonjour?

Cassagnoles consulta du regard sa femme qui, faisant une moue de répugnance, finalement acquiesça :

— Nous irons donc à Rocas, quoique ça ne soit pas très agréable... On dirait qu'on les dérange toujours, ces paysans!

— Allons, trinquons à votre santé, mes enfants, et aussi à l'espérance que vous me reviendrez un jour!

— Oui, papète, répondit Amélie par compassion.

Les verres s'entre-choquèrent. Papète vida le sien d'un trait lent, indécis, afin qu'on ne s'aperçût point que des larmes germaient de ses yeux fripés. Mais les larmes arrivèrent en abondance et, brusquement, il s'en trouva inondé, jusque dans son cou terreux.

Rose, pour empêcher une scène de lamentations, aussi pénible qu'inutile, se leva. Sans proférer une parole, les Cassagnoles s'en allèrent vers la porte du chemin. Papète les suivait à distance, dans une sorte de cauchemar d'où il ne s'éveilla que lorsque sa petite-fille tourna vers lui son clair visage. Il la pressa contre sa poitrine, la baisa sur les joues, sur le front, avec une fureur désordonnée; il accueillit entre ses bras, dans les pans de son pardessus, sa fille énorme qui s'était inclinée; ensuite il se laissa embrasser par son gendre qui pleurait aussi.

— Tu viendras à Paris? lui dit sa fille.

— Qui sait?... Eh bien! ma foi, c'est probable.

Quand ses enfants eurent franchi le seuil, il les salua d'une voix souriante :

— Adieu, ne m'oubliez pas!...

Pour le regarder une dernière fois, ils se détournèrent. Mais sans bruit papète avait disparu.

Ainsi qu'ils le lui avaient promis, ils montèrent au hameau. Le chemin de sable et de gravier, entre des murs épais qu'ébrèche parfois l'inondation de l'Hérault, entre des talus plantés d'amandiers que le vent d'automne dépouillait de leurs dernières feuilles, zigzagait comme un ruisseau. Le château de Rocas, debout là-haut sur sa butte de granit, semblait, de ses hautes fenêtres rougeâtres et de ses tours blanches à créneaux, épier les promeneurs de la plaine. Le chemin glisse sous le hameau, dans l'ombre d'une haie d'aubépines et de quelques maisons presque pourries de vétusté.

Au sommet d'une côte ardente, ils virent, dans l'étincellement de la lumière, sur leur droite, la vaste grange où Marguerite et son homme, Bardol, menaient une vie patiente de labeurs et de privations. Le portail avait ses deux battants grands ouverts : dans la cour, parmi de la paille, des poules picoraient, sous la surveillance d'un coq paré de pourpre et d'or; dans les hangars, des charrues au soc d'acier se rangeaient devant les charrettes crotteuses, et les pressoirs exhalaient l'odeur des ven-

danges récentes. Tout au fond, dans l'écurie, un âne se mit à braire.

A trois pas du portail, dans la cuisine sombre, Marguerite, de noir vêtue, un foulard rouge autour de la tête, mettait à bouillir sur le trépied de fer un chaudron rempli de pommes de terre. Au bruit de ses visiteurs, elle se détourna sans hâte, montrant à la lueur du foyer sa haute taille sèche, son long visage osseux, couleur de vieil ivoire, où de beaux yeux noirs brillaient comme des perles.

Rose, quoique avantagée par leur père, blâmait sa cadette d'avoir, par son état de travailleuse rustique, perpétué l'humilité de leur origine. Malgré tout, Marguerite ne lui en voulait pas de son dédain : d'abord, elle n'avait pas le temps de songer à autrui, et la religion lui défendait une haine qui aurait pu lui porter malheur ; ensuite, elle avait réellement quelque satisfaction de se dire devant le hameau la belle-sœur d'un fonctionnaire en retraite, la sœur d'une vraie dame de Marennes qui, pour rehausser la considération de leur famille, faisait tous les frais.

Marguerite avança des chaises avec empressement et, s'asseyant elle-même, le dos à la cheminée pour servir d'écran à l'ardeur des flammes, elle dit d'une voix engageante :

— Alors, vous voilà sur le point du départ ?

— Mais oui, répondit Rose.

— Et vous ne regrettez rien ?

— Que regretterions-nous ?

— C'est vrai. Vous n'avez pas de propriété à surveiller. Mais papète ?... Il a beaucoup de chagrin. Il est bien vieux.

— Il vivra cent ans.

Dans son désir de recevoir ses proches selon la bienséance, et aussi son embarras de ne trouver auprès d'eux aucun lien de familiarité, Marguerite s'agitait sur sa chaise.

— Vous accepterez quelque chose ? dit-elle.

— Merci, répondit Rose. Nous avons pris du muscat chez papète.

— Amélie ne veut pas dire bonjour à ses cousins ?

— Ne les dérange pas... Une autre fois... Dis-moi : si un malheur arrivait à papète, tu m'en informerais tout de suite ?

— Tu n'es pas venue exprès pour ça ?

— Oh ! non...

— Sois tranquille, ce n'est pas moi qui profiterai lâchement de sa rancune contre toi.

— Je ne voudrais pas non plus le moindre nuage entre toi et moi. On ne s'est pas beaucoup fréquenté ; on s'aime bien tout de même.

Rose ne cherchait certes des flatteries que par intérêt. Pourtant, elles furent douces au cœur de Marguerite, qui d'émotion se mordit les lèvres. Au moment où ses proches prenaient congé, elle voulut manifester sa tendresse par l'offre d'un cadeau :

— Attends, Amélie. Je vais te donner quelque chose.

— Non, ma tante, ce n'est pas la peine.

— Garde ça pour ta maison ! s'écria Rose. Tu as bien assez d'enfants !

Marguerite, ayant ouvert son armoire qui dissimulait dans l'ombre sa carrure de forteresse, en retira soigneusement, de sous une pile de linge, un écrin très ancien, à la couverture de peluche bleue. Sainte relique de famille, précieuse par sa rareté, elle présentait en un cadre d'or le portrait, colorié sur porcelaine, d'un garde-française de 1789, un des aïeux des Rességuier.

Rose, touchée par ce sacrifice généreux, protesta :

— Ce portrait t'a été donné à toi : garde-le !... Papète te blâmerait.

— Est-ce que tu veux m'offenser par un refus?... Nous ne mettrons jamais ce bijou, nous autres... Amélie, prends-le. Tu le porteras à ton corsage, dans les salons de Paris. Qui sait si, à cause de moi, tu ne seras pas envinée ?

Marguerite serra de force le bijou entre les doigts d'Amélie.

Puis, glorieuse, elle accompagna ses proches jusqu'au portail, elle les regarda s'éloigner vers la grand'route. Ceux-ci marchaient côte à côte, d'un pas discret, dans la poussière, et plus troublés peut-être qu'à leur sortie de chez papète Rességuier.

— En somme, maugréa Rose, ma sœur vit aussi bêtement qu'une taupe dans son trou.

— Elle n'en est pas plus malheureuse ! soupira M. Cassagnoles.

— Oh ! toi, tu es ennuyé d'aller à Paris.

— Cela n'est pas en question.

M. Cassagnoles se rapprocha galamment de sa femme, l'engageant par gestes de sa canne à lui donner le bras, tandis que sur la grand'route elle s'avavançait toujours raide, insensible à ses avances. Amélie souffrait chaque fois de ces altercations subites de sa mère et de son père, d'où celui-ci se retirait plus conciliant et plus faible.

Sur un coteau de Cantagril, Rose reconnut tout à coup, dans un champ d'oliviers, le mari de Marguerite, roux, fluet, aussi minable qu'un chemineau, frappant de sa gaule les branches d'un arbre, pendant que ses enfants ramassaient les olives dans une corbeille.

— Regardez-les ! s'écria-t-elle. On dirait des sauvages !...

Elle éclata de son rire frais qui roulait dans sa gorge, la tête renversée comme pour boire du muscat à la régälade. Son mari, par complaisance, affecta de se moquer aussi. Mais Bardol et ses enfants avaient entendu là-haut, dans le champ d'oliviers, le rire injurieux de la belle dame. Ils se tenaient immobiles, étonnés. M. Cassagnoles, en un sentiment de honte, murmura :

— Ne nous ont-ils pas reconnus, eux aussi ?... Allons les embrasser, Rose.

— Non ! non !... Quelle idée !... S'ils nous ont re-

connus, tant pis!... Je dirai, à l'occasion, qu'ils se sont trompés.

Et, avec un frisson de répugnance, Rose entraîna son mari et sa fille dans le soleil doré du soir, sur la route que les platanes zébraient de leurs longues ombres.

III

Les Cassagnoles étaient installés à Paris depuis plus de trois mois. Personne à Marennes ne savait leur adresse, sinon papète Rességuier, à qui Rose avait instamment demandé de la garder pour lui. La raison d'un pareil mystère, papète la devinait bien : c'était d'empêcher les Mourèze de correspondre avec Amélie. Par indulgence et par loyauté, et aussi parce qu'il craignait d'être privé des nouvelles de ses enfants, il obtempéra aux ordres de Rose.

Ce fut en vain que Gustave le supplia de lui confier cette adresse. Papète, d'ailleurs, l'accueillait dans son jardin avec une tendresse heureuse. Bientôt, Gustave conçut le projet d'aller lui-même à la découverte des Cassagnoles, dans Paris. C'était le seul moyen de connaître leurs véritables sentiments à son égard.

Le jour où, dans le petit magasin de la rue Saint-Jean, il annonça son intention d'aller à Paris, tous les Mourèze s'indignèrent à la fois, surtout le père. Pourquoi aller à Paris? Est-ce que c'est un métier, la littérature? Honnête et fier, ne souffrirait-il pas de sa pauvreté, d'autant plus qu'il voudrait, une fois engagé dans la bataille, lutter jusqu'à la mort? Et s'il tombait malade, est-ce qu'il irait, ô déshonneur! échouer à l'hôpital?...

Le père Mourèze, de qui les rhumatismes aigris-

saient le caractère, menaça Gustave de sa canne, en hurlant, tel un damné :

— Triple sot ! Tu as toujours vécu dans les nuages, loin de tes camarades que tu méprises !

— Ecoute-moi tranquillement, mon père, supplia Gustave. Tu reconnais que je suis prudent, sage...

— Ah ! j'aurais dû te contraindre, dans ce magasin, à vendre des souliers. C'est moi qui ai le plus de torts.

Il frappait furieusement de sa canne les carreaux sonores et, à petits pas saccadés, il marchait de long en large, geignant parfois d'une douleur plus lancinante aux reins, menaçant aussi sa femme, qui essayait par des plaintes de détourner sa colère sur elle. La vieille mamète, si vaillante à l'ordinaire, pleurait en silence. Gustave ne bougeait pas, debout, très calme.

— Il me faut peu pour vivre, dit-il. Ce n'est qu'à Paris que j'ai la chance de conduire ma destinée à mon gré.

— Tu es fou !... Il te sera aussi impossible de gagner ta vie en fabriquant des livres que de retrouver, dans une foule immense, la petite-fille de Réséguier !

— J'ai vingt-quatre ans, je suis un homme. Permettez-moi donc d'éprouver mes forces dans la bataille. Si je suis vaincu, ce sera un petit malheur pour le monde. Si, au contraire, je puis créer une œuvre qui soit bien vivante, vivante du sang de mon cœur et du soleil de mon pays, ne conviendrez-vous pas que j'aurai eu raison de persévérer dans ma volonté ?

— A la rigueur, soupira mamète, on peut tolérer la tentative.

— Et quand je tiendrai le succès, ces provinciaux auxquels vous faites allusion et qui ont renié leur province rechercheront en votre fils l'homme loyal qui pourra leur donner, avec un peu de gloriole, la fortune, peut-être.

— Tu es malade, mon garçon ! s'écria le père.

Allons ! il n'y a qu'une belle déception qui puisse te guérir de tes fantaisies.. Quand veux-tu partir ?

— Le plus tôt possible.

— En tout cas, ne compte pas beaucoup sur notre argent. Depuis la crise viticole, les ventes ne marchent plus aussi bien qu'autrefois. Ce qui m'ennuie pourtant, c'est qu'on va nous tourner en ridicule.

— Ah ! voilà !... l'opinion publique !... N'en ayez donc nul souci. Les illettrés sont incapables de juger les choses qu'ils sont incapables de comprendre.

— Bien ! bien !... Nous verrons.

M. Mourèze, en titubant sur sa canne, avait repris sa place au bureau ; mamète s'épongeait le visage à grands coups de mouchoir.

M^{me} Mourèze regardait avidement son Gustave bien-aimé, lorsqu'une paysanne entra pour chausser sa fillette. Tout de suite, comme par enchantement, l'humeur des boutiquiers se fit souriante.

Ah ! le lendemain, ce ne fut pas une petite affaire que de ranger le linge et les costumes de Gustave dans une chapelière ! Au bout d'une semaine, le bagage fut prêt. Quelle mélancolie eut Gustave, le dernier soir, de quitter cette chambre paisible où depuis des années, étant encore rhétoricien au collège, il avait étudié de toutes ses forces et joui de son noble désir d'atteindre la beauté de la pensée et du langage !

Entre ces murs blanchis à la chaux, où n'avaient vécu avant lui que des simples, il revit un moment, par l'hallucination du souvenir, son Amélie autrefois si bonne, si amoureuse, parmi la lumière de ses rêves. Néanmoins, il dut bouleverser en sa bibliothèque ses livres familiers, choisir ceux qui le suivraient à Paris, ordonner ceux que personne ne toucherait plus et qui allaient dormir sous la poussière.

Lorsque, ayant refermé les tiroirs de sa table de travail, il se leva de son vieux fauteuil, ce fut avec une peine dont tout son corps trembla. Et, comme entravé par des mains jalouses qui le retenaient

dans cette chambre si heureuse de sa présence, il se dirigea pesamment vers l'escalier.

A table, il ne parla guère. Son esprit, ainsi que son cœur, avaient épuisé dans le supplice d'une longue journée de visites et d'adieux à ses amis leur vertu de résistance. Il se coucha tôt, selon son habitude, et dormit d'un profond sommeil.

Dès l'aurore, il s'habilla, puis, non sans impatience, pressa la besogne pénible des derniers préparatifs. Enfin, avec quelle effusion il embrassa son père qui, les joues baignées de larmes, haletait de l'angoisse que son fils, le meilleur de sa fortune, lui fût si brusquement arraché. Gustave lui promit de rester sage, digne, au milieu des épreuves qui l'attendaient sans doute.

— Je compte sur toi ! balbutia M. Mourèze. Je t'aime... Sois heureux...

Sa mère et sa mamète l'accompagnèrent à la gare, sans lui laisser porter le moindre paquet. A cause du monde, qui médit si vite, elles affectèrent une douceur fière. Sur le quai de la gare, elles ne cessèrent de recommander à leur « petit » les soins les plus attentifs de sa personne, le souci d'éviter les mauvaises fréquentations.

Soudain papète Rességuier arriva, non plus avec ses sabots et son pardessus à ficelles, mais propre, rasé, vêtu de son costume de velours qu'il mettait parfois pour aller en ville faire ses emplettes. Les deux femmes aussitôt le félicitèrent :

— Il est toujours brave, papète !... Il ne nous a pas oubliés.

— Le devoir avant tout, répondit papète. Croyez-vous que ce n'est pas malheureux aussi de voir partir cet enfant !... Je vais être horriblement seul.

— Et nous ?

— Vous aurez le magasin pour vous distraire. Mais moi... ! Qui viendra jusqu'à mon jardin ?

— Bah ! plaisanta Gustave, vous viendrez à Paris.

— Je ne dis pas non.

Ces mots jetèrent une surprise radieuse, un élément de courage.

-- A présent, insinua mamète, vous devriez confier à Gustave l'adresse de votre fille.

— J'ai juré de la garder pour moi. D'ailleurs, Gustave saura bien la découvrir.

Le train apparut à l'improviste. Effarées, comme si le temps leur eût manqué de chercher une bonne place, les femmes coururent le long des wagons. Gustave avait ouvert sans hâte un compartiment. Il y installa ses colis qui contenaient des vivres, une couverture et des pantoufles. Puis, ne réprimant plus son émotion très vive, il étreignit contre son cœur sa mère et sa mamète, il les couvrit de baisers. Quand il eut embrassé le vieux Rességuier, qui pleurait d'autant plus que sa douleur lui rappelait le départ de ses propres enfants, il monta tranquillement à sa place. Comme il s'accoudait à la portière, un peu par forfanterie, pour communiquer aux autres une assurance qu'il n'avait pas lui-même, le sifflet de la locomotive retentit.

Au risque d'être renversées, les deux femmes se soulevèrent ensemble vers le marchepied, en agitant leurs mains suppliantes; papète dut les repousser, non sans rudesse. Jusqu'à ce que le train eût disparu, elles échangèrent avec le voyageur, qui brandissait son chapeau de feutre, des saluts à coups de mouchoir.

Long, interminable voyage. Gustave n'arriva que dans la matinée du lendemain à Paris, sous un ciel bas, tout gonflé de nuages. Il se logea près du Luxembourg, dans un hôtel de la rue Gay-Lussac. Dès qu'il s'aventura dans la rue, il eut la sensation bizarre, parmi les passants habiles à se frayer un passage dans la foule des trottoirs encombrés, qu'il ne savait plus marcher aussi bien qu'à Marennès. La rumeur continue de la ville lui causa de la stupeur, comme à un enfant, et une sorte d'effroi. Il avait pourtant le sens des choses pratiques, le souci prudent de son avenir. Et il connaissait d'une foi

profonde que, même seul, sans recommandations, il trouverait, puisqu'il était courageux, du travail dans ce grand Paris.

IV

Gustave Mourèze habitait Paris depuis un mois sans avoir trouvé du travail et sans avoir pu s'occuper de l'adresse des Cassagnoles. Il avait vu des compatriotes très bien placés dans des administrations de l'Etat ou dans des maisons de commerce. Tous lui avaient prodigué les meilleures expressions de bienveillance, mais inutilement.

Aujourd'hui, il se rendait à Levallois-Perret, chez un député de son département de l'Hérault, lorsque, dans le tramway de Neuilly, un petit bonhomme presque vieux attira son attention. Quelquefois, en bon Méridional qui ne peut garder en soi sa peine, il éprouvait le besoin de s'épancher dans le sein du premier venu. Or, tandis que, de tous les voyageurs, il restait seul un moment avec le vieux bonhomme, Gustave murmura :

— Quel mauvais temps !

— La pluie est de saison, Monsieur, répliqua son voisin. S'il ne pleuvait pas maintenant, nous nous plaindrions du manque d'eau en été.

— Je suis tellement habitué à voir du soleil chaque jour !

— En effet, vous êtes du Midi, n'est-ce pas, Monsieur ?...

Ils bavardèrent avec une confiance agréable. Le petit vieux, vêtu sans beaucoup de soin, abritait sous la cloche d'un chapeau melon trop large une longue figure osseuse, embroussaillée de cheveux

gris jaune et d'une barbe de même couleur qui se répandait à droite et à gauche en touffes irrégulières. Son nez était mobile et pointu; derrière les verres d'un lorgnon, des yeux très bleus se cachaient à demi sous de lourdes paupières ou regardaient fixement son interlocuteur. Il se donnait des airs de philosophe humanitaire. Editeur jadis, il avait, après vingt ans de prospérité, dévoré, par un caprice de poète, sa fortune dans la création précipitée d'une plage de Bretagne à présent fameuse. Loin de regretter ses spéculations malheureuses, il s'en faisait gloire, par orgueil. Il ne subsistait plus que d'une rente mensuelle que lui fournissait son successeur en librairie. Pourtant, il entendait augmenter ses ressources par les gains de sa plume. Déjà, n'avait-il pas publié deux volumes d'une histoire universelle qui devait en compter quinze?

Cette après-midi, il revenait justement de prendre des notes à la Bibliothèque Nationale. Le hasard, dieu puissant, avait donc conduit Gustave auprès d'un homme généreux, doué de la science des affaires et lié avec le monde de la librairie. Ils se reconnurent bien vite, l'un et l'autre, de la race des poètes. Aussi, pendant que le tramway traversait la place Pereire, Gustave confessa qu'il était venu à Paris « faire de la littérature ».

— Métier difficile! bourdonna le petit bonhomme. Je l'ai pratiqué pendant la plus belle saison de ma vie. D'ailleurs, vous connaissez mon nom, j'en suis sûr : Albert Rucois, l'éditeur de Victor Hugo, de Michelet...

— Ah! oui, Monsieur, parfaitement! Que je suis heureux!...

— Bien! bien!... Je vous affirme que c'est un métier abominable d'écrire des livres et de les offrir en pâture au public.

— Moi, ce qui me préoccupe d'abord, c'est de trouver un emploi qui m'assure le pain quotidien...

— Vous avez mille fois raison.

La modestie du jeune homme étonnait favorable-

ment M. Rucois, qui n'avait guère vu, depuis quarante ans, que des écrivains exaspérés de suffisance ou d'envie. Il baissa la tête. Puis, secoué d'une flamme soudaine, il se tourna vers Gustave et lui dit :

— Vous me plaisez, Monsieur... Si vous ne rencontrez pas votre député, montez chez moi en sortant de Levallois. Je ne demeure pas loin. Voici ma carte.

Gustave remercia le vieux maître avec émotion et ajouta :

— Que je rencontre ou non le député, permettez-moi de monter chez vous tout à l'heure.

— C'est cela. Au revoir !

M. Rucois, lesté et guilleret, sauta du tramway, qui avait à peine dépassé la porte Champerret. Pour aller à la rue Comaille, qui commence au fossé des fortifications, Gustave descendit à son tour.

Il marcha d'un pas rapide, en un frémissement d'allégresse, car M. Rucois lui paraissait le meilleur des hommes, un artiste pittoresque, très confiant d'esprit et de cœur.

Chez le député, à la porte d'un jardin, il sonna. Du pavillon aux volets verts s'avança une servante grincheuse, habituée à répondre aux quémandeurs que M. le député était absent et qu'il ne rentrerait pas de la soirée.

Gustave repartit à la hâte, et bientôt, ayant franchi la porte Champerret, il s'engagea sur la droite, dans la courte rue Merlin.

Là, au cinquième d'une maison neuve, la famille Rucois occupait un appartement de quatre pièces. M. Rucois avait transformé en cabinet de travail la salle à manger et sa chambre, dont la porte restait toujours ouverte.

Dans ce ménage, où sa femme et sa fille lui obéissaient avec empressement, il régnait en despote. Optimiste enragé, il ne sentait pas, dans la ferveur de son travail, peser sur ses épaules le nombre des années. Pour le laisser travailler en paix, les deux

femmes se tenaient au fond de l'appartement, dans la chambre de M^{me} Rucois.

Lorsque Gustave sonna, Jeanne apportait à son père un bol de lait. Dès le coup de sonnette, elle ouvrit. Et ce fut avec ravissement que Gustave trouva devant lui le visage frais d'une jeune fille brune, plus grande qu'Amélie, et qui lui souriait. Sans embarras, le bol à la main, elle le conduisit jusqu'à son père. Celui-ci, reconnaissant aussitôt le jeune homme rencontré tout à l'heure, l'invita sans façon à s'asseoir en face de lui, contre la grande table qui était recouverte de papiers.

— Alors, vous avez eu confiance? dit-il de sa voix grasseyante qui roulait comme un galet dans sa bouche rieuse.

— Certes, Monsieur!

— Et votre député?

— Il est absent de chez lui.

— Ils sont toujours absents, ces farceurs, quand ils n'ont plus besoin de leurs électeurs. Enfin, voilà : j'ai quelque chose à vous offrir... Vous pourriez me servir de secrétaire?

— Volontiers.

— Il s'agit de prendre des notes à la Nationale, et puis de faire ici des copies. Seulement, je ne suis pas riche... Où habitez-vous?

— Au Quartier latin.

— Diable!... C'est au bout du monde. Il faudra chercher une chambre dans mon quartier, qui est le plus sain de Paris et le plus sûr. Vous déjeunerez et dînez avec nous, en famille. Et je vous donnerai cent francs par mois. Est-ce que ça vous convient?

— Oui, Monsieur. Je vous remercie de votre accueil envers un jeune homme qu'après tout vous ne connaissez pas. On est si froid, à Paris!

— Je ne suis pas Parisien, moi. Je suis un citoyen du monde... Alors, quand commençons-nous?

— Demain.

— Non. D'abord, cherchez une chambre par ici. Écoutez...

Et M. Rucois se mit à parler, grave, frappant de ses mains blanches le tapis de la table, fixant ses yeux bleus sur Gustave avec un plaisir glorieux de provoquer chez un être humain, qui devenait en quelque sorte son disciple, un émoi d'admiration.

Tout à coup, il interrompit son discours et gaiement ouvrit la fenêtre.

— Venez voir !...

Ils montèrent sur le balcon, tout feutré de poussière, et regardèrent un moment le ciel gris, le troupeau de nuages qui s'en allait à droite, vers le Bois. A quelques fenêtres du voisinage les rideaux s'écartaient légèrement, et des femmes souriaient, moqueuses. C'est que dans ce faubourg, aussi cancanier qu'un village de province, on connaissait l'humeur fantasque de M. Rucois.

Brusquement il frappa Gustave au bras et lui dit :

— Venez !... Je vous présenterai à ma famille.

Il l'entraîna au fond de l'appartement, dans une chambre exigüe. Là, auprès de la fenêtre donnant sur la cour, M^{me} Rucois et sa fille brodaient une douzaine de serviettes. M^{me} Rucois, massive et rougeaude, ayant un nœud de velours noir sur ses cheveux à coques qui grisonnaient, une guimpe blanche sur ses épaules, ne se dérangea point. Sa fille, fine et jolie, s'empressa de saluer gentiment.

— Victoria, je te présente M. Gustave Mourèze, dont je t'ai parlé, annonça le maître. Il consent à me servir de secrétaire.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, dit M^{me} Rucois à Gustave qui s'inclinait. Je souhaite que vous aidiez mon mari dans sa besogne si fatigante.

— Et toi, Jeanne, tu auras un convive de plus à soigner.

— Avec plaisir, mon père, répondit Jeanne.

Elle appuya sur le jeune homme ses regards clairs et tendres, en frissonnant d'une sympathie à

la pensée d'un inconnu très doux qu'il lui apportait peut-être.

M. Rucois reconduisit Gustave dans le couloir, en lui disant :

— Alors, revenez ici aussitôt que possible.

— Oui, Monsieur. En attendant, je vous remercie de nouveau...

— Non ! non ! Vous me remercirez plus tard.

M. Rucois ouvrit la porte et, pressant les mains de Gustave, il le congédia prestement.

Gustave descendit à la hâte, oubliant dans sa joie qu'il avait observé de temps à autre chez M. Rucois des accès d'égoïsme, de souveraineté impérieuse. Il se mit tout de suite à la recherche d'un logis.

Il trouva, par miracle, rue Guillaume-Tell, dans un ménage d'ouvriers cossus dont le mari s'en allait chaque matin, rue Royale, travailler chez un bijoutier, tandis que la femme confectionnait des gilets pour la *Grande Maison*, il trouva une chambre lumineuse, calme, donnant sur des jardins.

Le surlendemain, lorsqu'il fut installé dans le quartier Pereire, il monta chez son maître, rue Merlin.

Dans l'escalier, il croisa M^{lle} Jeanne qui, légère, un mantelet de drap marron sur les épaules, un boa blanc au cou, un chapeau noir penché vers l'oreille, offrait dans la simplicité de sa mise et la fraîcheur de sa beauté un air de hardiesse naïve et souriante.

Elle s'arrêta vivement, le dos au mur. Ce fut Gustave qui se troubla.

— Bonjour, Mademoiselle. M. Rucois m'attend, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Montez !

Gustave sonna chez maître Rucois avec timidité. M^{me} Rucois vint lui ouvrir, mais si coquette encore que, mal coiffée, la gorge ballant dans une camisole sans corset, elle s'esquiva d'un trot, en accompagnant son bonjour d'un éclat de rire.

Dans la salle à manger, devant une petite glace qui était suspendue à la porte de sa chambre,

M. Rucois achevait sa toilette. En pantoufles et bras de chemise, il taillait à coups de ciseaux, ses longs ciseaux de bibliomane, et de quelle façon maladroite ! les poils roux de sa barbe ébouriffée.

— Une minute, jeune homme ! Je suis à vous.

Ayant bientôt enfilé sa jaquette, il enseigna à Gustave la besogne qu'il lui faudrait exécuter chaque matin, à la première heure : vider le cendrier du poêle, aller à la cuisine remplir le seau de charbon, ensuite mettre un peu d'ordre parmi les cahiers et les livres, sur la table que recouvrait un tapis des Indes, relique admirable de l'opulence d'autrefois.

Gustave demeura un moment ahuri. Mais, puisqu'il devait, ma foi, gagner sa vie chez un original où tout se passait à la bonne franquette et en dehors des usages, comme dans un roman, il s'en fut à la cuisine remplir le seau de charbon et il revint le vider dans le poêle.

Après quoi, le maître frappa gaiement dans ses mains et commanda :

— Mettez-vous là, en face de moi.

Gustave prit une rame de papier et, le porte-plume entre les doigts, il ne bougea plus.

— J'écris aussi mal qu'un chat, mon garçon. Vous copierez de votre plus belle écriture le gribouillage que j'ai pondu hier, et vous aurez la bonté de corriger les quelques fautes que j'ai pu commettre.

Gustave copia lentement, avec une application extrême. L'historien Rucois avait eu l'idée d'entreprendre l'histoire de France depuis les limbes du monde, où le sol futur de la Gaule n'était qu'une épave de rocs et de forêts flottant dans l'eau des marécages, autour du Massif Central. Cette couleur de légende intéressa Gustave, qui se plaisait à toutes les aventures de l'imagination.

M. Rucois s'agitait de temps à autre pour surveiller le poêle, ou bien il s'allongeait à demi sur la table pour consulter ses vieux livres étalés.

Un silence religieux régnait, ainsi qu'en un bo-

cage, dans la vaste pièce aux blancs rideaux inondée de lumière. Parfois on entendait de menues rumeurs dans la cuisine. Gustave songeait alors, d'une âme étonnée et heureuse, à sa maison de Marennes.

A midi, Jeanne vint disposer le couvert. A table, elle s'assit à côté de son père; Gustave s'assit en face d'elle, à côté de M^{me} Rucois. On ne se gêna point pour parler devant lui des choses simples de l'intimité, d'économies à réaliser, de linge à raccommoder; même on se querella un peu, à propos du concierge que M. Rucois ne trouvait pas assez poli.

Gustave remarqua, non sans appréhension, chez le maître, sous sa bonhomie réelle, une susceptibilité ombrageuse qu'il fallait beaucoup ménager. Il observait également la vigilance de sa fille Jeanne, quand elle offrait au maître un plat ou qu'elle lui versait du vin.

Jeanne avait, comme d'habitude, retroussé jusqu'au-dessus des poignets les manches de son corsage. Et Gustave épiait à l'improviste, malgré lui, ses bras vigoureux au fin duvet, puis le peigne d'écaille qui retenait le buisson épais de ses cheveux noirs.

Pendant le dessert, quand il vit M. Rucois quitter sa place, la serviette en main, pour s'occuper du café, il lui proposa son aide. Mais M. Rucois le rabroua en riant :

— Non ! restez près de ma femme qui ne bouge jamais. Moi, je suis un maniaque...

Bientôt, il regagna sa place à table. Le café était prêt. Jeanne servit tout le monde, d'abord son père qui, ayant allumé un petit cigare, disait :

— Vous pouvez fumer, Gustave.

Celui-ci, émerveillé par tant de bonté familière, alluma une cigarette. Tandis que M. Rucois, les pommettes ardentes, regardait s'envoler aux rayons de soleil les tourbillons de sa fumée bleue, M^{me} Rucois savourait son café par petites cuillerées gourmandes. Ensuite, sans dire un mot, elle s'éloigna. Et

Jeanne emporta les tasses vides, débarrassa la table.

Brusquement, M. Rucois chercha, sur l'étage supérieur d'une bibliothèque qui s'élevait dans un coin de la salle, ses cahiers et ses livres; Gustave s'empessa de les ranger dans le même ordre que le matin sur la table recouverte de son tapis. Ils se remirent à leur travail, que le maître entrecoupait de bavardages.

Le soir, on servit, évidemment par économie, mais sous le prétexte d'une bonne hygiène, un dîner presque frugal. Lorsque M. Rucois, pour sommeiller un peu, se fut installé dans un fauteuil, Gustave prit congé. Jeanne, du fond de la cuisine, lui souhaita l'au revoir. M^{me} Rucois, qui affectait une politesse obséquieuse, le reconduisit jusque sur le palier, en souriant de sa bouche pareille à une poire humide et ronde entre ses bajoues écarlates.

V

La destinée semblait demeurer favorable à Gustave. Ses parents, en effet, lui annonçèrent de Marennes que papète Rességuier se préparait, malgré son âge, à partir pour Paris, et ils l'engagèrent à aller l'attendre à la descente du train, en gare de Lyon.

Ce serait indiscret sans doute de paraître s'imposer aux Cassagnoles, qui reniaient sans façon leurs amis de province. Mais les Mourèze n'avaient démérité en rien; ils avaient donc le droit de manifester qu'ils ne craignaient personne. Gustave, d'ailleurs, ne serait pas fâché de montrer à M^{me} Cassagnoles, qui certainement se trouverait à la gare, qu'il n'avait pas eu besoin de sa protection pour se tirer d'affaire dans Paris.

Un samedi, à quatre heures, Gustave demanda à M. Rucois l'autorisation de s'absenter. Celui-ci, sans même s'enquérir de son motif de sortie, tant il s'intéressait peu aux préoccupations d'autrui, la lui accorda tout de suite.

Dans le soir clair de février, les larges chaussées paraissaient bleues, glacées par l'ombre des hautes façades dont le faite étincelait des rayons du couchant. La ville, à mesure que Gustave s'avancait vers le centre, retentissait d'un tumulte plus grand. En gare de Lyon, il craignit d'être arrivé en retard. Il se porta auprès des tourniquets que franchissent les voyageurs.

Le train, couvert de charbon et de poussière, stationnait déjà le long du quai. Des voyageurs impatients, quelques-uns entourés de parents ou d'amis,

cherchaient la porte vers laquelle des employés canalisèrent les ondes confuses de la foule.

Enfin papète se présenta, vêtu d'un costume de velours, point trop étonné ni las, un foulard au cou, la figure plus maigre qu'à l'ordinaire, ses yeux gris brillant comme deux gouttes d'eau. Auprès de lui, M^{me} Cassagnoles, enveloppée d'un manteau de drap marron, s'efforçait en vain de s'emparer de son pardessus.

Gustave, pris d'inquiétude, se retira prudemment contre une guérite de l'octroi, derrière un groupe de badauds. Ce ne fut que lorsque papète et sa fille, ayant franchi le tourniquet, s'insinuèrent à travers la foule, dans le hall des bagages, qu'il les rejoignit.

Papète, à sa vue, se redressa de surprise et, remettant alors son pardessus à sa fille, il ouvrit tout grands ses bras.

— Toi ! toi !... Que je suis content !

Gustave ne put qu'avec peine se délivrer de son étreinte. Il avait presque honte d'être si tendrement aimé devant M^{me} Cassagnoles, qui avait trahi un mouvement d'ennui. Mais, par orgueil, surtout par intérêt, elle lui tendit la main :

— Bonjour, Gustave. Eh bien ! vous habitez Paris ?

— Depuis un mois... Et votre famille, comment va-t-elle ?

— Pas mal... Ah ! pardon, n'oublions pas les bagages !

Gustave, le long des rampes surchargées de caisses et de chapelières, les suivit à travers la foule houleuse. Dès qu'ils eurent reconnu la malle de Nézignan en bois de chêne, barbouillée de noir et rayée de bandes de poils de chèvre, M^{me} Cassagnoles chercha un facteur complaisant.

Ce fut Gustave qui, parmi les voyageurs effarés ou titubant de fatigue, découvrit, dans la cour de la gare, un taxi assez confortable. Papète Ressayier s'y installa le premier, dans le fond, en épiant les allures sournoises de sa fille.

Celle-ci se décidait à soulever son manteau pour aviser le marchepied, lorsque, sur un ton d'autorité grincheuse, il s'écria :

— Tu ne viens pas avec nous, Gustave?

— Je ne sais pas, répondit celui-ci, penaud.

— Je veux que tu viennes... Monte!

— Parbleu!... acquiesça M^{me} Cassagnoles, qui se casait, énorme et lente, auprès de son père.

Gustave monta donc, se fit tout petit, tremblant à la fois d'humiliation et de plaisir. Le taxi s'ébranla sur les pavés inégaux. Papète, qui de vingt-quatre heures n'avait entendu le son de sa voix, se mit à parler de lui, de sa maison, de son domaine, qu'il estimait plus précieux depuis qu'il s'en était séparé.

— M'en a-t-il fallu du courage!... C'est que je veux me rendre compte de quels matériaux est fabriquée la vie de Paris et de quelle façon elle vous traite... Ah! ma fille, tu ne m'as pas écrit souvent!...

— Je suis si occupée!

— A quoi?... A faire des visites, à fréquenter des musées et des théâtres? Moi qui ne m'ennuyais jamais, je languis à présent dans mon jardin. Je ne pense qu'à vous.

Papète tâchait, au cours de son bavardage, de saisir dans les yeux de sa fille un regret de l'avoir laissé seul, aussi un remords d'avoir renié sa patrie, où il y a chaque jour du soleil pour la terre et pour les âmes. Elle, impassible, comme ignorante des douces habitudes du Languedoc, écoutait, par respect, ses plaintes. Elle ne songeait, en réalité, qu'à la présence de Gustave, qui peut-être lui était imposée pour toujours.

Et Gustave ne songeait, de son côté, qu'à l'antipathie de cette femme, à sa haine, qui était invincible, parce qu'elle provenait de l'instinct. Qu'allait-on faire de lui, une fois qu'on serait arrivé au domicile des Cassagnoles? Est-ce que papète exigerait encore qu'il l'accompagnât jusque dans sa famille? Et lui, Gustave, aurait-il la force de passer outre à ses scrupules pour satisfaire son désir de

revoir Amélie dans le cadre nouveau où s'épanouissait, loin de lui, sa jeunesse insouciante ?

Il épiait, par la vitre de la portière, le chemin que suivait le taxi. Bien qu'il ne connût pas beaucoup Paris, il comprit, au-delà de la Seine, qu'on se dirigeait vers le Quartier latin. Les Cassagnoles avaient donc, par une sorte d'attrait, habité le même quartier que lui, sans que jamais il les eût rencontrés dans la foule.

M^{me} Cassagnoles avait indiqué au chauffeur son adresse : rue Toulhier, 11. Où donc était-ce au juste, cette rue ? A Montparnasse ? A Montrouge ?...

Le taxi s'engageait dans le boulevard Saint-Germain lorsque papète, brusquement, frappa sur les genoux de Gustave :

— Et toi !... Est-ce que tu t'habitues à cette vie de Paris ?

— Ma foi oui. Elle est plus simple que vous ne croyez, surtout quand on travaille.

— Ça, c'est vrai. Le travail est une vertu qui soutient la volonté toujours droite. Je plains ceux qui ne travaillent pas. Ils sont obligés, pour dissiper leur ennui, de dépenser leur argent et les facultés de leur âme à la poursuite du plaisir, qui les fuit sans cesse. Oui, mon fils, dans le désordre de leur orgueil, ils oublient même quelquefois la modestie de leurs origines et ils se préparent sottement, presque à leur insu, à trahir les êtres qui les aiment le mieux.

Papète parlait avec une vivacité étrange chez un homme de son âge, que le voyage avait courbaturé. C'est qu'une colère fermentait en lui, d'observer la froideur de sa fille vis-à-vis de l'enfant dont il appréciait la sagesse. Il se penchait vers lui par secousses frémissantes ; puis il jetait à sa fille un regard de blâme et de défi.

Celle-ci, assez habile pour ne point paraître touchée de ses allusions, l'approuvait d'un mot, d'un hochement de tête. Mais elle éprouvait à son tour le supplice d'une humiliation, et, par rancune, elle

détestait davantage le jeune Gustave qui souriait de temps à autre, rougissant de timidité.

Avec quel empressement, quand le taxi s'arrêta au bord du trottoir, elle ouvrit la portière et descendit !

On était devant une maison neuve, au coin de la rue Toullier, si courte, que la rue Cujas sépare de la Sorbonne, dans une paix charmante. Les Cassagnoles occupaient la moitié du cinquième. Cela fit rire le bon papète de grimper aussi haut que dans le clocher de Nézignan. Il grimpait le dernier, sans hâte, afin de surveiller Gustave.

Sur le palier du cinquième, il haleta de fatigue, surtout d'émotion, lorsque M. Cassagnoles, toujours colère, rougeaud, lui donna son accolade, avant de l'introduire dans l'appartement. On entra dans la première pièce, à droite.

C'était le salon, flambant d'élégance, avec tapis, tableaux, meubles neufs, plantes grasses. A peine si, dans son indolence, M. Cassagnoles avait manifesté une surprise de voir Gustave. Tandis que sa femme ôtait son chapeau avec superbe, papète s'était reposé dans un fauteuil, contre la cheminée.

— Et Amélie ? grommela-t-il. Elle ne sait donc pas que je suis arrivé ?

— Me voilà !

Amélie accourait de la cuisine, par le large couloir. Papète, sans se lever, l'embrassa de toutes ses forces ; puis, sur un ton de badinage, il lui dit :

— Je n'arrive pas seul. Regarde qui j'ai amené.

Amélie frissonna d'une douleur inquiète devant Gustave que, dans son effusion vers papète, elle n'avait pas remarqué et qui lui tendait les mains doucement, avec bonté. Plus blonde aux lumières du salon, trop jolie dans sa coquetterie recherchée, elle lui montra sa gracieuseté d'habitude, mais sans élan, sans trouble.

— Je suis ravie de vous voir, Gustave ! lui dit-elle. On nous avait annoncé que vous habitiez Paris. Mais comment l'aurions-nous su de façon certaine ?

— Je ne pouvais pas venir ici, puisque j'ignorais votre adresse.

— Sans doute... Ah ! il faut éviter les fâcheux, tant de Robinsons de Marennes, égarés dans Paris, où ils ont toujours besoin de quelqu'un et de quelque chose !

Les yeux bleus d'Amélie, ses lèvres fines et rouges brillaient de ce sourire innocent qui avait toujours charmé Gustave, à Marennes.

Cependant, papète consentit, sur les instances de sa fille, à la suivre dans le cabinet de toilette. M. Cassagnoles disparut bientôt, sous le prétexte d'aller dans la salle à manger se rendre compte de la mise de la table. Il s'ennuyait beaucoup à Paris, le pauvre ; il manquait de ses loisirs de fonctionnaire maniaque. Sa femme le harcelait d'exigences, de caprices, depuis le matin jusqu'au soir. Combien de fois ne formait-il pas le souhait que cette vie absurde d'agitations inutiles cessât enfin !... Aussi, s'en remettant au hasard, comme tous les lâches, ou à l'inspiration d'autrui de modifier le cours actuel des choses, il voulut laisser les deux enfants quelques minutes en tête à tête.

Qui sait ? Gustave, en évoquant devant Amélie l'image radieuse de leur petite ville et de la maison des Mourèze, si pleine d'amour, où ils étaient attendus, Gustave saurait peut-être, pour le bonheur de tous, reconquérir Amélie à son rêve de fiançailles.

Amélie comprit tout de suite l'arrière-pensée de son père ; et le sentiment de sa faiblesse auprès de Gustave la déconcerta pour la première fois.

Debout dans la clarté du jour, elle n'osait regarder Gustave, lorsque, à brûle-pourpoint, il l'interrogea :

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais donné de vos nouvelles ?

— Vous en aviez par papète.

— Mais pourquoi n'était-il pas autorisé à confier, même à moi, votre adresse ?

— Vous oubliez, Gustave, que c'est maman qui gouverne.

— Voyons, voyons!... Etes-vous fâchée contre moi?

— Non.

— M'aimez-vous encore?

— Vous le savez bien.

— Mes parents vous ont toujours aimée, et autant que moi-même.

— C'est vrai. Ils sont très bons.

— Ils vous ont toujours conseillé la patience à l'égard de votre mère, dont vous ne cessiez de vous plaindre.

— Taisez-vous, Gustave!

— C'est votre mère qui a tenté, en vous transportant à Paris, de vous arracher à vos promesses. Mais, pour vous garder à moi, je suis prêt à subir les plus pénibles sacrifices.

— Pardonnez... Comprenez...

— Si vous m'aimez, vous n'avez pas besoin de mon pardon. Ici, je suis détesté...

— Oh!...

— Oui, par votre mère. Cependant, j'ai voulu venir...

Gustave, soudain, s'interrompit. M^{me} Cassagnoles s'avavançait à grands pas rapides. Il fixa sur elle des regards si pleins d'appréhension, de tristesse, qu'elle perdit contenance une seconde et se tourna vers sa fille. Celle-ci, qui avait aussitôt recouvré son calme, joignit sa mère d'une allure caressante.

Elles demeurèrent un moment en extase l'une devant l'autre, comme deux amies ou deux complices, liant leurs bras avec gentillesse. M^{me} Cassagnoles, robuste, exubérante de la santé de son corps ainsi qu'elle eût souhaité de l'être par l'importance de sa fortune; Amélie, insinuante, fragile, ayant la souplesse d'une liane au printemps. Et toutes les deux semblèrent, pendant un silence, ne plus avoir souci du jeune homme, qui était là un étranger.

Papète reparut, plus alerte, ragaillardé par la

fraicheur de ses ablutions. On l'attendait pour passer à table, où naturellement, par une politesse traditionnelle, on plaça Gustave auprès d'Amélie.

Dès le potage, papète remarqua qu'on ne mangeait plus sans façon, mais avec une certaine cérémonie, à l'instar du grand monde. Est-ce que sa fille Rosé croyait, par hasard, qu'en changeant de pays elle avait changé de condition? Il comprit tout à fait que Gustave n'avait plus aucune chance d'épouser Amélie, si lui, l'ancêtre, ne menaçait pas ses niais d'enfants de la privation de son héritage tant convoité.

Un père de famille n'a sans doute aucun moyen de priver de sa fortune, à sa mort, ses héritiers légitimes. Mais il peut, durant sa vie, trouver dans la loi des arrangements qui satisfassent sa volonté. Seulement, papète Rességuier oserait-il devant ses enfants formuler, au moins de vive voix, une telle menace?

Il ne parlait plus guère, il mangeait sans appétit. Gustave souffrait d'une gêne au milieu des conversations qu'entretenaient surtout M^{me} Cassagnoles et sa fille. M. Cassagnoles ne jetait que quelques mots sans intérêt, car il avait toujours la frayeur de se compromettre.

La bonne, en tablier blanc, en corsage et jupe rouges, évoluait à merveille autour de la table, présentant les plats à chacun des convives, versant le vin dans les verres de cristal, offrant la corbeille de pain. Toutes ces manières agaçaient le paysan de Marennes. Son impatience enfin éclata :

- Alors, Gustave, tu as un emploi, tu travailles?
- Oui.
- Mais... où? Comment?... Dans la littérature?
- Ma foi... oui.
- Hum! y gagneras-tu ta vie? Ce n'est pas un métier, la littérature!
- Sûrement non! ricana M^{me} Cassagnoles.
- Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui me moquerai de Gustave. S'il échoue dans sa tentative,

il aura du moins accompli son devoir en exerçant au travail ses facultés.

— Personne n'a l'intention de se moquer de Gustave, mon père.

— On aurait tort. Il ne fait de mal à personne, et toute ambition généreuse est légitime. On ne risque jamais de provoquer l'ironie ou la pitié de son prochain quand on ne vise pas plus haut qu'on n'a la force d'atteindre.

Papète frappait la table de ses poings noirs et ridés, dans un étrange rire d'orage qui, dès le premier soir, assombrissait la réunion de sa famille. Gustave craignit d'être détesté plus encore de celle-ci, puisqu'il était, malgré lui, la cause de l'irritation de papète, et des yeux, des mains, il le supplia de s'arrêter.

Papète, au contraire, persista :

— Alors, Gustave, tu es content ?

— Oui, parbleu !

— Et dans quelles conditions, ton emploi ?

— Eh bien ! je vous dirai d'abord que je demeure de l'autre côté de Paris, tout près de la porte Champerret. Mon maître, qui est un ancien éditeur-libraire, s'appelle M. Rucois. Aujourd'hui, il écrit des livres à son tour, non des romans, des livres d'histoire. Il me donne, oh ! pas grand'chose : cent francs par mois. Mais je prends tous mes repas chez lui.

— Il a une famille ?

— Oui, papète.

— Ça, très bien, ça me plaît.

— Oui, il y a M^{me} Rucois, qui ne fait pas plus de bruit qu'une chatte, et M^{lle} Jeanne, qui est la fourmi de la maison.

Alors Gustave épia une seconde, non sans malice, Amélie qui, toujours rusée sous des apparences de candeur, ne bougea pas.

M^{me} Cassagnoles, afin de racheter son injure de tout à l'heure, poussait de petites exclamations de surprise et de ravissement. Papète, lui, dans sa joie

croissante, pétrissait énergiquement sa serviette sur ses genoux.

— Sans doute, conclut Gustave, mon emploi de secrétaire ne vaut pas le Pérou. Mais enfin j'assure ma modeste existence et je ne dois rien à personne.

— Très bien ! Parfait !... Donc, chez ton M. Rucois, il y a une jeune fille ?

— Oui, papète.

— Est-ce qu'elle est jolie ?

— Ma foi, elle n'est pas mal du tout.

— Tu ne vas pas t'en amouracher, par hasard ?

— Pas si vite ! plaisanta Gustave.

— Ah ! c'est très heureux...

Maintenant Gustave, encouragé aux confidences, se réjouissait de provoquer autour de lui une émotion d'étonnement, et du dépit peut-être. Il repartit avec calme, et comme jaloux de montrer une sorte d'orgueil :

— Les Rucois ont possédé autrefois une grande fortune. Ils connaissent bien la vie, surtout la vie de Paris, et ils considèrent les gens et les choses avec indulgence. Ils sont très bons pour moi. Je retrouve chez eux quelque chose de la simplicité de chez nous. Aussi, je les affectionne de tout mon cœur.

— Très bien, très bien, Gustave ! applaudissait papète.

— D'ailleurs il y a dans Paris, plus qu'on ne le croit généralement, des familles honnêtes, paisibles, qui ont le culte de leur foyer.

— Ça, c'est très vrai !... s'écria M^{me} Cassagnoles.

— Tant mieux !... dit papète. Si je les rencontrais, les Rucois, je leur dirais que tu es un brave enfant qui mérite, autant pour les tiens que pour toi-même, d'être aidé.

— Je pense qu'ils se sont déjà aperçus que je le mérite ! fit Gustave avec une présomption naïve.

Le dîner s'acheva doucement, en une atmosphère de conciliation et de tendresse.

Au salon, Amélie, qui affectait une souriante élé-

gance, offrit les petits verres de liqueur. Ensuite, désireuse de se dérober au contact de Gustave, de qui la sincérité lui faisait un peu honte, elle se mit au piano.

M^{me} Cassagnoles, qui savait être aimable quand elle le voulait bien, s'informa auprès du jeune homme, en mère attentive, des soins qu'il prenait de sa santé, des conditions matérielles dans lesquelles il avait établi son petit ménage d'étudiant. Et, s'excusant de ne l'avoir pas, dans la pénible besogne de son installation, appelé rue Toullier, elle lui demanda des nouvelles de ses parents Mourèze.

M. Cassagnoles, comprenant à son tour la nécessité impérieuse de conserver l'affection de Gustave, qui était l'enfant gâté du papète à héritage, répéta les paroles cajoleuses de sa femme.

Gustave, quoique méfiant sous tant de flatterie, observait parfois la souriante Amélie et, dans la pensée de son amour renouvelé, frémissait de bonheur.

Papète, du fond de son fauteuil, examinait béatement le décor du salon, les tableaux, les lumières, les tentures, dont l'opulence ou la fantaisie ne l'éblouissaient pas. Lui qui n'estimait, dans les sentiments comme dans les choses, que le solide, le vrai, il redoutait que sa fille, pour s'entourer de ces richesses extravagantes, ne se fût endettée sur la pension de retraite de son benêt de mari.

De temps à autre, il soupirait d'un malaise, frappait des pieds avec une irritation puérile, et, sans en avoir l'air, fermant à demi ses paupières fripées, il guettait le manège séducteur des Cassagnoles auprès de Gustave, ou bien les grâces apprêtées d'Amélie s'isolant au piano, pauvre enfant que sa mère élevait dans les fadaises d'une oisiveté funeste.

Tout à coup il sursauta, aussi lesté qu'un grillon dans les blés, et dit :

— Je n'en puis plus. Il faut aller se coucher.

Amélie s'arrêta de jouer et, non sans stupéfac-

tion, se détourna. Elle l'avait bien oublié, son vieux papète.

— Voilà plus de vingt-quatre heures que je n'ai pas ôté mes bottines ! reprit-il. Moi qui ne porte guère que des sabots !...

— Chut ! se récria M^{me} Cassagnoles. Tais-toi, papète !...

— Pourquoi ?

— La bonne pourrait t'entendre.

— Après ?

— On saurait bientôt dans toute la maison que tu ne portes que des sabots et que tu habites seul notre jardin, là-bas.

— C'est ça qui m'est égal !... Allons, adieu, Gustave. Tu reviendras ici, j'espère ?

Gustave, inhabile au mensonge, hésitait à donner une réponse ferme. Mais les Cassagnoles, Amélie même, joignirent si gentiment leurs prières à celle du paysan qu'enfin il se décida :

— Bien ! je reviendrai... Mais, ce soir, je serais indiscret de rester plus longtemps.

— Je ne te fais pas fuir, par hasard ?

— Non. Vous avez besoin de repos. Au revoir !...

Gustave embrassa papète Rességuier de tout son cœur, puis à la hâte salua les Cassagnoles, qui protestèrent encore de leur amitié. Mais la main d'Amélie dans la sienne lui parut inerte, sans chaleur.

VI

Huit jours étaient passés. Gustave, malgré ses promesses, n'avait pas eu le courage de revenir chez les Cassagnoles. Il comprenait trop que pour lui était perdue à jamais sa jeune amie de Marennes, qui pourtant là-bas, chez les Mourèze, semblait toujours si heureuse d'être adorée comme une petite princesse.

Là-bas, à Marennes, elle portait des toilettes d'une couleur que préférait Gustave, couleur bleue ou rose, qui faisait valoir son charme de blonde. Lorsqu'on grondait Gustave à propos de ses sottes ambitions littéraires, elle prenait sa défense. C'était elle qui, par sa tendresse ingénieuse, ranimait la bonne maman Mourèze et la vieille mamète, leur laissant croire, à chacune de ses visites, que leur commerce de chaussures lui plaisait beaucoup.

Et presque tous les jours elle échappait à sa mère pour aller au magasin de la rue Saint-Jean passer au moins un quart d'heure. Alors Gustave descendait précipitamment de sa chambre, et auprès d'Amélie il demeurait radieux et humble, jouissant de la musique pure de sa voix, de la clarté bleue de ses yeux.

Quand ils allaient à la grangette des Mourèze, avec la maman de Gustave et des camarades du voisinage, ils éprouvaient une douceur ingénue de reconnaître, parmi le bruissement des roseaux au bord de la rivière, ou sous l'ombre grêle des oliviers, les premiers balbutiements de leur amour.

Aujourd'hui le souvenir de cette saison de fian-

gailles, d'autant plus précieuses qu'elles avaient été confidentielles, s'était envolé, comme une fumée sur un toit, dans l'espace.

Amélie oubliait, non par étourderie, mais avec une volonté parfaitement consciente, leur jeune passé plein de foi et d'espérance. Paris l'enveloppait de trop de tentations et de mensonges : elle ne voyait plus, aussi légère que l'oiseau que le vent emporte, le droit chemin de son bonheur, tracé parmi les choses de la terre, selon les lois de son origine et de son éducation.

L'autre soir, chez elle, rue Toullier, Gustave l'avait sentie confuse, même honteuse, devant lui qui était resté simple et loyal. Elle souffrait peut-être de l'aimer encore, malgré tout, car elle lui avait trop donné de son cœur pour qu'elle pût à son gré le reprendre tout entier.

Gustave s'efforçait de l'oublier aussi. Mais le besoin d'amour débordait de son âme comme l'eau d'une source profonde, en avril.

Quand il était seul dans sa chambre, ainsi que ce matin de dimanche, il fermait les yeux quelquefois, pour ne plus songer à elle, pour dissiper la vision des choses qui leur étaient familières à tous les deux.

Et, s'inclinant dans un geste de prière, il appelait en quelque sorte à son secours l'image souriante de Jeanne, la fille de son maître.

Chaque jour davantage Jeanne lui prodiguait des preuves de bonté et déjà d'affection. Ils n'avaient pas encore échangé la moindre allusion que la destinée pouvait les unir l'un à l'autre. Mais Gustave surprenait souvent dans les yeux de Jeanne une satisfaction glorieuse de le connaître, un désir de le posséder dans sa maison ranimée.

Ce matin de dimanche il ne songeait qu'à elle, du meilleur de son cœur, en s'asseyant à sa table de travail, lorsqu'à la porte on frappa.

Il tressaillit d'étonnement et, non sans hésitation, il s'en alla ouvrir.

C'était papète Rességuier, qui d'impatience poussait la porte.

— Bonjour, Gustave!

— Oh! papète, bonjour!... Quel honneur pour moi!

— Ah! bah! ne te moque pas de moi. Que fais-tu ici, tout seul?

— Je travaille.

— Il m'a fallu entreprendre un long voyage pour aboutir jusqu'à toi.

— C'est vrai. Paris est si grand!

— Trop grand... Tu n'es pas mal, ici.

Papète se reposa sur la chaise de Gustave, à la table de travail, tandis que celui-ci n'osait prendre le fauteuil. Pour faire honneur à Paris et à ses enfants, il avait revêtu un costume noir sans tache, aussi flambant neuf que s'il fût pour la première fois sorti de l'armoire.

D'ailleurs, papète n'avait pas l'air d'un paysan, mais d'un gentil monsieur, d'un petit bourgeois de province, avec sa figure maigre et sanguine, plissée de rides bien propres, avec ses luisants cheveux de neige sur son front bosselé, et le caillou poli de son menton qui, parfois, s'empêtrait dans le faux col. Il tenait à la main la canne de son gendre, un jonc solide à pomme de nacre, et il se plaisait visiblement à taquiner de temps à autre la giletière d'or qui pendait au milieu de son gilet.

— Ta chambre est gaie! s'écria-t-il en observant au-dessous de la fenêtre le jardin d'un hôtel, où le clair soleil jouait parmi les feuilles menues des arbres et sur la pelouse verte.

Un moment de silence. Ils regardèrent le ciel bleu, les toits bas du voisinage hérissés de longs tuyaux de fer; ils écoutèrent le grondement des voitures, au loin, sur l'avenue Pereire, et la trompe rauque d'un tramway.

Brusquement, le vieux papète éclata :

— Voyons, qu'est-ce que ça signifie qu'on ne t'ait pas vu de la semaine?

— J'ai été malade.

— Malade? Toi!... Non : tu veux mentir, et tu ne sais pas. Voyons, Gustave, nous ne sommes ici que tous les deux. Dis-moi toute la vérité...

— Quelle vérité?

— Tu me comprends bien, allons!

— Eh bien! j'ai été très occupé... La rue Toullier est si loin!

— Je te crois. Mais, quand on se plaît auprès de quelqu'un, il n'y a pas de distance pour le joindre. Est-ce que je ne suis pas venu jusqu'ici, moi?

— Sans doute. Mais, si j'étais venu là-bas, est-ce que notre joie aurait été partagée par tout le monde?

— Que dis-tu?... Alors, tu renonces?

— Vous avez bien remarqué que, rue Toullier, on ne me reçoit pas avec beaucoup d'empressement?

— Quoi!... Ma fille Rose a été si aimable à ton égard!

— Par politesse, je ne dis pas.

— Oh! oh! par amitié aussi, je suppose!... Ah ça! voyons, est-ce que le plus cher de mes projets serait par terre?

— Comment savoir?

— Je ne veux pour Amélie, tu le sais bien, que toi ou personne.

— C'est d'Amélie surtout que j'ai à me plaindre.

— Allons! allons! des susceptibilités d'amoureux... Tu es jaloux?

— Pas du tout.

— Si! si!... Tu en demandes trop. Amélie ne peut pourtant pas te sauter au cou devant son père et sa mère!

— Je ne demande pas qu'elle me saute au cou.

— Et puis, qu'est-ce que tu veux? Nous sommes à Paris, dans le monde qui pose. Oui, on fait des manières.

— Je voudrais bien ne pas vous contrarier. Mais l'évidence est là, si aveuglante... Ah! vous gardez encore vos beaux rêves de là-bas...

Gustave s'interrompt, la gorge contractée par une angoisse trop vive. Les mains au visage, il s'effondra dans le fauteuil et, tel un enfant, il se mit à pleurer.

Papète, en son désarroi, remua les pieds, frappa de la canne avec colère. Il avait cependant la satisfaction d'avoir provoqué chez Gustave cette désolation éperdue qui trahissait la persistance de son amour. Et paternel, non sans rudesse, il le gourmanda :

— Tu me fais de la peine. Il faut être un homme, que diable ! Les tourbillons de Paris ont un peu dérangé la tête d'Amélie, je ne le conteste pas. Mais elle comprendra, ainsi que sa mère, son intérêt.

— Qu'il ne soit pas question d'intérêt !... Oh ! non, jamais !...

— Bien, je l'accorde !... Mais, moi, ne suis-je pas toujours là pour les contraindre au devoir ? Allons, viens rue Toullier !...

— Hum ! rue Toullier, maintenant...

— Si tu ne viens pas pour eux, que ce soit pour moi, pour me tenir compagnie. Je ne m'amuse pas toujours rue Toullier.

— Votre affection m'est aussi précieuse que celle de mon père, mais vraiment vous me demandez un véritable sacrifice. Et cela ne changera rien à la détermination des Cassagnoles vis-à-vis de moi, soyez-en sûr.

— Ah ça..., est-ce que, par hasard, tu aurais porté ailleurs tes idées ?

— Non.

— Hé ! la fille de M. Rucois, peut-être ?... Mon Dieu, pourquoi pas, si tu attends quelque profit de ton mariage avec elle ? Car, naturellement, M. Rucois t'aiderait de ses relations sur le marché littéraire.

— Si, cela était, je me serais déjà consolé de l'indifférence des Cassagnoles. Je ne crois plus en leur amitié, voilà tout.

— Allons, inutile d'insister... Seulement, toi, tu

es jeune, tu as une longue vie pour réparer à ta convenance cette misère. Moi, cette misère me tuera... Ah! je le savais, que ce départ de Marennnes désagrégerait notre belle harmonie de famille et compromettrait la sérénité de ma vieillesse. Je ne te cache pas que je m'en vais rue Toullier leur dire leurs quatre vérités.

— Au moins, ne leur parlez pas de moi. Je n'ai, après tout, pas le droit de leur adresser des reproches. Ils sont libres.

— Non! ils ne sont pas libres!... Il y a des choses que les gens honnêtes ne doivent pas faire. Eh bien! puisqu'ils t'ont trahi, puisqu'ils m'ont trompé, je sais ce qui me reste à accomplir, dès mon retour à Marennnes. S'ils comptent sur ma fortune, ah! ah...!

— Non, non, papète!... Je vous en supplie!...

— Laisse-moi tranquille. Crois-tu que je sois une poule mouillée?... Et si tu ne m'accompagnes pas chez eux à l'instant, je ne tarderai pas à m'en retourner à mon jardin.

— Oh!

Gustave redouta qu'une querelle de famille rue Toullier ne retentît jusqu'à Marennnes, chez ses parents. Par sagesse, gardant aussi peut-être en son âme très jeune le désir d'Amélie, il acquiesça enfin aux instances de papète.

— Allons, dit-il, je viendrai rue Toullier.

— C'est ça. Et tu verras que j'ai assez d'énergie pour tout arranger à notre convenance.

— Pourtant, il m'est impossible de vous suivre ce matin. Je suis invité à déjeuner chez mon patron. D'habitude, je n'y déjeune pas le dimanche. Mais aujourd'hui on doit manger un gigot : la fête!

— Alors, à ce soir. Si tu ne venais pas, c'est de toi que je serais mécontent. Je t'accuserais de lâcheté ou de froideur, d'ingratitude, et je penserais qu'en somme il n'y a point lieu de te regretter.

— Vous êtes sévère.

— Non. Tu comprends que cette pauvre Amélie ne sait plus à quel saint se vouer, au milieu des

éblouissements de la capitale. Quant à moi, ça ne m'empêcherait pas de disposer de ma fortune à ma guise. Car je n'accepterai jamais pour cette enfant un Parisien.

Gustave écoutait avec résignation, les mains aux genoux, les prières ardentes du vieillard obstiné. Celui-ci, debout, tantôt le caressait à l'épaule de ses doigts calleux, tantôt le menaçait de sa canne.

— Il faut que tu aies le courage d'affronter les Cassagnoles.

— Ça, par exemple, je n'ai pas peur, oh ! non...

— Allons, adieu... Eh ! tu as de bonnes nouvelles de Marennes ?

— Oui : mes parents se portent bien. Je leur écris tous les huit jours, et presque chaque fois j'ai un succès à leur annoncer.

— Tant mieux !... Ou plutôt, tant pis !... Car le succès va encore t'encourager dans ta sacrée littérature.

Papète se dirigeait vers la porte lorsqu'on frappa : toc ! toc !...

Ils se regardèrent, immobiles aussitôt, gênés dans la douceur de l'intimité. Gustave, non sans ennui, répondit :

— Entrez !

La porte s'ouvrit lentement, et ils virent paraître gentiment le fin minois de Jeanne, brun et doré, sous un chapeau de paille. Une seconde, elle s'arrêta sur le seuil, confuse. Puis, ayant salué le petit vieux qui, de saisissement, reculait vers la fenêtre, elle dit à Gustave :

— Excusez-moi d'être indiscrete. Mais papa a été appelé chez un ami, dans la banlieue, d'où il ne reviendra que très tard. Aussi nous vous attendons, non plus à déjeuner, mais à dîner, ce soir.

— C'est bien fâcheux, Mademoiselle.

— Très fâcheux ! ajouta papète, avec une sorte d'impatience. Gustave vient chez nous ce soir. A présent aussi, d'ailleurs, puisqu'il est libre.

— Non, papète, s'excusa Gustave. Puisque je suis libre, je travaillerai.

— A ton aise, mon garçon. En tout cas, je t'attends rue Toullier ce soir. Tu me l'as promis.

— Papa sera bien ennuyé, repartit Jeanne, que vous ayez promis déjà votre soirée. Je n'insiste pas. Je vous demande encore pardon.

Gustave s'émut de la voir si humble, déconcertée en ses projets de fête; très doux, il s'approcha d'elle davantage et dit :

— Je sais un moyen de contenter tout le monde : si nous remettons à demain le plaisir de manger ce gigot ?

— Papa a des manies, vous le savez. Il comptait sur vous, ce soir... Enfin, tant pis !... Au revoir !...

Elle avait repris son aisance agréable, son rayonnement de bonté qui touchait au cœur papète Res-séguier lui-même. Lorsqu'elle fut partie, celui-ci, dissimulant à peine un sentiment de jalousie, plaisanta :

— Hé ! hé !... La fille de ton patron n'est pas mal. Et, comme ça, elle se présente seule chez un jeune homme ?

— Elle sait bien, et ses parents aussi, que chez moi elle ne court aucun risque.

— Sans doute. Mais ça ne se ferait pas à Marennes.

Comme, à ces mots, Gustave exprimait par un frémissement de son visage étonné qu'il n'oubliait pas la familiarité d'Amélie se rendant seule au magasin de la rue Saint-Jean, à Marennes, et même, certains jours, grimpant d'un pas hardi jusqu'à sa chambre de travail, papète, frappé à son tour de ce souvenir, rectifia :

— A Marennes, une jeune fille ne peut jamais se cacher, puisque les gens du voisinage sont là qui la surveillent. Ici, au contraire, dans ce grand Paris, on ne connaît même pas ses plus proches voisins...

— A Paris, on est plus franc. Il s'y produit, en réalité, moins de scandales qu'en province.

— Possible, tout de même. La fille de ton patron est charmante. Si elle te plaisait, je n'en serais pas surpris. Heureusement, tu me dis que non.

— Je l'affectionne pour toutes les prévenances qu'elle a à mon égard, voilà tout.

— Allons, à ce soir ! Si je doutais de ta bonne foi, je te ferais une injure.

Papète, un peu solennel, serra la main de Gustave et sortit.

A vrai dire, il ne s'en allait pas très rassuré. Sa tête n'avait jamais autant travaillé que depuis cette semaine qu'il séjournait à Paris. Il était bien obligé d'avouer que Gustave avait des griefs sérieux contre l'hostilité de Rose et contre la perfidie de cette petite perruche d'Amélie.

Aussi, détestait-il Paris, le clinquant de ses parures, la fausseté de ses jolis bavardages. En tramway, il épiait avec une colère mal dissimulée, en face de lui, des dames lourdement parfumées, sottement emprisonnées dans leur toilette comme des soldats de jadis dans leurs armures, et qui peut-être, pour payer la soie et les bijoux qu'elles portaient sur le corps, endettaient leurs maris.

Quelle honte il avait alors d'imaginer que sa fille et sa petite-fille pussent un jour, poussées également par le besoin, devenir de pareilles créatures, habiles à parader et à séduire, mais dépourvues de conscience !

Il connaissait trop le caractère impérieux de Rose pour seulement essayer de les ramener dans leur province où l'argent ne manquait pas plus que le soleil. Mais il voulait, avec une ardeur de paysan opiniâtre, réaliser avant sa mort ce rêve qu'il s'était enfoncé dans le cœur aussi profondément qu'un cep de vigne dans la terre, de marier sa petite-fille au fils des Mourèze et de voir en ce couple jeune la félicité tranquille dont il n'avait pu jouir lui-même.

A plusieurs reprises il avait, par des insinuations prudentes, rappelé à Amélie ses promesses de fian-

gailles avec Gustave. Chaque fois Amélie avait esquivé une explication définitive en le caressant de ses manières si gracieuses qu'il n'avait plus insisté beaucoup, de crainte qu'elle ne se retirât de lui avec la même souplesse qu'elle s'était retirée de Gustave. Amélie, d'ailleurs, n'agissait, ne semblait penser que d'après l'inspiration de sa mère.

C'était donc Rose qu'il fallait d'abord conquérir. Mais Rose était intelligente, très rusée : il lui pardonnait tous ses caprices, après qu'il avait dépensé en des éclats de fureur orageuse toute la vertu de sa volonté.

Aujourd'hui, pour la vaincre, il tenait certes un moyen infailible : la menace de la déshériter. Seulement, croirait-elle aux menaces de son père ? Y croirait-il assez lui-même jusqu'à les exécuter ? Lui aussi, peut-être, redoutait la domination si ingénieuse de Rose.

Dans le tourment de sa pensée, il avait négligé la réalité présente, son long voyage à travers le grondant Paris. Lorsque, au Panthéon, le receveur le pria de descendre de l'autobus, il fut ahuri de se trouver là, comme un imbécile, au milieu de personnes inconnues. Et, titubant de fatigue, il s'appuya sur sa canne pour gagner la rue Toullier.

Là-haut, chez ses enfants, il annonça tout de suite la venue de Gustave à ce grand dîner de ce soir, dont on lui avait par prudence caché en partie le programme. Rose et Amélie se montrèrent enchantées de la bonne nouvelle. Leurs félicitations, bien qu'il gardât sa méfiance, l'enveloppèrent d'une lueur de joie. Si bien qu'il consentit, l'après-midi, à les accompagner au jardin du Luxembourg.

Depuis son arrivée à Paris, la pluie n'avait pas cessé de tomber. Lui qui était habitué à voir presque chaque jour le clair soleil, dans son Languedoc, avait dû subir le supplice d'aller, par les rues souillées de boue, visiter d'énormes magasins encombrés d'une foule tumultueuse et empoisonnés de poussière.

Au Luxembourg, ce dimanche d'éclaircie, il s'amusa du grouillement bariolé des promeneurs, de l'éclat verdoyant des arbres humides, de la splendeur du couchant délicat parsemant d'étincelles les murailles du palais qu'ennoblit la majesté de sa longue histoire.

Il marchait à petits pas, en badaud qu'impressionnait toujours la poésie des choses anciennes, et sans trop de gêne il admirait au passage les jolies femmes auxquelles des hommes coquets murmuraient des galanteries.

Parfois, il faisait un sourire malicieux à sa petite-fille qui soutenait son bras, et il lui disait :

— Tout cela sans doute est très beau. Mais il faut être riche pour en jouir pleinement.

— Nous ne sommes pas riches. Cependant, personne ne nous défend d'en jouir.

— Si nous rentrions ?

— Oui, répondit Amélie, nous rentrons.

Mais on cheminait toujours, de bocage en terrasse. On ne rentra rue Toullier qu'à la fermeture des portes du jardin.

Il semblait à papète que de remonter au logis c'était y hâter la venue de Gustave. Il s'assit dans un fauteuil du salon et, les mains croisées sur sa maigre poitrine, il resta bouche close.

Bientôt il remarqua dans tout l'appartement des préparatifs fiévreux. On organisait donc une fête de gala pour éblouir les amis Railhard dont Rose l'avait entretenu à trois reprises avec une ampleur croissante de louanges.

Tout à coup, il comprit, un peu tard, qu'il allait, contre son gré, jouer un rôle dans cette fête. Ne devrait-il pas, en effet, démontrer par sa présence la fortune de la maison, la certitude d'un prochain héritage ?...

Un étrange sentiment d'humiliation le parcourut comme une flamme. Il trépigna de colère. Puis, inerte, tel un enfant qui boude, il écouta les rumeurs de la cuisine, le bruissement précipité

des pas dans les chambres et dans le cabinet de toilette.

Son gendre même, sur l'ordre de Rose, évidemment, avait mis des souliers vernis, une redingote neuve, une cravate blanche. Dès qu'il aperçut dans un coin du salon le vieux papète presque endormi, il s'approcha timidement pour lui dire :

— Vous ne vous ennuyez pas, au moins ?

— Je réfléchis au malheur qui te menace.

— Quel malheur ?

— Tes femmes, par leur vanité niaise, perdront leur santé, leurs rentes, la considération des braves gens qui, autrefois, les estimaient. Est-ce que tu ne t'aperçois pas qu'elles manquent d'égards envers Gustave ?

— Non. Pourquoi ne vient-il pas ici plus souvent ?

— Voyons, tu as beau te boucher les yeux et les oreilles pour ne pas déranger ta tranquillité bienheureuse, tu sais pourtant que Gustave et Amélie semblaient là-bas à tout le monde deux fiancés déjà ?

— Ils étaient si jeunes là-bas, à Marennes !

— Est-ce qu'ils sont beaucoup plus âgés maintenant ? Ce mariage, pour plusieurs raisons, assurerait votre bonheur à tous. Or, je le sens de plus en plus impossible. Est-ce que tu ne sauras pas enfin t'insurger contre l'autorité de ta femme ?

— Mais quoi ? Elle n'a jamais eu l'idée de chasser Gustave !

— Allons donc !... Je te déclare que je ne serai pas faible comme toi et que si, pour vous tous, mes vœux ne sont rien, je me vengerai, je vengerai ce garçon qui un jour, tu m'entends, sera plus heureux que vous !...

— Voyons ! voyons !... Papète, on vous a trompé.

M. Cassagnoles, confus, baissant le front, cherchait, selon son habitude, un moyen de concilier les choses. La perspicacité du vieux paysan l'inquiétait d'autant plus qu'au fond de sa conscience il lui donnait raison contre sa femme.

— Quels sont ces amis que nous allons avoir à table? demanda papète.

— Des gens très bien, un jeune homme de grand avenir.

— Ah! ah!... un jeune homme!... Je comprends. Et Gustave, alors?

— Eh bien! Gustave, Gustave...

— Te voilà embarrassé, n'est-ce pas?... Mais crois-tu que Gustave accepterait de n'être plus ici qu'un camarade toléré?

— Toléré, toléré,... oh!...

— Tes nouveaux amis, où les avez-vous connus?

— Rose vous expliquera ça mieux que moi.

— Et toi?... Est-ce que tu ne peux pas m'expliquer?... Ah! misère! Il faut venir à Paris pour assister à un pareil carnaval. Ça me fait pitié... Té, mon Dieu, avec quel plaisir je partirai!...

Tandis que M. Cassagnoles, dans l'émotion de son chagrin, protestait faiblement, papète se hérissait davantage. Mais tout de suite il s'apaisa, par une sorte de pusillanimité, lui aussi, devant l'apparition de Rose et d'Amélie qui, les épaules à demi nues, affectaient dans la richesse de leurs parures un maintien de calme et de simplicité.

Rose resplendissait du désir d'être belle, en l'éclat de sa maturité, la peau ferme, les cheveux étincelants, encore noirs, piqués d'une rose écarlate. Sa fille avait le teint velouté d'une lumière blonde, et sur ses lèvres rouges un sourire faisait de la grâce, de l'innocence, et ses yeux d'un azur limpide brillaient parfois d'une pensée d'orgueil.

Rose bravement s'avança vers papète pour l'interroger, provocante à son insu :

— Là-bas, où serais-tu à cette heure?

— Chez moi, dans ma maison.

— Est-ce que tu ne te fatigues pas de voir toujours les mêmes murs et d'être toujours seul?

— Je ne suis pas seul. Les ombres de mon foyer me parlent de ta mère, de toi, et de tant de choses que tu me parais avoir oubliées.

— C'est vrai, j'en ai oublié quelques-unes. Car les choses se renouvellent, de même que les personnes.

— Quelle erreur !... L'apparence peut-être change, mais le fond des êtres et des choses ne change jamais. Je ne pourrais plus, moi, vivre loin des choses de ma maison, que j'ai arrangées selon mes goûts et qui sont, comme des êtres sensibles, imprégnées de mes émotions et de mes souvenirs. Tiens, je parie que c'est toi qui, malgré les apparences, t'ennuies ici, autant qu'un voyageur dans une chambre d'hôtel, au milieu de ces meubles neufs qui n'ont rien de ton passé.

— Tu n'es pas gai, ce soir, papète.

Papète ne répondit plus, par mépris, passant ses mains contre ses yeux pour échapper à la glorieuse splendeur des fleurs et des lumières.

Rose avait recouvré son assurance lorsque le timbre de l'entrée sonna. Ses invités se présentaient enfin, tous les trois baignés de l'air frais du soir.

Ce fut d'abord M^{me} Railhard, petite et sèche, vêtue d'une soie noire qui claquait comme une voile au vent, et souriant d'un visage bilieux, au menton en galoche, au gros nez rouge.

Puis M. Railhard, bien musclé, moins petit que sa femme, et qui vibrait d'une voix de crécelle, remuait sa tête couleur de feu, aussi vide qu'un grelot.

Leur fils Charles affectait, dans une tenue fort correcte, les manières d'un homme du monde. C'est qu'il occupait dans une banque, boulevard Poissonnière, un emploi assez élevé, bien qu'il n'eût que vingt-sept ans. Beau et pâle, le front découvert couronné d'une abondante chevelure noire, il retroussait sur sa lèvre sensuelle une moustache épaisse.

Son père était un artiste. Il enseignait pendant la journée le dessin aux élèves du lycée Saint-Louis, et chaque soir à un groupe d'adolescents, dans une école du XIV^e. Resté, malgré ses trente ans de Paris, paysan sobre et parcimonieux, il avait, avec

l'aide de sa femme, parfaite ménagère, économisé, avant la guerre, une quarantaine de mille francs qui devaient plus tard embellir leur retraite dans leur pays d'origine, Dornecy, un des villages les plus ignorés du Bas-Morvan, où, loin de toute gare, la vie s'est toujours maintenue facile et plantureuse.

Fonctionnaire ponctuel et souple, ainsi que l'avait été M. Cassagnoles, M. Railhard s'inspirait en toutes choses des idées de sa femme; celle-ci, seule presque tout le jour dans les étroites limites de leur appartement, rue Dareau, près du Parc Montsouris, avait le loisir d'échafauder, pour tous les deux et pour leur fils Charles, des plans de conquête.

Les Railhard allaient souvent se promener au jardin du Luxembourg. A force d'y rencontrer les Cassagnoles, ils avaient fini par frayer avec eux familièrement.

Une fois, la vanité de Rose excitant celle de M^{me} Railhard, celle-ci avait parlé de son domaine de Dornecy. Rose, à son tour, avait célébré sa campagne de Marennes, si éloignée pour elle qui avait besoin de vivre à Paris. Puis, de façon naturelle et logique, évoquant son pauvre père, la seule personne qu'elle regrettait de sa province, elle avait fait miroiter la magnifique fortune qu'il avait amassée là-bas, sur ses terres, par le plus honnête labeur.

Les deux maris, attentifs à la conversation des deux femmes prétentieuses, souriaient d'attendrissement chaque fois. Et, l'une se flattant d'être assez rouée pour duper l'autre, elles croyaient finalement, de bonne foi peut-être, à leurs imaginations d'opulence.

Charles ne faisait au jardin du Luxembourg que de brèves apparitions, pour rejoindre son père et sa mère au moment de rentrer rue Dareau. Dès la première fois il avait séduit par son allure élégante et virile M^{me} Cassagnoles et sa fille.

Les Railhard, chez eux, attisèrent bientôt les convoitises de leur fils, qui trouvait d'ailleurs à son

goût la fraîcheur blonde, la timidité souriante d'Amélie. Pour les connaître davantage, il passa des après-midi entières dans le jardin, le dimanche.

Un soir, sous le prétexte de leur montrer des aquarelles, les Railhard emmenèrent les Cassagnoles chez eux, rue Dareau. Là, au grand contentement du professeur de Saint-Louis, qui se prenait pour un peintre méconnu, les Cassagnoles l'accablèrent d'éloges, pendant que les deux enfants échangeaient tout bas des paroles caressantes, qui furent leurs aveux d'amour.

La moindre promesse d'union n'avait pas encore été prononcée. Mais, au fond de leur envie, les deux familles se comprenaient bien l'une l'autre. De sorte qu'un jour les Railhard avaient engagé leurs amis à aller dans leur village du Bas-Morvan passer une saison de vacances. Les Cassagnoles, de leur côté, afin de prouver qu'ils possédaient réellement dans leur Languedoc un vieux vigneron instruit et riche, avaient supplié papète Resseguier de venir à Paris s'informer lui-même de leur installation.

Papète, finalement, s'était laissé convaincre, un peu par affection, un peu avec l'illusion qu'Amélie l'attendait pour décider son mariage avec Gustave Mourèze. Mais, à peine débarqué rue Toullier, il comprit sans peine que Rose lui avait tendu un piège.

Et maintenant, ce soir, dans le bruit des ramages et des rires de ce petit monde prétentieux, il se tenait à l'écart, sans proférer un mot, même exagérant son air d'insouciance. Le fils des Railhard, cependant, lui plaisait par la clarté intelligente de son visage, par l'aisance de ses manières naturellement avenantes.

Cette sympathie, contre laquelle il luttait en vain, ne faisait qu'exaspérer sa tendresse pour Gustave qu'il eût souhaité voir des deux prétendants le plus beau. Gustave, évidemment, ne viendrait pas ce soir auprès de lui : il allait donc se trouver seul, avec

l'âme de son pays, au milieu d'étrangers indifférents, sinon hostiles, à ses émotions et à ses intérêts.

Tandis que, dans un fauteuil, il soupirait de langueur, Charles s'approcha de lui et, s'inclinant avec une déférence cordiale, il lui demanda :

— Vous n'étiez jamais venu à Paris, Monsieur?

— Non, Monsieur, jamais... Et je n'en aurais jamais eu l'intention si mes enfants ne m'avaient tant supplié.

— Ah!

— Oui. Ça vous étonne? Mais je n'ai pas besoin de Paris. Là-bas, chez moi, j'ai tout ce qu'il faut pour être heureux.

Amélie, à son tour, s'approcha, câline, comme pour assister son jeune ami auprès du vieillard dont elle avait remarqué la mauvaise humeur, et elle dit :

— Tu n'es pas fatigué, papète?

— Non, non!... Pourquoi veux-tu que je sois fatigué?

Il tapait des pieds et des mains, avec une irritation d'enfant dépité.

Rose, qui le guettait du coin de l'œil, profita d'un moment de silence pour tourner vers lui sa tête souveraine, dont l'éclat l'impressionnait toujours, et, pour le taquiner, elle l'interpella :

— Tu es impatient de passer à table?

— Pas du tout!... Je m'impatiente à cause de Gustave.

— De Gustave?... Tiens!...

— Ce brigand-là ne reviendra plus ici.

— Et c'est ça qui te chagrine?

— Parbleu!

— Lui as-tu annoncé que ce soir nous attendions des amis?

— Oui. Pourquoi le lui aurais-je caché?

— Il est si modeste, si provincial, qu'il a eu crainte de nous gêner.

— Est-ce un défaut que d'être un provincial?... D'abord, Gustave ne gêne jamais chez nous.

— Ou peut-être son patron l'aura retenu.

— Tant mieux que tu dises vrai à présent.

On passa bientôt à table.

Pour flatter papète, on le mit à la place d'honneur. Cela ne laissa point, dès le premier instant, de l'embarrasser. Mais, en bon paysan, il savait dissimuler à merveille.

Comme de juste, M^{me} Cassagnoles plaça auprès d'elle M. Railhard, et M^{me} Railhard auprès de son mari Cassagnoles. Amélie et Charles, assis chacun à l'une des extrémités de la table, s'épiaient gentiment, heureux d'être ensemble sous la même lumière.

Rose ouvrit le feu de la conversation, tout de suite, avec un entrain de gaieté et de vaillance. Elle vanta les richesses de son Languedoc, la douceur du climat, les beautés pittoresques de l'antique cité de Marennes. Et, brusque, elle promit aux Railhard de les amener un jour dans la campagne de l'Hérault, proche du hameau du Rocas, où son père avait su créer une fortune qu'envieraient beaucoup de Parisiens. C'était encore, de la part de Rose, une flatterie envers papète Rességuier, une invitation hardie qu'il daignât participer de bon cœur à cette fête de famille.

Alors, par vanité, lui aussi, et pour donner plus tard des regrets à ces Railhard, lesquels certainement ne toucheraient jamais à son bien, papète loua l'agrément de sa vieille maison, la parfaite ordonnance de son domaine qui était tapissé de vignes, orné d'un verger et d'une olivette.

Les Railhard l'écoutaient gravement, avec une admiration béate. Après un moment de silence, ils expliquèrent d'un élan, l'un relayant l'autre, la situation brillante de leur fils et ses magnifiques promesses d'avenir.

Quand ils eurent épuisé leur éloquence, papète, tranquille, les yeux aiguisés d'une malice, les interrogea sur la valeur de leurs biens de Dornecy :

— Qu'y a-t-il au juste chez vous ?

— Dornecy a premièrement l'avantage de n'être

pas loin de la capitale, répondit M^{me} Railhard.

— La capitale!... A moi, ça m'est égal.

— Pourtant...

— Avez-vous des vignes?

— Depuis le phylloxera, hélas! non.

— Le phylloxera dans la Nièvre?

— Oui, Monsieur.

— Tant pis! La vigne, c'est ce qui rapporte le plus. Au juste, qu'avez-vous?

— Un pré, des bois, un jardin.

— Ça ne rapporte pas gros.

— Parce que nous n'habitons pas le village.

— Et la maison?

— Une vieille maison, je l'avoue.

— Les vieilles maisons souvent sont agréables, allez!

— C'est vrai. La nôtre, nous l'aimons infiniment, hors du village, sur les bords d'un si joli ruisseau, l'Armanche, qui n'est jamais à sec. Quand vous viendrez à Dornecy...

— Jamais!... Vous avez bien fait, Madame, de conserver la maison de vos parents. Il faut avoir en ce monde, où l'on n'est assuré que de très peu de choses, la religion du souvenir. Quant à moi, je ne voyagerai plus jamais. A présent, j'irai m'enfermer dans ma coquille, comme un escargot...

— Oh! par exemple! se récria Rose.

— Oui, comme un escargot...

— Non! non!... Et quand Amélie se mariera?...

Il y eut une clameur croissante de protestations affectueuses, au milieu desquelles papète, Languedocien narquois, laissait croire en son innocence et sa sympathie. Il n'eut donc pas grand'peine à charmer tout le monde, surtout sa fille.

Dans le salon, il accepta volontiers d'Amélie un petit verre de chartreuse. Amélie, en cette seconde où ils se trouvèrent isolés près du piano, le baisa au front subitement, d'un baiser fort tendre. Cette effusion de gratitude naïve le fit, chose étrange, frissonner d'une douleur, presque d'une honte. Car

Il voyait la pauvre enfant victime déjà de son éducation orgueilleuse, s'illusionnant une fois de plus devant les apparences de consentement qu'il avait montrées à la pensée de ses fiançailles parisiennes.

Il s'abrita dans un coin. Et là, tout petit entre les larges bras d'un fauteuil, il prêtait, d'ailleurs en vain, l'oreille aux confidences des deux mamans affairées et de M. Railhard épanoui de joie, lorsqu'il aperçut son gendre s'acheminant vers lui par de lents détours.

Afin d'éviter les gémissements éternels de Cassagnoles et aussi de le punir de sa lâcheté imbécile, il se leva aussitôt, glissa le long du canapé en feignant, badaud, niais, de contempler des peintures accrochées au mur. Et, malgré lui, il tomba sur les deux jeunes gens, qui maintenant flirtaient sans gêne.

Amélie, à sa vue, trahit un sentiment de pudeur, de confusion. Il lui tourna le dos, non sans dédain.

Tant de manières chez des gens très simples, qui ne se connaissaient pas encore les uns les autres et qui se traitaient en amis confiants de toujours, l'emplissait de dégoût. Sans dire un mot, pour ne pas provoquer en son honneur des hommages en la sincérité desquels il n'aurait pas cru, il fila furtivement.

Il s'enferma dans sa chambre, se coucha sans retard. Mais le bruit des ramagès du salon, tel que celui d'une volière, se répercutait jusqu'au fond de l'appartement. Il ne put s'endormir. Les yeux grands ouverts, il ressassa patiemment les raisons de sa tristesse présente, et il sentit fermenter de plus en plus vive au milieu de son âme la haine de ce Paris qui lui volait ses enfants.

Selon son habitude, il s'éveilla à l'heure où dans son jardin, là-bas, les oiseaux commencent à chanter, dans les rayons de l'aurore. Il se vêtit tout de suite.

Déjà il préparait sa malle, lorsque Rose entra

dans sa chambre brusquement et, sur un ton d'impatience, lui demanda :

— Pourquoi donc, hier soir, as-tu quitté le salon en cachette, sans même saluer nos amis?

— Je pourrais te répondre que tel a été mon bon plaisir. Mais je veux une fois de plus te donner l'exemple de la politesse et de la franchise. Eh bien ! voilà : dans ton salon, j'étais mal à mon aise.

— Mal à ton aise !... Je ne comprends pas.

— Allons, allons ! Tu me comprends parfaitement.

— Est-ce que quelqu'un t'a manqué de respect ?

— A moi, me manquer de respect ? J'aurais voulu voir ça !... Ce qu'il aurait reçu mon pied quelque part !

— Chut ! ne crie pas...

— Pas de remontrances, hein !... J'en fais, je n'en accepte pas... Bref, je me défile ce soir.

— Tu plaisantes !... Jamais ! jamais !

— Pardon : pas de conseils non plus.

— Il semblera que tu nous fuis, que nous t'avons mal reçu.

— Paris m'agace. Il me faut le grand air, l'air de chez nous.

— Tu ne veux pas connaître les Railhard davantage ?

— Non.

— Pas même leur fils ?

— Non... Quoique, à la vérité, ce Charles ne me déplaît pas.

— S'il ne te déplaît pas, tant mieux ! J'en suis très heureuse. Et ses parents, qu'en dis-tu ?

— Ses parents ne m'inspirent aucune confiance. Ce sont des paysans retors, mâtinés de Parisiens obséquieux, qui, pour se faire valoir et pour attraper ma fortune, vantent un domaine seigneurial, alors qu'ils ne possèdent, j'en mettrais la main au feu, qu'une vieille baraque pourrie.

— Tu les calomnies, je t'assure.

— Je les calomnie !... Comment le sais-tu ?... Est-

ce que tu peux savoir quelque chose d'exact sur leur compte?

— Certainement.

— Non! non!... Seulement, voilà : tu es grisée par les racontars de gens qui t'encensent et tu méprises tes véritables amis. Il y a là, dans ton caractère, une contradiction que je ne m'explique que par ton plaisir de te lancer dans l'aventure. Après tout, ce serait tant pis pour toi, si tu n'y lançais pas également ta fille. Ainsi, tu la détournes de notre Gustave pour l'offrir à ce fils Railhard, que tu estimes beaucoup parce qu'il parle peinture et qu'il s'habille comme une gravure de modes.

— Il a une position sûre, brillante. Et je saurai bien vite si les Railhard possèdent réellement dans le Bas-Morvan...

— Tu ne sauras rien, ou trop tard, quand les fiançailles de ces enfants seront engagées si avant que tu ne pourras les rompre à ta fantaisie. Ah! crois-tu donc que tu assouplisses toujours les gens et les choses selon ta volonté, aussi facilement que tu as dompté ton emplâtre de mari!...

— Chut! papète!... Voyons, ne crie pas si fort.

— Hé! tu m'embêtes!... Est-ce que je ne suis pas chez moi?

— Si, parbleu!

Papète s'était assis sur sa malle et, les mains entre les genoux, il se balançait de droite à gauche. Rose s'humiliait auprès de lui; mais plus elle le flattait de ses caresses, plus il élevait la voix dans la pièce sombre, au fond de l'appartement.

— Oui, c'est toi qui as chassé Gustave!

— Moi!

— C'est qu'il est fier. Il comprend ton hostilité.

— Oh! oh!... Voyons!...

— Quant à l'autre, ton fils Railhard, ton Parisien, ton financier, si c'est l'odeur de ma fortune qui l'attire, je lui fermerai la porte au nez!

Ayant proféré, presque à son insu, ces mots de colère et de défi, papète eut une sorte d'effroi. Cli-

gnotant des yeux, se pouléchant les lèvres, il observa quelle impression avait produite une telle menace sur sa fille.

Celle-ci avait, de stupéfaction, reculé contre la porte.

— Quoi!... dit-elle, est-ce que tu me priverais de mon héritage?

Papète baissa le front, se gratta une oreille. Elle s'avança de nouveau et, furieuse, presque mauvaise, réitéra sa question. Alors, pour avoir la paix, il murmura lâchement, en secouant les épaules :

— L'héritage?... je m'en moque : je serai mort. Seulement, tant que je serai en vie, je ferai mon devoir. Et toi, feras-tu le tien?

— Oui, toujours.

— Reprendras-tu Gustave?

— On n'a jamais été brouillés avec lui. Si, dans les commencements de notre installation rue Toulrier, nous lui avons caché notre adresse, c'était par discrétion.

— De la discrétion?... Je n'en vois pas là dedans. Enfin, n'importe. Nous verrons si tu tiendras parole.

— Oui... Ah! mon père, tu sais que je t'aime, que je voudrais te retenir chez nous...

Il abandonnait ses mains lasses, qu'elle réchauffait entre les siennes. Elle lui parlait bas, dans les yeux, en souriant d'une bonté câline. Papète sentit un moment son courage défaillir. Il était encore, malgré tout, le prisonnier de sa fille Rose, qu'il avait tant aimée, qu'il aimait toujours.

Pourtant, on eut beau insister, il voulut obstinément partir. Une inquiétude si lourde pesait sur son cœur qu'il n'eut pas la force d'aller, de l'autre côté de Paris, dire bonjour à Gustave, auquel il gardait rancune de n'avoir pas fait, la veille, l'effort de se rendre jusqu'auprès de lui.

Le soir même, tous les siens l'accompagnèrent à la gare de Lyon.

Au moment des adieux, il se mit à pleurer, en songeant que peut-être il ne les verrait plus.

VII

Papète avait quitté Paris depuis un mois. Le mariage d'Amélie avec Charles Railhard était accepté tacitement par les deux familles.

Mais M^{me} Cassagnoles, avant d'entamer avec les Railhard un entretien définitif, désirait obtenir l'adhésion formelle de son père. Pour l'obtenir, elle ne savait pas de moyen plus efficace que de lui démontrer le détachement de Gustave vis-à-vis d'Amélie. Et comment pouvait-elle établir cette démonstration, sinon par la ruse et le mensonge, en faisant de Gustave lui-même le complice inconscient de ses projets? Habitée à tout régenter à sa guise, elle ne doutait pas du pouvoir de son astuce parce qu'elle avait intérêt à y croire.

Gustave, poète aussi glorieux de ses sentiments de générosité, de noblesse, que d'autres hommes le sont de leur naissance ou de leur fortune, ne comprendrait-il pas que sa situation vraiment trop précaire ne lui permettait pas d'assurer à Paris la vie d'un ménage? Pourquoi n'admettrait-il pas que son amie de Marennes profitât de l'occasion, qui se présentait à l'improviste, de contracter à vingt ans un beau mariage?

Il ne donnait plus de ses nouvelles, par timidité, certainement. Ou bien, depuis son séjour à Paris, il avait rencontré une amie qui entendait plus agréablement qu'Amélie son langage de poète.

Rose ainsi que sa fille se flattèrent de l'attirer sans peine par leurs protestations d'amitié, à Paris comme à Marennes, dans leur appartement, où il ne tarderait guère à se lier avec le fils Railhard, dont les relations pourraient d'ailleurs le servir.

Une après-midi que le soleil caressait gaiement la ville tapageuse, elles s'en allèrent hardiment le trouver chez son maître Rucois.

La maison de la rue Merlin sommeillait, auprès de la route déserte des fortifications. Dans l'escalier tapissé de rouge, une ombre opaque, où miroirait une rampe de bois, inspirait une sorte de crainte.

Au cinquième, ce fut M^{me} Rucois qui vint ouvrir, aussitôt troublée dans sa timidité.

— Nous sommes des amies de M. Gustave Moureze, dit M^{me} Cassagnoles. Son silence prolongé nous inquiète, et nous venons voir...

— Veuillez entrer.

M^{me} Rucois, de son pas court et précipité, les conduisit dans la salle à manger vers le maître qui, seul au milieu de ses livres, travaillait assidûment, son petit dos noir en boule, sa tête maigre embroussaillée de cheveux gris et roux.

M^{me} Rucois, qui avait besoin de rêver toujours au fond de son cœur très bon, chérissait beaucoup Gustave. Voyait-elle en lui le sauveur de son foyer, le fiancé probable de sa fille? Il apportait au moins chez elle l'air vivifiant du dehors, une clarté souriante d'avenir.

Gustave, de son côté, par ses fréquentes évocations de la ville charmante de Marennes, de la maison adorable où ses parents ne cessaient de penser à lui, avait ranimé ce foyer des Rucois avec les souvenirs et les aspirations de son âme. Et, désormais, tout ce qui participait de lui, de sa pensée ou de son existence, les touchait tous ensemble à l'intime de leur être.

M^{me} Rucois, un peu précieuse en sa civilité, offrit des sièges aux deux visiteuses, puis fit signe d'entrer à sa fille, qui se tenait sur le seuil de la salle. Le maître s'était levé nonchalamment, encore dans la brume de son travail, pour se rasseoir contre un chiffonnier.

M^{me} Cassagnoles, très calme, très à l'aise dans cet intérieur de poète dont le désordre et la pous-

sière décelaient une gêne, s'exprima gentiment, d'un peu haut :

— Pardonnez-moi de me présenter ainsi...

— Oh ! Madame, se récria le maître, des amies de notre cher Gustave ne nous dérangent pas.

— Il doit vous avoir parlé de nous, des Cassagnoles.

— Souvent, Madame.

— Nos deux familles ont toujours été si unies ! Ma fille et lui ont été élevés en bons camarades pendant des années. Eh bien ! vous comprenez que je ne m'explique pas l'indifférence de Gustave à notre égard. Je suis affligée de ne pas le rencontrer ici.

— Il vient à peine de sortir.

— Nous n'avons donc plus de chance avec lui. Mon père, qui habite toujours là-bas, à Marennes, nous supplie de lui donner des nouvelles de Gustave, et comme nous ne pouvons lui en donner aucune, il semble que nous mettons une mauvaise volonté à ne pas nous occuper de notre jeune ami. Aurez-vous l'obligeance de lui dire que nous l'attendons prochainement, le jour qu'il voudra ?

— Je lui dirai volontiers votre recommandation, Madame.

Tandis que M. Rucois balançait sa longue tête maigre et qui semblait énorme à cause du hérissément des cheveux et de la barbe, M^{me} Rucois, toujours heureuse de dire du bien de quelqu'un, ajouta :

— Ne croyez pas à l'indifférence de cet enfant. Il a tant de douceur de parler de ses amis, de tout ce qui vient de sa province.

— Je le sais, Madame. Son silence m'alarme d'autant plus...

Jeanne, qui, par politesse, ne prenait point part à la conversation, se complaisait, non sans insistance, à observer la jeune fille dont Gustave évoquait parfois l'image familière. Amélie, attentive, méfiante sous son maintien affecté de candeur, devinait en Jeanne l'émotion d'une rivalité satisfaite. Mais elle

craignait bien plus de trahir en ses manières la modestie de son origine paysanne que d'être à son tour pénétrée dans les dissimulations de son âme légère. Malgré tout, elle éprouvait une douleur de se contraindre et, se tournant à plusieurs reprises vers la fenêtre radieuse, elle fuyait les regards pénétrants et loyaux de Jeanne.

Cependant, M^{me} Cassagnoles, qui se croyait supérieure parce qu'elle était richement habillée, ne tarissait point d'éloges sur le compte de Gustave et de ses parents. On eût dit qu'elle embellissait Gustave de toutes les vertus pour mieux recommander aux Rucois le bon parti qu'il pouvait être pour leur fille. Elle se leva, contente de sa personne et de son bavardage; puis Amélie qui, maladroitement, soupira de lassitude.

Le maître, se réveillant de ses songes, suivit les deux visiteuses dans le couloir avec force salutations et, sur le seuil de l'appartement, il répéta les promesses de sa femme :

— Nous sermonnerons cet enfant, Madame. Il ira vous voir.

— Bientôt?

— Bientôt! répondit Jeanne.

Celle-ci referma doucement la porte sur le palier noyé d'ombre. De nouveau elle rentra dans la cuisine, tandis que M^{me} Rucois regagnait sa chambre qui, au fond de l'appartement, lui servait un peu de cellule. Déjà le maître, repris par son ouvrage, ne pensait plus à rien des choses de ce monde.

Jeanne, en raclant des carottes à la clarté de la fenêtre, ne tenait pas de joie sur sa chaise. Le rêve d'amour, comme une abeille d'or parmi les rayons du soleil, s'agitait dans sa tête. Elle se sentait plus jeune encore, peut-être aussi plus jolie, parce qu'elle était heureuse. Elle n'avait pas été longtemps à saisir dans la démarche des amies de Gustave une intention d'intérêt personnel.

Il lui suffisait à présent de savoir que M^{me} Cassagnoles ne considérait Gustave que comme le ca-

marade de sa fille, un ami familier. Si elles se plaignaient toutes les deux de son silence, c'est que vraiment, depuis qu'il habitait Paris, il avait rompu ses relations d'autrefois, l'attache de ses pensées et de ses habitudes, si douces en la calme vie de Marennes.

Aujourd'hui, Jeanne le voyait de plus en plus libre chez elle, plus soumis à ses soins, plus content de lui-même et des autres. Certes, ils n'avaient pas prononcé le moindre mot que ses parents à elle ne pussent entendre. Néanmoins, sans en chercher l'occasion, ils avaient quelquefois, par un éclat plus vif de leurs regards, par un frémissement de leurs doigts confondus une seconde, éprouvé une volupté chaste, secrète, de partager sous le même toit la même lumière.

Mais dans son cœur la joie devint trop forte. De même qu'en été le feu du soleil rassemble sur la terre un orage rapide, dè même la ferveur de son désir trop beau provoqua chez Jeanne de la crainte et de la douleur. Ne se leurrait-elle point d'illusions et de mensonges? Qu'il l'estimât comme une compagne agréable et généreuse, comme la fille d'un maître affectionné, oui, elle pouvait sans hésitation l'admettre. Mais l'aimerait-il assez, dans la misère obscure à laquelle depuis tant d'années elle était asservie, pour faire d'elle sa femme?

Pour la première fois, ses yeux, son âme, se troublèrent en leur innocence. Alors, parce qu'elle voulut ranimer son courage et son désir, elle se promit de surprendre ce soir même chez Gustave le fond de sa pensée.

Sérieux, méthodique, Gustave ne manquait jamais les heures. Ce soir, pourtant, à l'heure du dîner, il n'était pas encore rendu rue Merlin.

Jeanne s'inquiétait en cachette, à l'insu de ses parents, lorsqu'il arriva, tout bruyant d'une gaieté qui ne lui était pas coutumière. Alors, par une appréhension subite, au lieu de le rejoindre dans la salle à manger, afin de laisser à ses parents tout

loisir de lui raconter la visite de M^{me} Cassagnoles et de sa fille, elle resta discrètement dans la cuisine.

Elle l'entendit rire aux éclats, retentir de sa voix méridionale, qui se faisait railleuse. Sur l'ordre réitéré de sa mère, elle apporta la soupe, la bonne soupe de famille, dont l'odeur chaude embaumait l'appartement.

Déjà ses parents et Gustave étaient assis à table, leur serviette dépliée. Lorsqu'elle prit, en face de lui, sa chaise, il lui jeta un regard de gentillesse. Aussitôt elle lui dit, un peu timide :

— Vous savez que ces dames...

— Oui, je sais. Elles me recherchent, à présent. C'est tard.

— Pourquoi?... Vous n'irez donc pas les voir? Elles ont beaucoup insisté.

Le cœur de Jeanne tremblait, ainsi que ses lèvres. Lui, sans dissimuler sa répugnance, repartit :

— Aller rue Toullier?... Hum! Si elles ont beaucoup insisté, c'est qu'elles doivent avoir besoin de moi. Vous me connaissez suffisamment pour estimer que je n'aurais jamais commis la moindre négligence envers de vieux amis qui m'auraient fait du bien. Or, les Cassagnoles m'ont bien laissé me débrouiller tout seul dans Paris. Sans vous, que serais-je devenu?

— Avec du travail on se sort toujours d'affaire. En tout cas, ces dames paraissent vous aimer beaucoup.

— Oui, elles paraissent... Après tout, ça ne me déplaît pas qu'elles soient venues me chercher jusqu'ici, même ça me flatte.

— Il faut que vous alliez rue Toullier, mon enfant, dit M^{me} Rucois, sinon, ces dames s'imaginaient que c'est nous qui vous en avons empêché.

— Bien : cette raison me décidera. Mais, pour l'instant, ce n'est pas elles qui m'intéressent.

Gustave acheva vivement sa soupe, s'essuya les lèvres; puis, tapotant la table de ses doigts, il poursuivit :

— Eh bien ! donc, comme je vous l'annonçais tout à l'heure, le fameux *Nain Jaune*, où il est si difficile d'écrire, a accepté de moi une nouvelle.

— Ah ! fit Jeanne, rieuse. Bravo ! bravo !... Je ne le savais pas, moi.

— C'est vrai, vous n'étiez pas là, tout à l'heure. Ah ! qu'ils vont être contents, à Marennes !

Gustave agita fébrilement son couteau, souriait à Jeanne, à sa mère, qui toutes les deux, naïves, le regardaient avec adoration.

Enfin il se tourna vers le maître qui, au lieu de répondre à son enthousiasme, insinuait précautionneusement, entre les poils fous de sa barbe, de petites cuillerées qui lui semblaient brûlantes.

— Eh bien ! monsieur Rucois !... Vous me disiez que c'était un miracle d'entrer au *Nain Jaune*... J'y suis. Voilà le miracle.

— Il s'agit d'y rester.

— Ah !...

— Personne plus que moi ne peut se réjouir de vos succès. Mais, un conseil : prenez garde de vous enivrer trop tôt de ces succès et ne croyez pas avoir déjà toute bataille gagnée. En littérature, sachez-le, on n'est jamais arrivé : il faut toujours repartir. Peut-être y a-t-il pour un jeune homme de graves dangers à rencontrer trop vite la chance.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on s'endort sur ses lauriers, parce qu'on se prend tout de suite pour un grand homme. Et plus tard, à la moindre défaite, on se décourage. Moi, à votre place, je mettrais une sourdine à mon enthousiasme.

— Sans doute, vous avez raison. Pourtant, vous savez que je ne pêche guère par un excès de hardiesse ou d'outrecuidance. Du moins, ce succès d'aujourd'hui a ceci d'avantageux qu'il m'encourage dans la bataille.

— Oui, oui... Ah ! que vous êtes jeune !

M. Rucois trahissait dans son accent une amertume étrange. C'est qu'il ne pouvait plus, depuis

longtemps, malgré ses relations, décider un journal quelconque à publier le moindre de ses articles. Et, dans la conviction agréable d'une supériorité qu'il s'était accoutumé à s'attribuer vis-à-vis de son secrétaire, un involontaire sentiment de jalousie le poignait.

Tandis que sa figure roussâtre, plissée de rides, s'enveloppait d'un nuage d'ennui, il leva ses yeux qui clignotaient derrière les verres de son lorgnon et, pour détourner une conversation qu'il sentait pénible, il parla sur un ton de persiflage de la visite des dames de Marennes.

— Alors, vous négligez vos amies de là-bas, Gustave?

— Mes amies!... Le sont-elles vraiment?

— Hé! hé!... La jeune fille me paraît si triste!

— Depuis qu'elle habite Paris, je suis pour elle trop peu de chose.

— Ne soyez pas méchant, Gustave.

— Je ne le suis pas... Mais il me tarde de savoir ce qu'elles attendent de moi. Ça va être amusant!...

La pensée de son succès littéraire éblouissait Gustave d'un tel orgueil qu'il n'apercevait pas chez son maître le frémissement mal contenu de l'envie, ni chez Jeanne une anxiété douloureuse qui la tenait immobile, sans force.

Dès la fin du repas il prit congé, non sans quelque hâte. Le maître lui serra la main du bout des doigts, par-dessus la tête baissée de M^{me} Rucois, qui sommeillait sur sa chaise.

Tandis qu'il franchissait le seuil de l'appartement, Jeanne sortit de la cuisine pour le saluer :

— Bon courage! A demain!...

— A demain!... répondit-il en souriant.

VIII

Un peu par malice, pour les faire languir, Gustave attendit une semaine avant de se décider à une visite chez les Cassagnoles.

Il allait, cette après-midi, sortir de chez son maître pour se rendre rue Toullier, lorsqu'on sonna. Jeanne, ce jour de soleil, avait accompagné sa mère en promenade au Bois. Ce fut donc lui qui courut ouvrir.

Un petit télégraphiste lui remit un télégramme qui, justement, lui était destiné. Nouvelle affreuse dont il tressaillit jusqu'au fond de l'être. Son père l'informait que la pauvre mamète, malade depuis seulement trois jours, se trouvait à toute extrémité et qu'elle réclamait l'enfant à son chevet.

— On n'est jamais heureux, murmura-t-il.

— Ah !... soupira M. Rucois, d'autant plus touché par le chagrin de Gustave que la vision de la mort le hantait souvent, à son âge. Il faut savoir, aux heures d'épreuve, s'incliner humblement devant la fatalité. D'ailleurs, votre grand'mère, que vous dites si vaillante, peut guérir.

— Je le souhaite. Mais, si mon père télégraphie, c'est qu'elle est très mal. Partirai-je ce soir ?

— Oui, mon enfant. Notre ouvrage va lentement, je me passerai de vous sans trop de peine pendant quelques jours.

— Moi qui hésitais encore à me rendre rue Toullier !... Mon devoir, à présent, est d'y aller tout de suite. J'aurai juste le temps.

— Il me semble.

— Je ne vous verrai plus avant mon départ.

— Hâtez-vous.

— Présentez mes regrets à ces dames, je vous prie. Je vous écrirai de là-bas.

— J'y compte... Allons, bon voyage !

Chancelant de faiblesse, serrant dans sa poche le télégramme précieux, Gustave descendit au boulevard Pereire prendre un taxi.

Paris était adorable d'allégresse sous les rayons dorés d'avril. Le long des avenues, les arbres, parés de leurs feuilles toutes neuves, sentaient bon le renouveau. A la Concorde, dans l'ample paysage de la Seine et des Champs-Élysées, ouvert ainsi qu'une campagne au ciel bleu de soie, une brise sonore flattait doucement le visage.

Gustave regardait sans les voir les décors changeants de la ville, le va-et-vient de la foule affairée sur les boulevards aux murs plus hauts que les parois d'un précipice, dans les rues resplendissantes des fièvres du travail et des lueurs de la richesse.

Il n'avait dans les yeux, comme dans la pensée, que son paysage du Languedoc, qu'il lui semblait avoir quitté depuis si longtemps et qui, à l'improviste, le rappelait par un cri de douleur. Il revoyait sa vieille cité de Marennes assoupie à l'ombre de ses boutiques, au murmure de ses clairs ruisseaux, et dans la rue Saint-Jean, aux sinuosités de chemin de traverse, bruissante d'oiseaux qui, du matin au soir, chantent entre les barreaux de leurs petites cages, son magasin toujours pareil depuis sa naissance, avec ses vitrines maculées de la boue des charrettes, le seuil de la porte si fréquemment foulé par les voisins et les clients qu'on avait dû le consolider d'une dalle d'acier.

Il revoyait, auprès du bureau souillé d'encre, son père toujours souffrant, la canne en main, et sa mère placide, débitant des chaussures, et sa bonne mamète venant parfois de la cuisine, quelques légumes entre les mains, jaser avec la clientèle des cancons d'un quartier ou de l'autre. Ainsi, l'image du passé, empreinte profondément en son cerveau,

se confondait à la réalité présente de Paris, devant ses yeux.

Lorsqu'il arriva rue Toullier, l'appartement des Cassagnoles reposait dans une paix très douce. La servante, qui savait combien il était attendu, l'amena au salon sans l'annoncer.

Comme tous les soirs, le soleil emplissait le balcon d'une jolie flamme rouge et répandait sur les rideaux de la fenêtre, sur les meubles, sur les plantes vertes, une étincelante poudre d'or. Gustave, déconcerté par l'éclat trop vif de la lumière, aperçut contre la cheminée, en deux fauteuils rapprochés l'un de l'autre, Amélie et un jeune homme qui, un moment de confusion, le regardèrent.

Ce jeune homme était évidemment le fils des Railhard, son rival heureux que, malgré tout, il détestait du fond de son âme, susceptible à cette heure. Mais, trop loyal pour ne pas reconnaître en lui la beauté de sa personne, la distinction de ses manières, il s'avança délibérément, avec une assurance tranquille, tandis qu'ils se levaient ensemble.

Amélie présenta ses deux amis l'un à l'autre. Puis, posant la main sur l'épaule de Gustave, elle osa, souple et souriante, lui reprocher ses négligences. Gustave, insensible aux caresses, ne songea pas, dans son chagrin, à se défendre.

Amélie lui offrait un fauteuil, lorsque M^{me} Cassagnoles entra sans bruit. A la vue de Gustave, celle-ci frissonna d'un grand contentement et, levant les bras avec une exubérance affectueuse qu'elle n'avait jamais manifestée pour qui que ce fût, elle s'avança vers lui :

— Enfin, que devenez-vous ?

— Ah ! Madame...

— Pourquoi nous laissez-vous si longtemps sans nouvelles ?

— Je vous en apporte, qui ne sont pas bonnes.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Lisez cette dépêche. Mamète est peut-être morte à l'heure où je vous parle.

— Oh ! pas si vite, voyons !... Mamète peut encore vivre des années.

— N'essayez pas de me consoler. Hélas ! je n'ai qu'une peur, c'est d'arriver trop tard à Marennes.

— Vous partez ?

— Oui, ce soir.

— Que le bon Dieu vous accompagne ! gémit à son tour Amélie, bouleversée au fond de l'âme par la vision imprévue de la mort de l'aïeule, qu'elle avait également trompée.

— Mon mari n'est pas là, reprit M^{me} Cassagnoles, mais il rentrera bientôt.

— Tant pis !... J'ai juste le temps de préparer mon bagage et d'aller à la gare.

— Vous accepterez bien une tasse de thé ?

— Non, merci. Vraiment, cela m'est impossible... Puisque je vais là-bas, je me chargerai volontiers des commissions que vous voudrez me confier.

— Vous irez gronder papète de ne pas nous écrire plus souvent : voilà trois lettres de moi ou d'Amélie auxquelles il ne répond pas.

— Ah !...

Gustave devinait le conflit de famille dans lequel il ne pouvait, moins que tout autre, prendre parti. Confus, le front bas, il répondit à M^{me} Cassagnoles, qui l'interrogeait sur la durée de son séjour à Marennes :

— Je ne resterai pas longtemps chez nous. Le travail ici me réclame.

Il se leva, las, distrait par sa douleur, s'inclina devant Charles Railhard qui lui rendit son salut gravement, sans prononcer un mot. Puis, par un spontané sentiment de défi, de malignité peut-être, il dit à M^{me} Cassagnoles :

— Et pour votre sœur de Rocas, vous ne voulez point de commission ?

— Si, au contraire, je crois bien ! Dites-lui de notre part les choses les plus aimables.

— Je n'y manquerai pas.

Amélie lui tendait la main toute large, confiante,

comme autrefois. Il la lui serra mollement, par habitude, en la priant, non sans quelque ironie maussade, de ne pas se déranger pour lui.

M^{me} Cassagnoles le reconduisit donc seule dans le couloir, jusque sur le palier, avec une affectation de bonté maternelle, en répétant :

— Bon voyage, Gustave ! Tous nos souvenirs aux vôtres !... Et vous nous écrirez, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— Ne serait-ce que pour nous parler de cette pauvre mamète.

— Et de papète Rességuier aussi. Vous savez que, moi, je suis de ceux qui n'oublient pas...

A cette allusion qui rappelait brusquement à M^{me} Cassagnoles sa perfidie, ainsi que la trahison de sa fille, elle eut la force habile de ne point défaillir en son effusion de sympathie, et, pendant qu'elle agitait la main par-dessus la rampe, il descendit rapidement l'escalier, sans relever une fois la tête.

Le soir même, à la gare de Lyon, il prenait le train pour Montpellier.

Après une longue nuit froide, il arriva dans son Languedoc illuminé d'un joyeux soleil. Il eut d'abord une étrange sensation d'étonnement, presque d'angoisse, de trouver son pays dépourvu du charme d'opulence et de noblesse qu'il lui avait prêté autrefois avec son cœur de poète. Il lui sembla que ce blond terroir, couvert de vignes, dépouillé de ses bosquets sauvages, couronné de coteaux rouges aux brousses de genêts verdoyantes, ne disait plus le même langage, d'une éloquence merveilleuse et passionnée, à son âme qui, pendant ses quatre mois de Paris, s'était nourrie de tant d'images d'une vie artificielle et magnifique.

La petite ville de Mareanes faisait son bourdonnement de tous les jours, qu'interrompait de loin en loin le cahot d'une charrette de sarments ou d'un haquet de barriques.

Dans sa rue Saint-Jean il ne rencontra que des chiens couchés sur les marches de l'église. Tout à

coup, il aperçut là-bas son magasin à demi fermé, si triste avec son visage de deuil dans le reflet bleu de la lumière qui d'entre les toits tombait sur le ruisseau comme sur un miroir.

Il comprit que sa grand'mère n'était plus. Un flot de sang envahit ses joues, l'aveugla une seconde. Il pressa le pas, dans son impatience de revoir, de toucher sa maison, ses choses familières. A la porte du magasin il dut, pour franchir le seuil, s'introduire de biais entre les rudes auvents mi-clos.

Une ombre lugubre habitait la maison. A peine si, dans la cuisine, à la lueur du feu de sarments, il reconnut la femme de ménage surveillant le bouillon d'une soupe de pois chiches. Il lui dit bonjour à la hâte et monta l'escalier.

Au premier, dans le salon carrelé de rouge, qui ne s'ouvrait que dans les circonstances solennelles, ses parents, désormais plus seuls, songeaient à la tristesse de vivre, assis depuis ce matin l'un en face de l'autre.

Sa mère, qui avait entendu ses pas, courut à lui d'un bond : ils s'étreignirent avec une tendresse jalouse. Ensuite, sans avoir pu prononcer une parole, Gustave s'empressa vers son père, qui geignait du mal de ses jambes.

— Ah ! mon fils ! dit enfin M^{me} Mourèze, que tu as bien fait de venir !

— Vous savez que je vous aime plus que tout au monde. Mamète, ... puis-je la voir ?

— Oui... Elle t'a demandé jusqu'à son dernier moment. Et si contente que nous t'ayons télégraphié !... La pauvre, elle n'a pas changé dans la mort... Ah ! elle t'aimait beaucoup.

— Je le sais !... Moi aussi, je l'aimais.

Ils montèrent au second, dans la chambre que, pendant vingt-cinq ans, Gustave avait traversée chaque soir pour se rendre dans la sienne. C'était, dans la maison, l'unique pièce un peu éclairée, blanche, de la blancheur des draps qui, selon la tradition, recouvraient, en présence d'un mort, la glace

et le lit deux fois séculaire. La rumeur de la ville n'y pénétrait pas, ce matin.

Car dans le quartier même planait la pensée de la mort souveraine. Les voisins, très bons, si charitables, si simples qu'ils formaient vraiment une famille, participaient avec sincérité au deuil des Mourèze.

Les ménagères parlaient bas dans la rue, les enfants s'abstenaient de jouer, les marchands ambulants d'huile, de pétrole ou d'oranges cessaient, en passant devant le magasin de chaussures, de crier leurs prix de vente.

Le bedeau de la « paroisse » vint disposer, au seuil du magasin, une table de bois recouverte d'un drap noir, et sur le drap un crayon et plusieurs feuilles de papier blanc. Tous les notables de la société marennoise et les petites gens du peuple, toute la ville en somme, viendraient sûrement inscrire leurs noms dans les colonnes du papier blanc. Les amis ne devaient que l'après-midi, selon l'usage, faire une visite aux Mourèze.

Mais, vers onze heures, papète Rességuier apparut dans la rue Saint-Jean.

Là-bas, dans son jardin, quand le facteur lui avait annoncé le décès de la brave mamète, il avait eu un frisson de stupeur, comme si jamais il n'eût prévu pareille catastrophe. Il s'était tout de suite habillé du costume de velours qu'il portait en ville; après quoi il était parti pour la rue Saint-Jean.

Un tourbillon de sang lui bourdonnait aux tempes et, s'appuyant sur sa canne à chaque pas, il mâchonnait entre ses lèvres gercées des mots de plainte et de prière. Chez les Mourèze, il refusa l'aide de la servante dans l'escalier obscur où pesait un silence qu'il eût craint de troubler par trop de bruit.

Tout à coup, avec son air de détresse infinie, il se présenta dans le cadre de la porte, au salon.

A sa vue, les Mourèze furent saisis d'une crise de larmes. Tandis qu'il levait le pied sur la marche

très haute, en soupirant de l'effort, Gustave s'élança pour l'embrasser, aussi passionnément qu'il avait embrassé sa mère tout à l'heure. Papète, qui depuis des jours n'avait pas versé une larme, tressaillit d'une colère violente, en frappant des pieds et de la canne, en étouffant ses lamentations dans son mouchoir, comme une femme.

Enfin il montra son rouge visage consterné, regarda longuement Gustave, qui lui dit :

— Je vous apporte des nouvelles de Paris...

Papète d'un geste l'arrêta :

— Nous causerons de ça plus tard... Et toi, tu vas bien? Le voyage ne t'a pas trop fatigué?

— Pas trop.

— Ah! mon fils, que de choses tristes il me faut encore voir, à mon âge!

Il consentit, afin d'assister les Mourèze dans leur désarroi, à partager leur repas de midi, ensuite à demeurer auprès d'eux jusqu'au soir.

Aucun des visiteurs ne s'étonna de le rencontrer dans le salon presque sombre. Tout le monde, à Marennes, croyait, en effet, que Gustave n'était allé à Paris que pour rejoindre les Cassagnoles et se marier avec leur fille. Dans la ville, où l'on s'était autrefois tant moqué de ses prétentions littéraires, on l'estimait beaucoup maintenant, parce qu'il n'y avait eu besoin du secours de personne.

Il se rendit compte de l'envie flatteuse qu'il provoquait chez ses compatriotes, le lendemain de l'enterrement de sa grand'mère, lorsqu'il sortit de sa maison encore à demi fermée, pour s'en aller au jardin du chemin de Rocas.

Il trouva le bon papète Rességuier en son pittoresque costume, le pantalon tenant au moyen de ficelles, le gilet au moyen d'épingles, le chapeau de paille, si drôle en ce mois d'avril, couvrant de ses ailes rabattues sa figure, qui paraissait plus mince et jaunâtre, pareille à une vieille poire mâchurée.

Ils s'assirent sur le banc de pierre, près de la porte de la cuisine, contre la muraille de la maison,

qui avait la tiédeur agréable d'un corps bien vivant.

Le soleil épanchait, à travers les aiguilles de pins, sa lumière comme une couverture sur leurs jambes. Devant eux, la plaine déroulait ses vignes claires, constellées de bourgeons qui exhalaient un parfum de miel, ses luzernes touffues, ses champs bordés de roseaux qui parfois, sous les mouvements de la brise, jouaient de la flûte.

Au loin, au-delà de l'Hérault, s'élevaient les rouges collines incultes, revêtues de buissons d'aubépines ou de chênes rabougris, couleur de cendres; elles vibraient d'un tel éclat, dans la limpidité de l'atmosphère, qu'il semblait que d'un léger effort on pût les atteindre de la main. Dans le jardin de Res-séguier, les oiseaux venaient par bandes chercher pâture sur les arbres en fleur.

Dans les jardins du voisinage ou les chemins de traverse, on entendait parfois les coups réguliers d'un pic, les exhortations d'une paysanne à son âne rêveur, le grincement précipité d'une noria ruis-sante d'eau fraîche.

Papète et Gustave, d'abord pensifs sous le charme toujours nouveau des choses familières qui compo-saient le langage de leur âme, étaient émus de s'ai-mer l'un l'autre davantage. Et ils eurent à parler d'eux-mêmes une volupté d'autant plus précieuse qu'ils la ressentaient peut-être pour la dernière fois.

— Quel malheur de quitter tout cela bientôt! s'écria papète. J'ai pourtant vécu si peu de temps!

— Que me dites-vous là? répondit Gustave. Vous êtes aussi robuste qu'un de ces ceps de vigne fran-çaise qui vivent cent ans!

— Je le croyais, je ne le crois plus. Un souci me ronge le cœur sans répit : tu sais lequel.

— Oui, je sais. Tant pis! Pourquoi ne pas se rési-gner de bonne humeur? Si Amélie ne me trouve pas à son goût, elle a raison d'en épouser un autre.

— Sans doute, et c'est alors pour toi une chance de le remarquer, car sans amour on ne fonde pas un foyer solide. Tout de même, quel malheur que mes

enfants ne m'aient pas compris ! Vois-tu, je suis pour eux trop peu de chose.

— Oh ! par exemple !...

— Oui, mon petit, je suis un paysan, et qui n'en rougit pas, et qui n'est pas un sot. Rose n'a jamais aimé sa sœur Marguerite. A-t-elle jamais vraiment aimé son mari, qui est si faible ? N'aime-t-elle en sa fille qu'une créature docile, dont l'élévation apparente doit logiquement, pense-t-elle, l'élever elle-même ? Ces vérités sont pénibles à dire. Je ne les confie à personne. Mais, ne serait-ce que pour m'en soulager un peu, je ne crains pas de te les confier, à toi. Vois-tu, ma fille et Amélie ont cru que dans la carrière littéraire tu ne réussirais pas.

— Elles peuvent se tromper.

— Combien je le souhaite, mon petit !... Moi, à présent, elles me ménagent avec précaution, elles m'envoient des lettres pleines de gentilleses et d'un tas de mamours. Mais si, dans le passé, j'ai pardonné à ma fille Rose des fautes parfois dures, c'est que j'étais plus jeune, absorbé par mon travail, et que je me faisais l'illusion qu'à l'heure de ma retraite, Amélie, en exauçant le plus cher de mes vœux, me récompenserait de tous mes bienfaits. Or, Amélie m'a également déçu. Et voilà : je n'ai plus rien, plus aucune raison d'exister. Si ce n'était pas la joie de voir le soleil, la vie me serait souvent odieuse.

Gustave écoutait, le front bas, ces réflexions qu'il savait trop justes. Il essaya, néanmoins, de protester contre le renoncement de papète.

Celui-ci, doucement, l'interrompt :

— Merci, mon fils ; tu es brave. Mais, je le sens très bien, je n'en ai pas pour longtemps. Et sache qu'avant de disparaître je m'arrangerai, selon la loi, pour châtier les coupables.

— Oh ! je vous en supplie, ne vous vengez pas !

— Pardon ! Pardon !...

— Ne va-t-on pas m'accuser, moi ?...

— Non, on n'accusera ni toi ni personne, car tout

le monde sait que je n'ai jamais obéi aux suggestions de qui que ce soit. Et je me connais parfaitement moi-même. Ainsi, pourquoi ne le confesserais-je pas, puisque tout le monde le sait? Je suis coupable, moi, d'avoir toujours favorisé les intérêts de Rose aux dépens de sa sœur Marguerite. A présent, c'est fini.

— Que ferez-vous?

— Tu le sauras plus tard.

— Ah!...

Après un silence, le vieillard poursuivit :

— Té! ma foi, je ne peux plus garder seul ma pensée. Je veux rétablir l'équilibre des intérêts entre Rose et Marguerite. Rose, naturellement, espère recevoir une part de mon bien, à ma mort. Alors je veux...

— La déshériter?

— Non, pas tout à fait. Je lui laisserai, selon toute équité, le bien que j'ai reçu de sa mère. Quant à celui que j'ai gagné à la sueur de mon front, je le mettrai en vente, m'en réservant la jouissance jusqu'à ma mort, qui est prochaine, et, aussitôt après la vente, je remettrai l'argent à Marguerite. Et voilà!...

Il eut un geste d'énergie farouche, comme d'écraser une bête d'un coup de pierre. Puis, tandis que Gustave restait saisi d'étonnement, il ajouta :

— Voilà trois lettres que mes Parisiens de pacotille m'écrivent sans que je leur réponde un mot. Je comprends leur impatience de conclure ce mariage avec leur Charles Railhard. Mon Dieu, ce garçon ne m'est pas précisément antipathique. Mais son père et sa mère sont des paysans madrés qui cherchent une bonne affaire sur mon dos, avec ma fortune... Non! non! Ils iront voir ailleurs!...

— Oh! c'est dans le feu de la colère que vous faites ces menaces...

— Non! non!... J'ai sérieusement réfléchi.

— Vous n'aurez pas le cœur de priver Amélie...

— Ils ont bien eu le cœur de me lâcher, ces in-

grats!... Allons, tout ce que je te raconte n'est pas très gai, je l'avoue... Eh bien! té! regarde-moi ce jardin, s'il est soigneusement entretenu. Ça te prouve que je serais encore capable de m'attacher à la terre.

Papète se leva, plus léger, montra d'un geste caressant ses arbres fruitiers, si gracieux dans la lumière du matin. Il se baissa dans des sillons humides pour admirer les petits pois, les haricots, qui déjà érigeaient leurs vertes crêtes luisantes.

L'ayant amené dans le fond du jardin, que tapis-saient des grenadiers aux fleurs sanglantes, il se détourna brusquement et dit :

— Et toi, Gustave?... Tes parents m'ont appris que tu es content, n'est-ce pas?

— Moi, oui, pas mal.

— Explique-toi un peu mieux.

Gustave résistait, dans sa simplicité, au désir glorieux de lui confier une espérance si belle qu'il l'avait, par sagesse ou par timidité, cachée même à ses parents.

— Eh bien! répondit-il enfin, puisque vous le voulez, voici : je compte sur un succès qui serait vraiment une victoire définitive. Ah! que mamète eût été heureuse! Elle n'eût plus douté de moi, de ma destinée. Car elle n'était point sotté, quoiqu'elle sût à peine lire...

— Je crois bien. Voyons, continue.

— J'ai présenté au Théâtre-Français une pièce en trois actes. Il paraît qu'elle a quelque chance.

— Tant mieux! Bravo!... Ah! réussis dans ton entreprise avant que je meure, mon fils! C'est ton pays qui serait fier!...

— Ce serait trop beau... Aussi, *motus*, n'est-ce pas?

— N'aie crainte. Je ne vois personne.

Papète le suivait vers la porte en l'amusant de bavardages, pour le retenir encore un moment.

— Reviens chaque jour, si tu peux.

— Je vous le promets. Seulement, je repartirai bientôt pour Paris.

— Oui, Paris... Tu y retournes maintenant avec plaisir?

Et papète, s'appuyant de l'épaule au cadre de la porte, regarda Gustave gravement, une minute de silence, puis poursuivit :

— Tu me comprends?

— Je ne sais pas.

— Si. Tu te rappelles?... Un dimanche matin, j'ai rencontré dans ta petite chambre, à Paris, la fille de ton maître. Je me souviens de son nom : Jeanne. Elle est charmante. Si elle te plaît, pourquoi dirais-tu non?

Gustave détourna les yeux et, une rougeur aux joues, il répondit d'une voix douce :

— Je ne dis pas non. Mais la vérité, c'est que nous n'avons encore échangé aucun mot que personne ne puisse entendre.

— Bien ! J'avais donc deviné. Te voilà pris au piège d'amour.

— Peut-être. Mais M^{lle} Jeanne ne connaît rien de la province. Et, pour que deux époux s'accordent bien ensemble, ne faut-il pas qu'ils aient dans le cœur et dans l'esprit des idées communes, des visions pareilles de l'humanité et de la terre?

— Tu l'amèneras ici. Je suis sûr qu'elle aimera notre Languedoc autant que toi, parce qu'elle le verra sous ta protection, à la clarté de ton amour.

— Peut-être... A demain !

Brusque, effarouché dans la pudeur de son rêve, Gustave se déroba.

Par le chemin désert, il fila promptement, non vers la ville, mais vers le hameau de Rocas, dont les tours blanches du château étincelaient au loin, sur la butte rocheuse. Il marchait la tête haute parmi la lumière et le vent pur de l'espace.

C'était pour lui, à mesure qu'il s'enfonçait dans la campagne solitaire, une joie presque sensuelle de fouler le chemin poudreux que jamais n'avait mordu le soc de la charrue, et de ressaisir par lambeaux, au milieu des champs connus de lui mieux que son

propre visage, les souvenirs de son adolescence mélancolique qui jaillissaient subitement d'un fossé, d'une olivette, d'un « grangeot » où, certain dimanche, il avait fait la fête avec des camarades, d'une plage de l'Hérault où, certaines après-midi de vacances, il allait, en compagnie de ses parents et d'Amélie, jouir de la fraîcheur de l'eau et des ombrages, manger des fruits, rire et chanter.

Il longea un sentier blond, le long des roseaux dont les hampes flexibles brillaient, au passage intermittent de la brise, comme des épées au soleil. Il n'aperçut alors plus rien du hameau, et aussitôt, sur la verdure onduleuse des vignes, le fantôme du passé s'évanouit dans un sillage d'or.

A l'improviste apparut l'image de Jeanne, Jeanne qui était brune, franche et laborieuse comme les filles de son Languedoc. Elle le frôla d'une main caressante. Et, dans l'ombre frêle des roseaux, il inclinait son front avec un émoi de plaisir et de gratitude.

Jeanne chemina longtemps auprès de lui, selon le mouvement de son rêve, compagne charitable en ce jour de deuil. Et de même que le soleil, après les sombres mois de l'hiver, ranime tendrement la terre endormie, Jeanne réconfortait de la vertu de l'amour le cœur las de Gustave.

Tout à coup il se trouva, tel un étranger, sous les remparts à demi ruinés du hameau, au pied de la rampe caillouteuse qui gravit la butte de granit. Là-haut, sur le vétuste clocher de la chapelle qu'il entrevoyait à travers les arbres du parc, une heure longue sonna.

Il avait oublié la ville, la vieille maison bénie de la rue Saint-Jean, où son père et sa mère l'attendaient.

I A.

Papète Rességuier s'en allait cette après-midi chez le notaire Cazouls, au Plan des Sauvages, qui se trouve, non loin de la halle, au cœur d'un des plus anciens quartiers de Marennes, habité par des travailleurs de terre cossus. Pour ne pas attirer l'attention, il n'avait pas fait toilette et, presque furtif, plus courbé qu'à l'ordinaire, il glissait le long des murailles.

C'était l'heure où les ménagères, après avoir achevé leur vaisselle, ravaudent quelque vêtement ou s'accordent un bout de sieste, au coin de leur feu, dans l'ombre délicieuse de leur maison. Il y avait dans les ruelles tant de silence qu'on entendait parfois des pigeons roucouler au fond de leur pigeonnier, sur les toits. Papète se croyait donc à l'abri de la curiosité publique, lorsque, au moment de franchir le seuil de l'étude, une commère d'en face, qui du matin au soir guettait le va-et-vient des clients de M. Cazouls, sortit de sa maison précipitamment et cria :

— Bonjour, Rességuier. Et où tu vas comme ça?

— Té! c'est toi?... Tu vois bien où je vais.

— Pas pour ton testament, je suppose?

— Non.

— Pardi! tu as des enfants : ils héritent de droit.

— Évidemment... Quoique, tu sais, des catastrophes imprévues peuvent emporter les jeunes plus tôt que les vieux.

— C'est vrai.

— Le monde est plein de drames.

— Pas pour toi.

— Hum!... La vie commence à me peser plus qu'à toi.

— Qu'en sais-tu?

— Bah! tu es si solide encore. Ah! les bals d'autrefois, pendant le carnaval!... Tu étais si maigre à cette époque!...

— Il y a temps pour tout. Alors, tes enfants vont bien, à Paris?

— Oui, oui, très bien.

Comme la commère faisait mine de s'approcher davantage, papète Rességuier s'esquiva lestement chez le notaire; un long moment elle demeura décontenancée au milieu de la rue déserte.

Ce brigand de Rességuier devait encore, aujourd'hui, ruminer un fameux secret. Il combinait toujours ses affaires seul, là-bas, dans sa campagne, aussi jaloux de sa retraite qu'un vieux curé. Le monde ne pénétrait jamais rien de ses projets. Ce n'était pas juste.

On disait bien, depuis quelque temps, que Rose n'avait pas eu l'approbation de son père, en quittant le pays. Alors, celui-ci n'allait-il pas, par hasard, demander au notaire quelque bon moyen de la contraindre à s'en retourner à Marennes? Après tout, ma foi, il n'avait pas tort de se fâcher : ses enfants l'abandonnaient un peu trop cavalièrement dans sa vieillesse. Pourtant, on le disait très riche. Et, la fortune, ça arrange beaucoup de choses.

Pendant deux heures, avec une patience admirable, elle guetta, de la petite fenêtre de sa cuisine, la sortie du camarade.

Enfin Rességuier reparut, tranquille, souriant de satisfaction.

— Eh bé!... eh bé!... lui cria la commère, qui accourait au-devant de lui en dodelinant de la tête sur ses larges épaules, je crois que tu en as fait, de la causette!... Saprستي!

— On dirait.

— Et tu as l'air si content!... Quelque gros lot que tu as gagné?...

— Peut-être, fit Rességuier en riant.

— Nous l'apprendrons toujours... Ou ta fille qui est malade, à Paris?

— Pas du tout.

Dare-dare papète Rességuier déguerpit le long du mur, laissant au milieu de la rue la commère bougonnant de dépit. Il venait de donner l'ordre à M. Cazouls de préparer toutes les pièces nécessaires à la vente de son bien, mais une vente clandestine, qui ne pût être soupçonnée de personne, sauf de sa fille Marguerite.

Sa volonté allait donc s'accomplir selon la justice, ou ce qu'il croyait être la justice.

Cependant, sur le chemin du faubourg, en rentrant à son jardin, il ressentait déjà une fatigue, un malaise pareil à la douleur confuse qui, après une opération chirurgicale, envahit tout l'être. En outre, il en éprouvait l'humiliation d'une défaite, le sourd chagrin de son impuissance, puisque, n'ayant pu imposer à ses enfants son désir le plus cher, il était obligé, pour avoir la satisfaction de les châtier, d'exercer contre eux des représailles trop faciles et, après tout, lâches.

En outre, ce n'était pas par un remords sincère, mais par rancune contre Rose, qu'il revenait à sa fille cadette. Quelle gratitude et quelle affection pouvait-il donc légitimement espérer de la maison du Rocas?

Il allait être condamné à vivre encore plus seul. Et Rose le harcèlerait de récriminations dès qu'elle apprendrait la répartition nouvelle qu'il avait ordonnée de sa fortune. Car elle l'apprendrait sûrement, et bientôt, par l'intervention de quelque sournois messenger de cette petite ville de Marennes, où l'on ne peut rien cacher. Alors, toutes les conditions de sa santé, tous les éléments de sa paix et de sa joie se désagrégeant à la fois, il n'avait plus qu'à songer à la mort, et, à force de la souhaiter très douce, il la rendrait prochaine.

Par précaution, afin d'éviter l'espionnage du

monde, il avait prié Marguerite de descendre de Rocas chez lui, le surlendemain, dans la matinée. Ils iraient ensemble chez M. Cazouls apposer leurs signatures sur l'acte de donation.

Jusqu'au surlendemain il ne tint pas d'impatience.

Ce jour-là, un ciel gonflé de nuages pesait sur la plaine sombre, un vent furieux soulevait des tourbillons de poussière sur les chemins, faisait gémir les roseaux et gronder les grands arbres.

Papète, qui était prêt bien avant l'heure, s'agitait dans le jardin avec une telle anxiété qu'il ne remarqua pas qu'une brume tombait, fine et pénétrante. Marguerite le trouva trempé comme un merle qui s'est roulé dans la rosée. Aussitôt, elle s'alarma :

— Que fais-tu, voyons !

— Quoi ? Rien du tout.

— Pourquoi restes-tu dehors, par ce mauvais temps, sans te couvrir ?

— Bah ! ça m'est égal.

— Va chercher ton parapluie ; tu vois qu'il bruine : à notre retour de la ville, il pleuvra.

— Tout ça m'agace.

C'est une grave affaire en Languedoc que de s'abriter du mauvais temps. Les boutiquiers se calfeutrent alors dans leurs magasins, ainsi que des taupes dans leurs trous. Les travailleurs de terre, ceux du moins qui ont le courage de s'aventurer dans la campagne, attachent sur leur tête un sac de toile écrue qui leur pend jusqu'aux talons. Ceux des bourgeois qui possèdent un parapluie ne le découvrent parfois dans un obscur placard qu'après de pénibles recherches.

Cette fois, papète Rességuier découvrit le sien derrière le pétrin. En route, il fut bien content, parce qu'il pleuvait, de se dissimuler un peu sous le lourd champignon d'étoffe verte qui claquait au vent comme un drapeau. Marguerite avait mis bravement sur son bonnet, qui était celui des dimanches, orné d'une rose rouge, son ample mouchoir à carreaux jaunes.

Tout de même, ils eurent beau filer très vite le long des murailles, la commère d'en face, lorsqu'ils entrèrent chez le notaire Cazouls, les surprit du milieu de sa cuisine.

Aussitôt elle s'agita de plaisir, donna l'éveil à ses voisines du Plan des Sauvages, qu'elle avait, l'autre jour, informées de la visite de Rességuier.

Que pouvaient bien signifier ces allées et venues de la famille Rességuier chez le notaire Cazouls? On voulut le savoir à tout prix. On en fit une question d'honneur, dans le Plan des Sauvages.

Quelques jours après, on arracha quelques lambeaux de la vérité à la bonne du notaire, puis à son clerc. Et, à l'aide de leur imagination qu'aiguissait une curiosité folle, les commères, jalouses sans raison, mais jalouses quand même, établirent dans sa totalité l'histoire de la transmission de la fortune de papète Rességuier.

Dans le hameau de Rocas, une rumeur d'envie, de colère, traîna également par les chemins, le long des ruisseaux, mais si prudente que les Bardol, d'ailleurs absorbés toujours par quelque ouvrage, n'en perçurent aucun écho. Dans toute la ville, Gustave Mourèze était trop considéré encore comme l'ami des Cassagnoles, pour qu'on osât franchement lui demander son opinion sur cette affaire d'héritage.

Gustave ne sortait de sa rue Saint-Jean que pour aller porter à papète le réconfort de son affection, aussi profonde que désintéressée. Chaque jour, il le trouvait plus déprimé devant son feu, secoué de longues quintes de toux, pourtant rebelle à toute consultation d'un médecin.

Or, une fois qu'il remontait du jardin, il apprit subitement, sur le carreau de la halle, que M^{me} Cassagnoles et sa fille venaient de débarquer à la gare, en élégante toilette.

Leur première visite, après le déjeuner de midi à l'hôtel, fut pour le magasin de chaussures, où M. Mourèze, à demi étendu sur deux chaises, gei-

gnait du mal de ses rhumatismes, pendant que sa femme tricotait un bas, contre la barrique. M^{me} Cassagnoles, puis sa fille, les embrassèrent avec une ferveur un peu tumultueuse, en pleurant d'abord à propos de la morte.

— Ah ! *pécaïre* ! gémit M^{me} Mourèze. Que voulez-vous ? La vie n'est faite que d'ennuis et de misères.

M^{me} Mourèze aimait toujours Amélie, par bonté, par habitude, mais elle l'épiait humblement, avec une certaine crainte, en dépit peut-être de lui voir son même sourire, plus de grâce en son charme de blonde.

Après les compliments d'usage, l'émotion de leur rencontre s'étant dissipée, M^{me} Cassagnoles sentit, dans la mélancolie de ce magasin baigné de pénombre, se ranimer en son esprit inquiet le soupçon que les Mourèze, au lieu de protéger ses intérêts auprès de papète, avaient dû, par vengeance, l'engager à se tourner contre elle. Certes, son mari, sa fille, elle-même, en leurs heures de sagesse, auraient compris qu'un pareil soupçon contre les honnêtes Mourèze ne pouvait être qu'une injure. Malgré tout, M^{me} Cassagnoles estimait, dans l'aveuglement de son orgueil, que leur devoir eût été, non pas de garder la neutralité dans un conflit de famille dont toute la ville, depuis quelques jours, clabaudait à tort et à travers, mais de prendre hardiment parti en sa faveur.

Alors, un pli d'amertume aux lèvres, elle s'écria :

— Je crois que personne ne sera surpris de notre arrivée.

— Je ne sais pas, fit M^{me} Mourèze.

— Comment ! vous ne savez pas !... Pourtant tout le monde sait de quelle injustice mon père m'a peut-être frappée déjà.

— Vous avez eu raison, en tout cas, de venir vous expliquer avec lui.

— C'est mon devoir.

Amélie, plus douce ou plus hypocrite, effrayée des imprudences de sa mère, l'interrompt :

— Nos amis Mourèze ne peuvent rien au malheur qui nous atteint aujourd'hui.

— En effet, ma fille, nous n'y sommes pour rien, répliqua M^{me} Mourèze avec un accent de ferme dignité. Nous aurions souhaité, au contraire, que ton papète s'inclinât devant tes préférences aussi sagement que nous... Ah! dire que ta rupture avec mon Gustave ne nous ait pas fait de la peine, ce serait mentir... Mais...

M^{me} Mourèze ne put achever sa plainte. Les sanglots l'étouffaient, et des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues.

Amélie avait baissé le front, rouge de honte. Sa mère, se rappelant, malgré son trouble, de quelle assistance précieuse ses amis étaient susceptibles de la servir, daigna leur présenter des excuses :

— Il n'y a jamais eu rupture entre Gustave et nous. Combien de fois ne l'ai-je pas supplié de venir rue Toullier!... D'ailleurs, Amélie est toujours libre. Aucun mariage n'est conclu...

M. Mourèze, avec le soudain emportement d'un malade vite agacé, coupa court à ces confidences, à ces commérages qu'il jugeait inutiles :

— Il y a tant de choses désagréables auxquelles il faut courageusement se résigner!... Par exemple, la mort de mamète. Et la vie marche toujours...

— Sans doute...

Un silence régna, plein de gêne et si profond qu'on entendit le ruisseau babiller au milieu de la rue.

— Où est Gustave? demanda Amélie.

— Là-haut, comme autrefois, ma fille.

— Est-ce qu'il restera à Marennes?

— Il ne veut plus, le malheureux! Ainsi, tout nous abandonne.

— S'il réussit en littérature, comme je l'espère bien, pourquoi n'iriez-vous pas à Paris le rejoindre? dit d'un ton mielleux M^{me} Cassagnoles.

— A Paris?... Non! Nous ne quitterons jamais notre magasin, qui nous assure au moins la tran-

quillité matérielle et l'indépendance. Nous voulons mourir ici.

— On dit ça. Et puis...!

— Té! le voilà!...

Gustave s'avancait lentement, plus beau, plus charmant de virilité, en sa courtoisie de Parisien partout à l'aise. Il réprimait cependant son émotion de retrouver là, dans le magasin modeste, après un intervalle qui lui semblait long parce que tout s'était, depuis quelques mois, transformé dans les autres ainsi que dans lui-même, la jeune fille qu'il avait aimée et qui maintenant n'était plus qu'une étrangère, presque.

M^{me} Cassagnoles s'élança vers lui :

— Oh! mon enfant, que je suis heureuse de vous avoir ici, en cette circonstance!... Comment allez-vous?

— Pas mal... Ne vous dérangez pas.

Il s'assit auprès de sa mère, tandis que M^{me} Cassagnoles continuait :

— Nous aurons besoin de vous, Gustave, vous qui avez toute la confiance de mon père...

— Je suis à votre disposition. Mais je ne crois pas que mon secours soit très efficace, soupira-t-il.

— Nous essaierons toujours.

— Il va être surpris, par exemple!

— Il sera le seul... Pourvu que nous arrivions à temps!... Allons, à bientôt!

Elle sortit la première, en souriant de tendresse. Amélie s'apprêta, dès le seuil, à bien montrer à Gustave dans la rue sa gentillesse et ses parures. Elles eussent désiré éviter la curiosité du monde. Mais les boutiquiers du voisinage, chacun accourant sur la porte de son magasin, leur adressèrent, avec des airs de saintes nitouches nonchalantes, des mots de sympathie.

Pour aller au jardin, au lieu de traverser la ville, elles prirent par le Planot et les faubourgs, remplis du bruit des tonneliers qui chantaient à l'ouvrage,

en frappant en cadence les barriques de leurs marteaux.

Le chemin bas de Rocas était désert, ainsi qu'à l'ordinaire. Dans la lumière calme de la campagne, elles eurent une appréhension croissante d'aller ainsi, à l'improviste, ébranler par une démarche qui avait quelque chose de brutal la santé de papète. Pourtant, à l'odeur de l'adorable paysage qui évoquait pour M^{me} Cassagnoles le souvenir de tant de manifestations d'indulgence chez son père, elle se donnait l'illusion de lui imposer une fois encore son autorité.

Elle s'étonna de trouver la porte du jardin ouverte et des outils de culture délaissés çà et là parmi les sillons du verger. La bonne vieille maison semblait morte au soleil, les portes et les fenêtres closes. M^{me} Cassagnoles, discrète, tremblante d'une peur superstitieuse, s'approcha de la porte et, à plusieurs reprises, elle frappa. Mais aucune voix ne répondait.

Elle ouvrit avec beaucoup de précautions, très lentement, baissa son pied pour descendre la marche du seuil.

Au milieu de la cuisine, plus longue que large, devant le feu qui d'une lueur rouge traversait les ténèbres, papète Rességuier était assis sur une chaise basse, la tête entre les mains. Au grincement de la porte, il se détourna.

Rose, d'un élan, courut à lui, en poussant des cris d'alarme et de désolation. Amélie, bouleversée dans la jeunesse de son âme, essaya de s'interposer entre eux, comme s'il y eût eu déjà une querelle.

Papète s'était levé, petit, faible, frémissant d'un tel étonnement que de quelques minutes il ne put parler ni se défendre. Rose le pressait éperdument sur sa robuste poitrine. Enfin il se délivra de l'étreinte et, d'un mouvement de bonté paternelle, il embrassa Rose à son tour. Puis il embrassa l'enfant gracieuse, si docile autrefois, et qu'il aimait toujours.

Il leur offrit des chaises de paille, auprès de lui, les anciennes chaises de paille qui dureraient encore

pour des générations, sous d'autres toits peut-être. Rose lui obéit, sans fierté maintenant, presque sans courage. Amélie imitait doucement sa mère.

Elles s'habituèrent vite à l'ombre, qui ne sembla plus triste, mais fraîche, accueillante aux souvenirs du passé qui composaient une atmosphère de piété familiale. La flamme odorante d'une branche d'olivier, couchée parmi les cendres d'un fagot de sarments, fredonnait tout bas sa chanson de jadis, sa jolie chanson d'amour et de soleil.

Et, plus haut que le pétillement de la flamme, papète éleva par degrés sa voix aigrette, pareille à celle d'une cigale qui s'éveille dès l'aube :

— Que signifie cette idée de venir ici sans crier gare?

— Mon pauvre père, ne me gronde pas, répondit Rose. Nous t'avons écrit huit fois : tu n'as jamais répondu... Et voilà qu'un ami nous a appris qu'on nous a calomniés auprès de toi et que tu as résolu de nous punir.

— Qui t'a appris ça?

— Impossible, tu le comprends, de dévoiler son nom, mais tu dois savoir s'il a dit la vérité.

Papète, à la pensée du mensonge nécessaire qu'il devait commettre de nouveau, par intérêt et par prudence, s'agita fébrilement sur sa chaise et, frappant ses genoux avec indignation, il déclara :

— Cet ami n'a pas dit la vérité... Qui donc s'amuse à empoisonner les derniers jours que Dieu me réserve sur la terre?

— Consens à venir vivre avec nous, à Paris.

— Jamais!

— Tu seras mieux, à tous les points de vue.

— Moi, à Paris!... Tu es folle!...

Amélie voulut, charitable, doucecreuse, s'emparer des mains de papète, le supplier encore. Tout de suite, il la repoussa.

— Laisse-moi!... Je ne suis qu'un paysan!...

— Oh! se récria Rose, tu es bien mon père, voyons!

— Je le crois !... Mais, par ma rusticité, je porterais préjudice à ton enfant, qui va faire un grand mariage, à Paris.

— Quelle naïveté !... Il n'y a rien de décidé, d'ailleurs, pour le mariage !

— Ah ! ah ! Tes Railhard, avant de prendre une décision, attendent l'argent de ma fortune ?

— Pas du tout. Je te jure que...

— Ne jure rien. Tout ça ne me regarde plus. N'en parlons plus.

— Pardon, au contraire. Si je suis venue jusqu'à Marennes, c'est pour avoir avec toi une explication définitive. Nous ne pouvons pas décider un mariage qui ne te conviendrait pas.

— Té !... Est-ce que tu aurais maintenant des scrupules ? Est-ce que tu me ferais l'honneur de prêter attention à mes préférences ? Eh bien ! mes préférences, tu les connais.

— Même je les connais depuis longtemps.

— Seulement, reste à savoir si Gustave, que vous avez écarté avec tant de dédain, accepterait aujourd'hui vos dispositions favorables.

— Oh ! oh ! il serait bien difficile !

— Pourquoi pas ?... Tu vas te tromper une fois de plus, ma fille. Oui, parfaitement !... Sais-tu si Gustave ne s'est pas engagé ailleurs ? Et puis, voyons, Amélie n'a pas un cœur d'une telle souplesse qu'elle puisse, au gré de ses besoins, le retourner aussi aisément qu'un paletot !

— Mon père, tu es malicieux... Et toi, Amélie, tu ne réponds rien ?

— Que pourrait me répondre Amélie ? Elle est embarrassée bien plus que toi de toutes les vérités que je te dis, un peu brutalement sans doute, mais il le faut. Parbleu ! à présent, ça vous ferait plaisir de m'accaparer, comme un otage. Vous me promettiez, j'en suis sûr, tout ce que je vous demanderais. Tu vois, Rose, que je n'ai pas encore perdu la raison.



— Mon père, voilà des méchancetés qui certainement ne viennent pas de toi. Quelqu'un a dû t'exciter contre nous. Alors, ce serait donc exact que, dans ta colère, tu aurais transmis à ma sœur toute ta fortune?

— On a menti.

— Complètement?

— Allons, assez!... Tout ça m'agace. J'ai bien autre chose à faire qu'à penser à qui sera mon héritage. Je ne songe plus qu'à mourir tranquille. A toi, ça t'est peut-être égal.

— Oh!... Moi qui mets ton affection au-dessus de tout!... Moi qui ne suis venue de Paris que pour me justifier des calomnies, que...

— Inutile. Rassure-toi : je ne souffrirais jamais que quelqu'un calomniât devant moi mes enfants.

— Merci, mon père.

— Et pour combien de temps êtes-vous ici?

— Pas longtemps. Nous pourrions repartir avec Gustave, qui est si bon, si simple. Nous ne l'avons jamais méconnu : qu'il le sache!

Papète, le front penché vers la dalle du foyer, ne répondit plus aucun mot à tant de flatteries dont la vulgarité lui répugnait. Il savait que ses résolutions ne se modifieraient pas plus qu'un arbre ne change de place. Dès lors, à quoi bon continuer une conversation trop pénible? Il se félicitait d'avoir frappé juste, dans leur orgueil, les deux femmes qui, parfois, ne lui semblaient plus être des enfants de son cœur et de sa race.

Elles se levèrent, gentilles, feignant de ne point remarquer son indifférence bourrue, s'efforçant en vain de lui sourire ou de l'effleurer d'une caresse. M^{me} Cassagnoles observa une minute, non sans étonnement, l'ordre harmonieux des meubles, la propreté parfaite du sol carrelé et des murs. Car ses yeux, s'étant habitués à la douceur de l'ombre, voyaient très nettement le contour et la couleur des choses.

— C'est ennuyeux, mon père, que tu sois obligé de t'occuper de ton ménage ! gémit-elle.

— Ça me distrait.

— Marguerite doit sans doute venir de temps à autre te donner un coup de main ?

— Non, pas plus qu'auparavant. Ah ! celle-là, je ne l'ai pas gâtée.

— Elle n'est pas malheureuse. Elle prospère.

— Elle travaille. Et jamais elle ne quittera son pays.

— Qu'irait-elle chercher ailleurs ?

— Et toi, qu'es-tu allée chercher à Paris ?

— Je croyais... pour le bien d'Amélie...

— Pour son bien et pour celui de tous, revien-dras-tu à Marennes ?

— Non. Du moins, pas encore.

— Eh bien ! vis à ta guise. Que chacun garde ses goûts et sa fierté !...

— Allons, adieu !

Elles sortirent sournoisement, la tête basse, sans qu'il manifestât le moindre élan de les reconduire. Elles refermèrent la porte à tâtons, avec un frémissement de pudeur étrange, de crainte.

La belle clarté de l'espace, si gaie dans le jardin, les éblouit tout à coup. Elles eurent une seconde de vertige.

Ce ne fut que sur le chemin familier, dans la paix de la campagne laborieuse, que M^{me} Cassagnoles, la gorge contractée par l'angoisse, interrogea sa fille :

— Eh bien ! que penses-tu des véritables sentiments de papète ?

— Je ne sais trop. Je suis profondément déconcertée.

— Moi aussi. Des jaloux ont dû nous desservir auprès de lui, et premièrement ta tante Marguerite, qui aura profité de notre absence. Pourtant, il nous aime. Tu vois qu'il se défend avec énergie de m'avoir frustrée de l'héritage. Or, il n'a jamais menti...

— Dans tous les cas, il n'est pas content.

— Il boude, il boudera toujours, à cause de notre séparation. C'est une preuve que, malgré tout, il nous aime. Le malheur, c'est qu'il se soit mis dans la tête que tu épouserais Gustave Mourèze... Qu'en dis-tu?

— Que tu as raison. Mais pourquoi songerions-nous à Gustave? D'abord, il ne consentirait pas, uniquement parce que cela nous serait agréable, à t'écouter aujourd'hui, toi qui l'as tant repoussé naguère...

— Qui sait?

— Ensuite, nous connaissons les Railhard...

Humiliée que sa mère disposât de sa destinée avec autant de désinvolture que d'un champ de vigne, Amélie souffrait en son âme, qu'avait conquise la beauté de Paris. M^{me} Cassagnoles n'osa, par pitié, insister tout de suite, comprenant trop bien, avec son esprit glorieux, que sa fille se fût déjà grisée d'illusions parmi les parures de la capitale et attachée à un jeune homme d'élégante tournure. Mais, paysanne avide, elle ne croyait qu'en la vertu de la force matérielle, des ressources et de l'autorité de l'argent.

Espérant d'autant plus de bonheur qu'elle serait plus enviée, elle désirait, avant toute chose, conserver ou recouvrer la fortune de son père, qui, seule, lui permettrait de satisfaire ses appétits de luxe et de prestige.

— Oui, nous connaissons les Railhard. Mais, s'ils ont le soupçon que j'ai pu concevoir ici une inquiétude pour mon héritage, nous resteront-ils fidèles?

— Je le crois. Ils sont bien élevés.

— Tu es jeune. L'éducation ne fait rien dans cette affaire... Gustave a de grandes, solides qualités. Il t'aimait beaucoup.

— Tu découvres cela un peu tard.

— Pourvu que ce ne soit pas trop tard!... D'ailleurs, je suis excusable. Mon devoir n'est-il pas de veiller sur toi, sur ta santé, sur ton avenir? Tu ne connais pas la vie comme moi, ses tribulations, ses

misères, qui presque toujours se produisent à l'improviste... Comment aurais-je eu confiance dans les ambitions littéraires de Gustave? Tout le monde s'en moquait, papète lui-même. Je ne pouvais donc te laisser aller avec lui à l'aventure. Maintenant, je comprends qu'il a plus de chances que nous de s'acclimater à Paris, de s'adapter à ses usages. Car il apporte au labeur de la grande ville son effort et sa conscience, tandis que nous dépensons au hasard, en passants oisifs, dans un milieu que nous ignorons, après tout, nos ressources d'argent et de volonté.

— C'est curieux, maman : papète ne raisonnerait pas autrement que toi.

— Parbleu : il a de l'expérience, plus que moi encore!... C'est la passion de notre intérêt immédiat qui me révèle ces vérités si simples. Souhaitons que Gustave demeure à Marennes aussi longtemps que nous.

— Pourquoi?

— Tu le devines bien, allons! Pour l'instant, je souhaite qu'il consente à nous accompagner chez ta tante Marguerite.

— S'il nous accompagne, ce sera par politesse, et non dans un sentiment de solidarité quelconque. Car c'est toi, maman, qui te fais aujourd'hui des illusions sur la facilité de ressaisir Gustave, ainsi que de me retourner moi-même vers lui.

— Nous verrons!

Amélie tremblait d'avoir eu du courage contre sa mère, avec son cœur que n'émouvait plus guère la vision de la terre charmante du Languedoc.

Comme elles entraient dans la ville, elles cessèrent prudemment leur conversation.

X

Il n'y avait qu'une petite rue à traverser pour se rendre de l'*Hôtel de la Paix*, où s'étaient logées M^{me} Cassagnoles et sa fille, au magasin de chaussures de la rue Saint-Jean. Amélie s'y rendit seule ce matin, sans chapeau et sans gants, aussi familière qu'autrefois.

C'était d'assez bonne heure. M. Mourèze, qui ne souffrait pas trop de ses rhumatismes, achevait son bol de café au lait sur la banquette.

Amélie le salua d'un bonjour doucereux et, sans s'arrêter une seconde, pour éviter ses gémissements éternels, elle s'en fut, aussi lesté qu'une sauterelle, dans la cuisine monter l'escalier.

Au second, M^{me} Mourèze, un foulard sur la tête, un balai à la main, abandonna aussitôt sa besogne de ménagère et regarda l'enfant.

— Te voilà, ma mie?

— Oui. Je suis venue seule.

— Tu as bien fait.

— Vous travaillez toujours?

— Il le faut bien. Mamète n'est plus là... Et toi, tu viens voir Gustave?

— Parbleu! Il est là-haut?

— Oui, comme autrefois. Alors, on continue à bien s'aimer?

— Je le pense.

M^{me} Mourèze, au seuil de sa chambre, s'appuya contre le cadre de la porte, une de ses grosses joues posée sur une main. Sous son regard de tristesse mal résignée, Amélie, qui était patiente d'ordinaire, éprouva une honte invincible de la trahison qu'elle avait commise. Elle n'eut plus la force de bouger.

M^{me} Mourèze, par compassion, la délivra :

— Allons, monte chez Gustave : il sera content.

Amélie, sans trouver le moindre remerciement, grimpa les marches hautes de l'escalier qui devenait plus étroit.

Gustave, qui, de son balcon, admirait sur le toit velouté de mousse de la maison voisine les jolis étincellements du soleil, fut stupéfait de cette matinale apparition d'Amélie, qu'il n'aurait plus imaginée possible dans sa solitude. Il eut une gêne d'autant plus vive qu'il la sentit animée d'une affectation de gentillesse. Elle ne se souvenait certainement pas du deuil de la maison; elle ne se présentait chez lui que par intérêt.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, sans dire un mot, d'abord troublés, sous un maintien de calme et de modestie, par l'émotion de se reconnaître de nouveau seuls dans cette chambre pauvre, imprégnée de leurs chastes et si douces promesses d'amour.

Amélie lui prit les mains, les garda un moment entre les siennes. Il respira son visage rose, frais comme un ruisseau, le parfum de sa toilette légère. Mais il se défendait de toute joie, qui lui eût semblé un péché.

— Vous ne m'attendiez pas? dit-elle.

— Ma foi, non.

— Ce n'est pas bien. Autrefois, vous m'attendiez toujours...

— Ah! autrefois!... Ce temps s'est dissipé comme un rêve.

— Croyez-vous que je l'aie oublié?

— Moi, non, je n'ai rien oublié. Vous, au contraire...

— Moi non plus.

— Je n'y comprends rien... Ici même, le jour où je vous ai remis vos lettres, à la veille de votre grand départ pour Paris, vous m'avez fait le serment d'une fidélité à toute épreuve. Puis, de Paris, vous n'avez pas daigné m'écrire une seule fois. Vous m'avez même caché votre adresse.

— Gustave, ayez pitié de moi. Si vous saviez la peine que me font vos reproches!...

Devant une inconscience si ingénue ou si habile, Gustave tressaillit d'étonnement, puis de compassion, ainsi que sa mère, en son cœur généreux de poète. Ils s'assirent, comme d'habitude autrefois, lui à sa table de travail, sur le fauteuil au siège de paille à demi dépouillé, elle sur le fauteuil à la soie jaune déchirée.

Elle releva le front et dit :

— Savons-nous ce que nous réserve l'avenir?

— Mon Dieu, nous le savons à peu près.

— Pour parler du passé, ma mère n'accepterait à aucun prix que je revinsse me fixer à Marennes.

— Voilà, par exemple, une excuse imprévue de votre infidélité.

— Je n'aurais jamais supposé que vos parents vous auraient permis de me rejoindre à Paris.

— Pourquoi cette supposition? Paris n'est pas plus dangereux pour moi que pour vous. Et, pour vous rejoindre, où ne serais-je pas allé?

— Pas à Paris : je ne le croyais pas.

— Enfin, quand je vous ai eu retrouvée, grâce à l'excellent papète, d'autres amitiés vous avaient prise. Et vous n'étiez plus ma compagne, l'amie de mes rêves.

— Mais, Gustave, je ne suis pas fiancée du tout!

— N'essayez pas de nous tromper par d'agréables mensonges, ici, au milieu de toutes ces humbles choses qui évoquent pour nous nos espérances trop belles d'un temps qui me semble très loin. D'ailleurs, je souhaite, avec une sincérité dont vous ne doutez pas, que vous soyez heureuse à Paris, auprès de celui que vous avez le droit de me préférer.

— Vous le dites bien : on est souvent la dupe de son imagination. N'avez-vous pas rompu vous-même les doux liens qui vous attachaient au passé?

A ces mots proférés d'une voix souriante, et qui pourtant rappelaient avec hardiesse la jeune fille de son maître, Jeanne Rucois, Gustave eut un mouvement de dépit, d'irritation mal contenue.

— Est-ce que vous me reprochez, répliqua-t-il, la

faute que j'aurais commise de m'abandonner au charme d'un autre amour?... Réfléchissez que j'étais seul dans Paris, en proie aux misères de la pauvreté, du découragement. J'étais presque vaincu, humilié. Une ombre me chassait vers ce pays de Marennes, qui n'avait plus pour moi ses ressources de beauté. Et un jour, dans ma détresse, j'ai rencontré l'âme lumineuse et bienfaisante d'une jeune fille qui, peu à peu, sans prétention, à son insu peut-être, m'a rendu la force de travailler, de croire en moi-même. Mon cœur, que la douleur avait épuisé et qui ne peut pas rester sans amour, s'est retrempé à une nouvelle source d'espérance. Voilà ma confession, Amélie.

— Vous étiez libre. Du moins, vous l'avez pensé, et trop tôt, qui sait?... Je ne veux pas mettre en doute le dévouement de la jeune fille qui...

— Oh ! ne l'effleurez pas du moindre soupçon, car, pour tout le bien qu'elle m'a fait, je la bénis. Nous n'avons pas de fortune, elle ni moi, nous n'avons pas échangé le moindre aveu, la moindre promesse. Mais nous comprenons que des émotions communes de piété familiale, de tendresse et de simplicité, doivent nous associer fatalement un jour, dans ce grand Paris où la courageuse volonté de braves gens a souvent raison des choses, qui sont souvent méchantes. Néanmoins, Amélie, je n'oublierai rien de notre charmant passé. Car je veux avoir la loyauté, puisque je n'ai de quoi que ce soit aucun repentir, de raconter à celle qui deviendra ma compagne le poème de ma jeunesse, où j'avais enfermé, avant de la connaître, le meilleur de moi-même.

— Vous lui parlerez de moi ?

— Je n'aurai pas besoin de vous nommer. Elle a trop de sagesse clairvoyante pour n'avoir pas deviné en vous ma première muse. Vous resterez dans le ciel riant de mon passé comme une étoile, toujours, et je ne craindrai pas, du milieu de mes satisfactions ou de mes peines, de me tourner vers vous et de vous accompagner de mes vœux les plus amicaux.

— Vous êtes bon, Gustave, je le sais. Si nous ne pouvons pas encore juger notre passé, il m'est précieux d'apprendre que vous daignerez quand même, malgré tout, me servir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— En quoi puis-je vous être utile?... Je suis si peu de chose !

— Ma mère désire que vous veniez avec nous, cette après-midi, vous promener du côté de Rocas.

— Moi, avec vous !...

Et, malicieux, content de se venger enfin d'avoir été méprisé naguère, il ajouta :

— Votre mère ne rougira donc plus de se montrer en ma compagnie ?

— Oh ! Gustave, vous manquez de charité, à présent !

Elle insista si patiemment, et d'une grâce si flatteuse, puis avec sa hardiesse de tout à l'heure, l'accusant d'avoir peur, lui, de se montrer auprès de sa mère dans les rues où bourdonnaient les commérages, qu'il finit par céder.

— Eh bien ! dit-il, venez cette après-midi me prendre au magasin.

— Ah ! merci, Gustave !

Ils se serrèrent les mains, en braves camarades, lui heureux encore de la voir toute frémissante, jolie de sa victoire.

Ayant à peine franchi le seuil de la chambre, elle s'arrêta sur le palier avec une soudaineté si imprévue qu'il dut la heurter aux épaules. Elle se détourna, non sans vivacité, espiègle, troublante, pour lui sourire de ses yeux bleus et, dans l'insondabilité du deuil qui attristait la maison, lui offrir peut-être une caresse.

Par pudeur, par dignité, il recula.

L'escalier, jusqu'au second étage, descendait rapide, aussi obscur qu'un puits. Elle parut s'y plonger d'un élan joyeux qui agita sa robe légère.

Gustave regagna lentement, dans une sorte de mélancolie, sa table de travail. Sachant, depuis que la douleur l'avait rendu plus souple, discipliner son

intelligence et sa sensibilité, il s'efforça de s'absorber dans la création d'un ouvrage qu'il comptait, dès son retour à Paris, soumettre à une maison d'édition.

Après dîner (midi), ce fut sans autre émotion que celle de se séparer de son père et de sa mère jusqu'au soir qu'il suivit M^{me} Cassagnoles et sa fille au penchant de la rue, vers le Planol.

Il faisait un de ces purs soleils d'avril qui découvrent sur les tuiles blondes des toits les moindres brins d'herbe et qui poudrent d'une lumière rose les vieilles façades inclinées par l'âge. L'atmosphère était d'une limpidité de cristal : on entendait sur les routes, très loin, au creux des chemins les plus cachés, rouler des carrioles.

M^{me} Cassagnoles, afin d'échapper aux médisances du monde, qui est si curieux de connaître les soucis du prochain, voulut traverser le faubourg de la Gare, parce qu'il est à peu près désert, et ensuite emprunter la grand'route, non le chemin bas des Amandiers où se trouvait la maison de papète...

C'est alors seulement, parmi la paix adorable de cette campagne encore illuminée de ses rêves d'amour, que Gustave devina l'intention de M^{me} Cassagnoles d'aller à Rocas saisir, dans l'accueil de sa sœur Marguerite, quelque chose des véritables sentiments de leur père.

D'abord, cela le chagrina de paraître de connivence avec elle, en ses calculs d'intérêt. Puis il espéra que Marguerite, sachant ses griefs d' amoureux dédaigné, comprendrait bien qu'il avait dû par courtoisie céder aux instances de M^{me} Cassagnoles. Et même ne serait-il pas là, au milieu d'elles, pour empêcher quelque vilénie ? Détaché qu'il était, ou qu'il croyait être, des soucis qui occupaient ses compagnes de promenade, il voulait de toute son âme goûter uniquement la poésie délicate de son terroir.

Celles-ci, cependant, babillaient constamment, en affectant une gaité puérile. Pour flatter Gustave, elles vantaient à tort et à travers la couleur ou la

richesse des cultures, qu'il admirait, lui, avec sincérité. Il ne les écoutait pas beaucoup, simplement ému quelquefois par le souvenir des courses buissonnières que, tout enfant, il faisait sur une colline sauvage où plus jamais, probablement, il ne porterait ses pas.

La route gravissait un coteau âpre vers le ciel, qui ruisselait d'une fine nappe d'or. A gauche émergèrent bientôt, du sein des feuillages grêles des amandiers, quelques maisons du hameau de Rocas.

A la première maison, sur la droite, ils entrèrent chez les Bardol. Marguerite avait appris, comme tous les gens de la ville, l'arrivée subite de sa sœur et de sa nièce. Ainsi que son mari, elle avait compris sans peine que Rose ne s'était mise si précipitamment en voyage que pour essayer de sauver sa part de l'héritage paternel.

Elle ne fut donc qu'à demi surprise, quoiqu'elle s'efforçât de le paraître tout à fait, lorsque, sortant du fournil, un gros pain chaud entre les bras, elle vit sur le seuil du portail les deux Parisiennes, qu'accompagnait le fils Mourèze.

— Té!... s'écria-t-elle. Par exemple!... Quel bon vent vous amène?...

Et, dissimulant son désarroi par une agitation fébrile, elle entra dans la maison, déposa le pain sur le bord d'une table, puis elle se détourna vivement pour embrasser les Parisiennes, lesquelles, d'ailleurs, avec un élan d'amitié d'autant plus empressé qu'elles démontraient ainsi ne pas craindre les souillures de la farine, s'abandonnaient à son étreinte.

Après quoi, Marguerite se confondit auprès de Gustave en félicitations sur ses succès littéraires, que tous les messieurs de Marennes célébraient à l'envi, et elle se lamenta d'une façon excessive sur la mort de cette brave mamète de la rue Saint-Jean.

Dans la longue cuisine noire où elle s'était avancée doucement, à la lueur du feu, M^{me} Cassagnoles aperçut son beau-frère, le rustre Prosper Bardol, et

ses trois enfants, qui, installés autour d'une table ronde, n'avaient pas cessé de manger.

Prosper n'avait pas revu, au moins de près, M^{me} Cassagnoles depuis quatre ou cinq ans. Il la connaissait à peine. Comment aurait-il eu l'idée qu'elle lui ferait aujourd'hui l'honneur de sa visite?

Il était petit, maigre, desséché par la fièvre du travail qui lui procurait ses joies les meilleures, après celles d'embrasser sa femme et de soigner ses enfants qui ne le quittaient guère, tous les trois aussi bruns qu'il était roux, mais autant que lui nerveux et pointus. Il n'avait pas rasé sa barbe depuis dimanche, et c'était jeudi, de sorte que ses joues se hérissaient déjà d'une couche d'épines roussies par le soleil. Il avait en ses yeux bleus une étrange beauté, une limpide lumière de pensée, qui lui venait sans doute de l'habitude de se taire, de rêver parfois parmi les champs silencieux.

Devant sa belle-sœur, qu'il redoutait un peu à cause de son vice d'oisiveté et de ses prétentions, il s'intimida dès le premier instant. Ce fut avec un lourd balancement de tout son corps qu'il lui tendit la main et lui sourit de bonne grâce, malgré sa honte involontaire des privilèges que papète Rességuier avait eu l'idée imprévue d'accorder récemment à Marguerite.

Les enfants, par imitation, se levèrent, rouges de pudeur, en mâchant un morceau de pain, en réprimant une seconde l'envie de pleurer.

M^{me} Cassagnoles et sa fille les embrassèrent tous les trois sans trop de façons et affectèrent gentiment de rire.

— Que je ne vous dérange pas ! dit M^{me} Cassagnoles à son beau-frère. Vous devez avoir besoin de vous réconforter !

— Ça, oui ! répondit Prosper, qui évitait, par timidité encore, d'appeler Rose par son nom. Depuis ce matin, on purgeait de ses cailloux le coteau de Cantagril. Et je vous assure que le travail, c'est le meilleur des apéritifs.

— Parbleu!... Quel travailleur vous êtes!... Et que d'argent vous devez gagner!...

— Pas tant que ça!... Il y a trop de maladies, aujourd'hui, à la propriété. Et les engrais coûtent si cher depuis la guerre! Et la pluie! Et la grêle!...

Prosper commençait l'éternelle antienne du paysan prêchant misère, lorsque Marguerite l'interrompit :

— Mange! mange! Ton fricot sera froid!... Et alors, Rose, vous voilà donc revenues au pays?

Rose, qui pétrissait son ombrelle sur ses genoux, non sans embarras, répliqua :

— Oui. On nous envoyait d'assez mauvaises nouvelles de mon père. Nous avons voulu vérifier la chose nous-mêmes.

— Il est toujours pareil.

— Tu crois?... Vous le voyez si souvent que vous ne remarquez point de modifications dans l'état de sa santé.

— On ne le voit pas plus qu'auparavant.

— Ah! té!... Ce n'est donc pas vrai que, ces jours-ci, vous-êtes allés ensemble à la ville?

— Qui a dit ça? maugréa Prosper, sans lever la tête.

— On m'a même assuré que Marguerite a accompagné mon père chez le notaire Cazouls. Est-ce vrai?

Marguerite s'agita sur sa chaise, puis se tourna du côté de son mari qui, par prudence, la sachant assez rouée pour se défendre avec avantage, se taisait. Enfin, ayant une admirable force de dissimulation, elle éclata de rire :

— Qui t'a encore dit ça?... Hé! oui, pardi, c'est vrai. Mais en quoi notre visite chez Cazouls peut-elle intéresser le monde?

Rose fut, à son tour, déconcertée dans sa méfiance. Devant l'air d'innocence, la jovialité presque niaise de Marguerite, elle se fit un moment le reproche de lui avoir suggéré le dessein d'un méfait.

Dans le frémissement de la conversation, aussi

bref que le souffle d'une bourrasque, ils n'avaient pas vu que Gustave s'était, par discrétion, esquivé jusqu'au milieu de la cour. D'ailleurs, Rose continua plus à l'aise son interrogatoire.

— Notre père est vieux, tu comprends, Marguerite. Moi, je suis si loin, à Paris, qu'il pourrait m'oublier. Ça me ferait du chagrin de supposer que, dans une espèce de vengeance contre moi, tu pourrais le seconder. Car il n'est pas content que j'habite Paris.

— Non, il n'est pas content : tu vois que je suis franche. Mais que d'histoires, *pécairé!*... Tu sais bien que je n'ai jamais cherché à obtenir seulement justice de mon père, qui m'a toujours beaucoup négligée, moi. Comment donc aurais-je osé maintenant le tourmenter dans la retraite où il a le droit de mourir tranquille?

— Je sais : tu es honnête, tu ne m'as jamais voulu du mal. Seulement, ce n'est pas ma faute si nos deux conditions ne sont pas égales.

— Oh ! je m'en moque des apparences ! J'aime ma ferme, mes poules, mes bêtes, toute ma propriété...

— N'empêche que tu es allée chez M. Cazouls.

— Eh bien ! après?... Si je suis allée chez M. Cazouls pour mes affaires, et que j'aie besoin des conseils de mon père?

— Ça, par exemple, ça ne regarde personne.

— Pardi !... Et de quoi se mêle le monde ? Est-ce qu'on cherche à nous brouiller, toi et moi ?

— Peut-être. Tout de même, je ne tiens pas à l'argent : tu me connais. Mais, si j'étais frustrée de ce qui doit me revenir...

— Ce qui doit te revenir, tu l'auras. Pardi ! je ne suis ni mon père ni le bon Dieu, mais je puis te prouver que je n'ai rien fait ni rien dit contre toi. Pas vrai, Prosper ?

Le paysan remua ses petits poings rugueux sur la table, et lui aussi, éclatant de rire, sans regarder néanmoins la Parisienne, répondit :

— C'est vrai. D'abord, nous ne sommes pas des menteurs !

D'un geste large, il se versa un verre de vin.

Marguerite, qui, dans le souci de ses intérêts, avait manifesté un esprit de résolution aussi impérieux que celui de Rose, poursuivit :

— Alors, ce n'est que pour l'héritage que tu es venue de Paris ?

— Pourquoi te le cacherais-je plus longtemps?... Toi, tu surveilles bien tes affaires !

— Oui. Et j'ai raison. Chacun est libre de sa conduite. On ne s'est jamais permis de surveiller la tienne.

— Jamais ! confirma gravement Prosper. Si je ne veux pas qu'on me fasse du tort, je n'en souhaite pas aux autres.

— Très bien, mon beau-frère. Je n'attendais pas moins...

Prosper, qui s'était mis debout, ne laissa point Rose achever sa phrase. Essuyant d'une main le bord de la table, paraissant de l'autre brandir une pioche, il riposta, en maître qui ne s'inspire que de sa conscience :

— Nos affaires sont réglées de telle sorte que personne ne pourra jamais nous chercher querelle. Je n'ai jamais rien réclamé de ce qui n'est pas à moi. Quant à ce qui est de papète, je ne lui ai jamais soufflé mot de sa fortune, ni lui à moi. Quant à vous autres, les Parisiens, nous étions amis : j'entends que nous le restions.

Prosper s'exprimait avec une telle énergie que Rose, n'ayant plus l'élan de lui opposer une résistance, désespéra de lui arracher un mot de la vérité profonde. Et l'orgueil, la pensée que des paysans frustes n'osaient pas mentir à une bourgeoise de sa condition, étouffa ses soupçons, au moins à cette heure de trouble et de défaillance. Néanmoins, elle s'ingénia à envelopper sa sœur et son beau-frère de flatteries, les remerciant d'avoir toujours compris son affection sincère, malgré les apparences, et

toléré qu'elle ne les fréquentât pas aussi souvent qu'elle l'aurait voulu.

Les Bardol, patients et attentifs, laissaient la Parisienne se griser de ses illusions de gloire; à leur tour, ils la flattèrent du sourire de leurs regards étonnés, de la douceur de leurs manières modestes. Puis, dans un besoin de secouer leur âme un peu lasse d'une si longue contrainte et de répandre généreusement, en compensation de leur gain caché de l'héritage paternel, quelque chose de leur lieu et d'eux-mêmes, ils offrirent du muscat, des biscotins de Marennes, des fruits de leur verger conservés depuis l'automne dans l'armoire de la cuisine.

— Oh! fit Rose, je vous ai dit de ne pas vous déranger.

— Si! si!... Té! vous me fâcheriez de ne rien accepter.

— Alors...!

— Hé! Gustave, où est-il passé?... Eh bien! dites-moi, celui-là, on raconte qu'il réussit, dans votre Paris. Vous devez le voir souvent, comme de juste.

— Parbleu, très souvent. Tu comprends que nous l'avons habitué à cette vie parisienne qui ne ressemble pas à la vie de Marennes, tu peux le croire.

— Je m'en doute.

— Nous l'aidons tant qu'on peut, ce garçon loyal.

Rose s'évertua de son mieux à louer les qualités et les mérites de Gustave; elle espérait bien que, de la ferme des Bardol, ces louanges s'en iraient jusque chez papète la servir elle-même.

Gustave, toujours rêveur, amusé de redevenir simple parmi la tranquillité des choses simples, observait dans la cour le va-et-vient des poules picorant des cailloux, des grains d'avoine, et trois canards barbotant dans le ruisseau gras de la fontaine. Marguerite, à toute force, le ramena vers la maison.

Prosper descendait par une trappe, devant la cheminée, quérir au plus frais de la cave une bouteille

de muscat. L'un des enfants frottait la table, l'autre essuyait des verres, le troisième courait à la fontaine remplir une cruche. Dégourdis, espiègles, ils se poussaient du coude quelquefois, clignaient des yeux, non sans malice, vers les Parisiennes dont les parures mettaient une fleur d'élégance dans l'ombre de la maison rustique.

Gustave déboucha la bouteille légère et, l'inclinant avec précaution, la distribua pieusement, à jolis glouglous dorés. Prosper, dont la joie exubérante donnait du cœur à son épouse, leva son verre et trinqua en l'honneur de toute la société et même des absents.

Rose, afin d'être agréable et surtout d'atténuer par sa précipitation son invincible répugnance, vida son verre d'un trait. Ensuite, séchant ses lèvres à petits coups de son fin mouchoir, elle félicita le paysan de posséder une liqueur si savoureuse.

— C'est moi qui la fabrique avec les raisins de ma treille ! s'écria celui-ci glorieusement.

— On le voit, dit Amélie. N'est-ce pas, Gustave ?

— Oui : c'est du sang de nos vieux cailloux de feu en bouteilles. Et les étrangers continueront à médire de notre pays de l'Hérault, qui s'enorgueillit pourtant des crus de Saint-Georges, de Lunel et de Frontignan.

Marguerite, après un silence, interrogea timidement sa sœur aînée :

— Vous resterez longtemps à Marennes ?

— Je ne sais pas. Ça dépendra de la santé de papète.

— Oh ! il se porte si bien !

— Il me paraît triste, trop recroquevillé dans sa maison. Il devrait en sortir un peu, que diable !

— Au contraire. C'est sa maison qui le conserve.

— Enfin !... A bientôt. Pour moi, je suis bien aise de savoir qu'on nous avait menti, à propos de ta démarche chez le notaire.

— Vois-tu, les gens ne savent jamais ce qu'ils disent.

Marguerite, entourée de ses enfants badauds, accompagna dans la cour, jusqu'au portail, les deux Parisiennes et leur compagnon, toujours gentil. Prosper marchait en arrière, lentement, docile, encore plus gai, frappant de temps à autre Gustave sur l'épaule, pour se distraire. Dans le chemin poussiéreux, on n'en finit plus de se manifester de l'amour par des salutations et des accolades dont Prosper ressentait quelque fierté, puisque quelques terreux du hameau l'épiaient du haut de la placette.

Brusquement, M^{me} Cassagnoles entraîna vers la grand'route sa fille et Gustave. Elle feignit d'abord une certaine insouciance. Mais Gustave, devinant bien l'anxiété que par amour-propre elle refoulait devant lui, se divertit un moment, avec une intention de taquinerie et par représailles, à l'exaspérer dans ses sentiments de mépris et de haine jalouse, et il fit l'éloge de ces paysans qui savent seuls acquérir ici-bas la véritable félicité, puisqu'ils vivent sans surprise, sans ambition, sur leur terre fidèle.

— Ils vivent dans l'ombre et la poussière, comme des bêtes, maugréa-t-elle.

— Bah ! ils ont bien aussi le grand soleil. Ils goûtent plus fortement que nous les jouissances de ce monde, parce qu'ils ne peuvent pas en abuser. Et puis, ils n'ont des bêtes que l'apparence.

— Certes ! ils dissimulent à merveille.

— Dame ! Leurs moyens de défense ne nous choquent que parce que ces moyens ne sont pas les nôtres.

— Tenez ! je ne suis pas parvenue à leur arracher un seul morceau de la vérité... Qu'en penses-tu, Amélie ?

Celle-ci, gênée de montrer devant Gustave son souci de la question d'argent, répondit :

— Je crois qu'on a dû les calomnier. Rappelle-toi, maman, que cette petite ville est remplie d'envieux qui ne nous ont pas ménagés non plus, nous autres.

— Oui, je sais bien. Tout de même, j'ai peur...

Et si je vais chez le notaire Cazouls me renseigner, ce sournois se retranchera derrière le secret professionnel.

— Naturellement, ajouta Gustave. Puis, voyez-vous, personne ne changera rien aux dispositions de papète Rességuier : il maintient avec énergie ce qu'il a une fois décidé.

Rose donna raison à Gustave. Mais, par dédain à l'égard de ces paysans de Rocas, elle s'abstint de prononcer désormais leur nom.

Ce fut avec une satisfaction involontaire que, dans la grisaille du crépuscule, à la porte de l'*Hôtel de la Paix*, il prit congé des deux femmes. Il trouva chez lui un télégramme de M. Rucois lui enjoignant de rentrer sans retard à Paris. Si la pensée de quitter ses parents de nouveau le frappa de tristesse, il vit du moins chance véritable dans la possibilité de se délivrer de M^{me} Cassagnoles, dont il appréhendait chaque jour davantage l'insinuante domination.

Il employa la matinée du lendemain à s'en aller à travers la ville dire bonjour à ses amis. Après dîner, il s'en fut chez papète. Mais, au jardin, il ne rencontra personne.

Est-ce que papète se dérobaît par la fuite aux obsessions de sa fille?... Non. Il n'était pas sorti depuis longtemps, et le beau soleil de cette après-midi l'avait rappelé au cœur de la plaine.

Là-bas, tout menu, courbé dans l'ombre des roseaux, il suivait d'un pas de promenade un sentier conduisant à la rivière. Ça et là, il s'arrêtait, un moment de songerie, pour regarder au loin, sur la butte de granit, le château de Rocas aux tours très blanches dans la lumière. Quelquefois il cherchait, sur la droite du hameau, parmi le feuillage des amandiers, la ferme laborieuse à laquelle, maintenant qu'à son âge tant de choses l'avaient déçu, il désirait donner le meilleur de son âme, de même que par acte notarié il avait transmis à Marguerite tout le bien acquis par son propre effort.

Tout à coup il entendit derrière lui le bruit d'un pas rapide. S'étant aussitôt retourné, non sans ennui, il frissonna de bonheur à la vue de Gustave.

— Oh ! c'est toi !...

— Mais oui. Bonjour, papète !...

— Que tu es aimable de m'avoir poursuivi jusqu'ici !

— Il le fallait bien : je repars ce soir.

— Déjà !... Et tu vas me laisser seul ?

— Vous n'êtes pas seul, voyons !

— Ma foi si, presque... Viens !

Papète prit le bras de Gustave pour s'y appuyer un peu et, l'épiant de temps à autre, il soupira de détresse :

— Alors, tu t'en vas ?

— M. Rucois me réclame par dépêche.

— Alors, tu as raison : le devoir avant tout. Toi, du moins, tu reviendras. Tu tiens à ton pays. Moi, chaque fois que je rentre à la maison après une promenade, il me semble que c'est fini, que jamais plus mes yeux ne verront la lumière de mon ciel, la poussière de mes chemins, et que mes oreilles n'entendront plus la voix de nos terroirs qui m'est si douce, même lorsqu'elle me rappelle de tristes échos de mon passé. Et je fais mes adieux à la terre, comme tu viens de me les faire à moi-même.

— Allons donc ! Quand on se porte comme vous, on ne doit pas se décourager ainsi.

— Pardon !... Ne proteste pas. Je subis la loi inéluctable. Il vaut mieux que je m'en aille à présent que j'ai ma raison intacte et ma conscience claire. Je ne voudrais pas déchoir progressivement dans une caducité laide et maussade qui imposerait à mes enfants trop de tracas. En outre, il y a des batailles de famille auxquelles je préfère ne pas assister.

Gustave, ému par tant de sagesse, l'écoutait avec respect. Après un silence, papète ajouta :

— Je suis resté assez longtemps ici-bas ; je n'ai plus rien à y faire. Cependant, je regretterai mon jardin, ma maison, ma jolie petite ville de Ma-

rennes, mes rares amis, ton père et ta mère... En quelles mains tombera-t-il, mon modeste domaine? Et si rustique, qui donc en aura envie? Car je n'ai pas pu le vendre encore. Mais je l'ai chargé d'hypothèques en empruntant au notaire Cazouls une somme importante qui, à cette heure, est en lieu sûr, je t'en réponds!... Enfin!... Je te regretterai, toi surtout, mon fils, toi que ma fille n'a pas compris, ce dont elle est fâchée maintenant, je crois. Mais trop tard...

— Sans doute.

— Oui, tu n'oses pas dire qu'aujourd'hui tu n'accueillerais pas ses prières. Tant pis!... Tu ne céderas pas. Ni moi. Espérons que l'adversité, en les contraignant, elle et sa fille, à subir cette autre loi du travail, leur fera du bien.

« Allons, inutile de prêcher. Une des joies que j'emporterai dans la mort, c'est d'avoir constaté en toi une volonté vigoureuse et droite. J'avoue qu'autrefois je raillais, comme nos compatriotes, tes fantaisies littéraires. Pourtant tu as persévéré dans ton ambition, malgré les pires obstacles. Je suis donc tranquille sur ton compte : tu as foi en toi-même, cela est rare. Déjà tu as obtenu des succès, ton maître t'estime... Ah! excellent homme, ce vieux poète de ma génération qui t'a ouvert si franchement son foyer où tu as trouvé, n'est-ce pas? l'ange gardien de ton esprit et de ton cœur... Allons, ne rougis pas. Si tu aimes cette enfant, pourquoi ne le dirais-tu pas au pauvre ermite que je suis? »

— Oui, je l'aime, murmura Gustave d'une voix tremblante. J'espère que nous reviendrons, elle et moi, ensemble revoir votre maison et vous embrasser.

— Oh! n'essaie pas de me tromper. Moi, je ne serai plus ici. J'irai bientôt rejoindre ta brave mère.

Le jardin brillait devant eux, oasis de fraîcheur et de mélancolie, dont les arbres immobiles semblaient attentifs à leurs paroles d'adieu.

— Veux-tu entrer dans la maison une minute?

Gustave accepta l'invitation, avec la pensée pieuse de mettre à jamais dans ses yeux l'image du logis où, dans l'ombre et la solitude, le vieux paysan s'appêtait à mourir.

Mais ils entendirent des pas hésitants grincer sur le gravier de l'allée qui, devant la porte, longeait un côté de la maison. Papète frappa de la canne avec colère et gronda :

— Je parie que c'est ma fille Rose !...

— Et Amélie, naturellement.

— Je ne puis même pas jouir à mon gré de la dernière satisfaction que Dieu m'accordait !

En effet, Rose et sa fille s'avançaient, contentes de surprendre en leur visite craintive Gustave, dont la présence les rassura. Ce fut à lui qu'elles s'adressèrent, après avoir salué papète qui, s'étant assis sur le banc de pierre, ne bougeait plus :

— Nous venons d'apprendre votre départ pour Paris. Est-ce vrai?

— Oui, Madame, répondit Gustave. Je pars ce soir.

— C'est dommage, au moins pour nous.

— Pourquoi? Vous n'avez pas besoin de moi dans ce pays. Vous n'y êtes pas des étrangères.

— Parbleu! s'écria papète. D'ailleurs, est-ce qu'elles sont venues à Marennes pour se promener?... Non. Elles sont venues pour veiller sur ma santé.

— Nous ne pouvons guère te soigner, papète, interrompit Amélie. Tu ne supporterais même pas que nous fussions toujours auprès de toi.

— Tu as raison. J'aime mieux vivre seul.

— Papète est vraiment d'une humeur terrible. Il n'y a que vous, Gustave, qui le ranimiez un peu. Aussi est-ce surtout pour lui qu'on eût souhaité de vous posséder à Marennes plus longtemps.

A ces mots, papète se pencha sur sa canne et, d'un œil moqueur, il épia cette enfant qui déjà savait si bien, à l'exemple de sa mère, jouer de la

flatterie et du mensonge. Et, non sans malice, il l'interrogea :

— Ton père, comment va-t-il, à Paris?

— Très bien !... Il ne languit pas trop.

— Tu vois, on s'habitue à vivre seul. Et puis ton père s'accommode facilement à tout.

M^{me} Cassagnoles et sa fille rougirent en même temps, honteuses qu'elles furent soudain de ne presque jamais songer à l'homme faible qui, dans son affection dévote, leur pardonnait toujours les pires imprudences. Leur pensée tout entière demeurerait, depuis leur arrivée à Marennès, tournée vers l'argent, vers l'héritage qui contenait pour elles le trésor des vertus et des félicités les plus certaines.

Aussi bruissantes que des cigales, elles entreprirent une conversation sur la beauté du jardin. Mais, s'apercevant bientôt que ni Gustave ni papète ne les écoutaient, elles se turent.

Gustave se décida vivement à prendre congé. Comme pour se débarrasser d'une corvée, il salua d'abord les deux femmes. Ensuite, calme, grave, il s'approcha de papète et lui tendit les mains.

— Je m'en vais...

— Oui, tu t'en vas. Oui, tu m'abandonnes...

— Oh ! Voyons !

— Quand reviendras-tu ?

— Je ne sais pas.

— Quand tu reviendras, n'oublie pas mon jardin.

Viens le voir de temps à autre : il te reconnaîtra.

— Je vous en prie, taisez-vous...

— Tu as raison. Je me tais. Je te fais de la peine pour rien.

Papète se leva d'un sursaut, saisit Gustave par les épaules et, avec une fièvre de désespoir, il le secoua comme un arbre dans la lumière. Puis, laissant devant le banc de pierre les deux femmes interloquées, il le reconduisit vers la porte qui donnait sur le chemin de Rocas. Là, il le contempla, une minute de silence, et, d'un élan jaloux, il le pressa longuement sur sa poitrine qui haletait de sanglots :

— Adieu!... Adieu, mon fils!... Je ne te verrai plus. C'est fini... Sois heureux, mon fils!

Délivrant de son étreinte Gustave, qu'il n'eut plus le courage de regarder dans la poussière blonde du chemin, il s'appuya contre le mur pour pleurer.

Gustave, sans prononcer une parole, s'éloigna, les mains au visage. Son pas était rapide, titubant d'une sorte d'ivresse. Pour se raffermir et pour se consoler, il regarda le ciel si radieux, les jardins remplis de fruits et de verdure. Il rentra dans la ville sans détour, attristé que la présence de M^{me} Cassagnoles et de sa fille eût souillé pour lui, aussi peu que ce fût, l'image de son Languedoc qu'il adorait pour sa grâce souriante et sa généreuse richesse.

Le soir même, ses parents, brisés de douleur, l'accompagnèrent, malgré ses protestations, à la gare, où, l'automne dernier, sa pauvre mamète lui avait fait, à leur insu certes, ses véritables adieux. Une fois seul dans le compartiment, il pleura tout d'un coup, sans savoir au juste pourquoi.

Il pleurait pour tant de raisons! Surtout parce qu'il laissait sa mère, si bonne à tout le monde, son père, toujours souffrant, incapables l'un et l'autre de se résigner d'un cœur ferme, dans leur isolement, au sacrifice qu'ils consentaient encore, pour lui plaire, de se priver de lui. Les larmes coulaient, pures et bienfaisantes, sur ses joues qu'il essuyait patiemment avec son mouchoir.

Cependant, il regardait avec amour défiler, dans la poussière du crépuscule, les champs verdâtres de la plaine, qui bientôt, dans la nuit semée d'étoiles, s'évanouirent tout à fait, pareils aux rêves de son jeune passé.

Lorsqu'il arriva, dans la matinée, à la gare de Lyon, Paris resplendissait de soleil, ainsi que sa campagne du Languedoc. La rumeur de l'immense ruche laborieuse réveilla en son être le sentiment du courage et de la dignité. Par une sorte de coquetterie, il ne voulut point, en son état de fatigue, se présenter le jour même chez les Rucois. Il employa

donc son temps à ranger sa chambre, son petit nid qu'il revoyait charmant de la lumière du ciel et des reflets du jardin du voisinage.

Le lendemain, vers neuf heures, il monta chez son maître. Ce fut la mère de Jeanne qui lui ouvrit la porte, et avec un tel étonnement, un tel plaisir qu'elle poussa un cri. Pour mieux l'interroger sur les péripéties de son voyage, elle l'amena vite, vite, tout au fond de l'appartement, où elle était en train tout à l'heure d'examiner la baroque collection de prospectus que, depuis dix ans, elle serrait dans une de ses armoires.

Dans la salle à manger, maître Rucois était penché sur la table, au milieu d'un tas de paperasses. Il reçut Gustave avec sa bonhomie ordinaire, sans quitter sa chaise, aussi peu troublé que s'ils eussent travaillé ensemble la veille.

— Une revue, lui dit-il, a accepté de publier de moi un article, quelques-uns de mes souvenirs d'éditeur. Vous seriez bien aimable, mon petit ami, de recopier très lisiblement ces pages.

— Des souvenirs d'éditeur, ça doit être bien intéressant ?

— Pour les autres, peut-être. Pas pour moi.

Gustave se mit à l'œuvre.

Mais, Jeanne?...

Il ne songeait qu'à elle. Il n'osait en parler, de crainte de trahir sa pensée, la résolution qu'il avait, si douce, de lui confier enfin les désirs de son âme.

Elle revint du marché un peu tard. Rien que d'entendre grincer la clef dans la serrure de l'entrée, il trembla d'émotion. Elle eut sans doute le même frémissement de pudeur, de joie si forte qu'elle était douloureuse, car, ayant aperçu Gustave debout dans la salle à manger, devant la bibliothèque, elle courut précipitamment s'enfermer dans la cuisine. Il l'entendit remuer une chaise, des casseroles.

Puis, encore coiffée de son chapeau de paille, une cravate de satin rouge au col, elle reparut dans la

pénombre du couloir. Et, lesté, sur la pointe des pieds, elle s'avança vers Gustave.

— Bonjour ! lui dit-elle. Avez-vous fait un bon voyage ?

— Oui, Mademoiselle. Mais triste voyage.

— C'est vrai. Il faut se résigner devant l'inévitable... Et vos parents vont bien ?

— Très bien. Je leur ai beaucoup parlé de vous, de vous tous.

— Ah !...

— C'était bien naturel, n'est-ce pas ?

— Sans doute... Mais je vous dérange. Tout à l'heure, pendant le déjeuner, nous causerons à notre aise.

Jeanne disparut, dans une clarté de jeunesse bruissante et fraîche. Immobile d'admiration, il la regarda s'éloigner jusqu'au fond du couloir.

M. Rucois cependant hochait la tête, taquinait son lorgnon au bout de son long nez, fourrageait de méchante humeur sa barbe hirsute et rare, ou bien, feuilletant ses livres, consultant ses notes qui remplissaient des bouts de papier, il écrivait d'une plume aussi rapide que le vol d'un oiseau.

Si toute la copie de M. Rucois ne servait guère qu'à épouvanter les éditeurs, il donnait du moins à son secrétaire un bel exemple d'application assidue. Aussi Gustave chérissait-il d'un cœur filial cette maison qui offrait, comme la sienne, un air de modestie constante et, plus que la sienne, une sorte d'insouciance ingénue.

À table, il eut une émotion nouvelle, de s'asseoir en face de Jeanne, de partager son pain, de saisir une fois encore dans ses yeux l'aveu pudique de l'amour. Pour elle surtout, il parla de son pays de l'Hérault, de sa pittoresque et gaie cité de Marennes, de tout ce riche Languedoc que dominant les vertes Cévennes et que baigne la mer, ce Languedoc dont il avait mieux compris que jamais le dessin harmonieux dans sa diversité et la couleur aussi limpide que hardie.

Quand il parla de sa chère mamète, qu'il n'avait pu embrasser vivante, il sentit un frisson de piété familiale passer dans la lumière. Le maître et sa femme baissèrent la tête. Il surprit dans les yeux de Jeanne une larme.

Le silence régna. Chacun sembla dans sa pensée prier pour soi-même.

Pendant que Jeanne enlevait le couvert, M. Rucois se tourna doucement vers Gustave et lui dit :

— Votre chagrin est inconsolable, mon ami, je le sais. Mais ne vous laissez pas gagner par la tristesse : ce n'est pas de votre âge. D'ailleurs, j'ai remarqué que chaque fois que le Destin nous frappe c'est pour nous offrir bientôt une compensation.

— Une compensation ?

— Si, si !... Vous allez voir ça.

M. Rucois résonna de son rire ainsi que d'une clochette fêlée. Gustave le considéra un moment de stupeur, sans répondre.

Le maître voulait-il, en ces paroles obscures, signifier que Gustave méritait de recevoir de son effort littéraire une récompense ? Alors, il n'était donc plus jaloux, il l'aimait comme un fils ?... Voulait-il simplement indiquer d'une façon discrète, mais plaisante, qu'il avait découvert ses projets d'union avec Jeanne et qu'il était disposé à les accueillir ?...

Deux jours plus tard, le matin, tandis que Gustave sortait de chez lui pour se rendre rue Merlin, sa concierge lui remit une lettre qui portait le sceau de la Comédie-Française. Aussitôt, une pensée d'orgueil l'éblouit, comme un éclair. Puis ce pli, pourtant très attendu, lui devint redoutable. Bouleversé par l'inquiétude, il n'eut pas le courage de le décacheter dans la rue, parce qu'il contenait un message de victoire décisive ou un arrêt de condamnation.

Alors, se promettant de le décacheter là-haut, chez les Rucois, il partit à la hâte.

Là-haut, M. Rucois achevait de tailler sa barbe, et avec quelle maladresse ! Jeanne rangeait les pa-

piers et les livres sur la table de la salle à manger.

Gustave se présenta d'une allure si brusque, le visage si brillant d'impatience, que M. Rucois, en reposant ses ciseaux, lui dit :

— Qu'avez-vous, mon petit ?

— Voilà ! Tenez !...

Dès que le maître reconnut sur l'enveloppe que lui tendait Gustave le sceau de la Comédie-Française, il tressaillit d'étonnement et, avec son petit rire de clochette fêlée, il s'écria :

— Que voulez-vous que je fasse de cette lettre ?

— Je n'ose pas l'ouvrir.

— Allons donc, poltron !... Ouvrez ! Ouvrez !... Pas moi !...

Gustave, sous le poids d'une honte étrange, baissa le front, ne bougea plus. Mais Jeanne était là, vigilante, anxieuse autant que lui, et qui le ranimait de la chaleur de son affection.

Lentement, d'une main tremblante, il ouvrit la lettre.

Dans un joli rayon de soleil qui égaya la page blanche, il lut tout à coup que la Comédie-Française acceptait sa pièce en trois actes. Pâle, il releva la tête, dans un ravissement de fierté ; Jeanne comprit sa fortune merveilleuse.

Ils se regardèrent passionnément, en un silence qui parut infini. Et, pénétrés d'une joie aussi profonde qu'une souffrance, ils se rapprochèrent tout à fait l'un de l'autre.

M. Rucois interrompit de nouveau la toilette de sa barbe, pour observer les deux enfants. A la rougeur de leur visage, au tressaillement de leurs mains qui semblaient se chercher, il comprit qu'une grande chose s'annonçait dans son foyer rajeuni, ce matin, pour eux tous. Il eut un petit sourire furtif, charmant de satisfaction et de bienveillance. Puis, presque aussitôt, son air redevint sévère, les lèvres closes, le lorgnon branlant sur le bout du nez.

Jeanne, enfin, interrogea Gustave :

— C'est une bonne nouvelle que vous recevez là !... Pourquoi n'en dites-vous rien ?

— Excusez-moi... Tout d'abord je n'ai pas pu parler, tant j'ai été ému, répondit-il, les joues brûlantes. Je n'aurais jamais cru qu'un pareil miracle fût possible, et pourtant je l'espérais... Tenez !

Avec une sorte d'humilité qui demandait presque pardon, il tendit la lettre à M. Rucois qui, pour la saisir, eut un étrange mouvement d'hésitation. L'émotion l'empêchait de parler, lui aussi, une émotion de sourde colère, de jalousie, qu'il refoulait en vain. C'est que tout à l'heure, après qu'il se fut félicité du bonheur qui pour son foyer pouvait être, il n'avait songé qu'à lui-même, éternel vaincu. Et, à son âge, dans le sentiment qu'il avait, malgré tout, de son impuissance et de sa misère croissante, le succès triomphal de son jeune secrétaire lui paraissait un reproche, une sorte d'injure à sa destinée désormais inutile d'écrivain sans récompense, peut-être sans talent.

Jeanne lui dit, non sans impatience :

— Tu ne félicites pas M. Gustave ?

— Mais si ! Mais si !... Cela va de soi.

— Je crois bien qu'il nous apporte la chance.

— Certes ! Au moins pour lui. Tu as raison : il faut avoir de la chance dans la vie. Sinon, rien à faire.

— Il y a bien aussi quelque mérite ?

— Sans doute, sans doute. Ah ! ses parents vont être enchantés. Et que penseront de sa victoire ses compatriotes de Marennes ?

— Oh ! ma foi, murmura Gustave, sauf le contentement de mes parents et de papète Rességuier, le reste ne m'intéresse pas beaucoup.

Peu à peu, M. Rucois revenait à la joie de tout à l'heure, à sa vision du bonheur qui peut-être, ce matin, s'éveillait sur son pauvre foyer. Et, sur un ton d'allégresse, il repartit :

— Eh bien ! je n'ai plus rien à vous souhaiter

maintenant, Gustave. Tenez, voici votre lettre. Je ne suis plus grand'chose auprès de vous.

— Par exemple !... protesta une seconde fois Gustave, qui voulait de tout son cœur associer son bien-faiteur à sa fierté radieuse. Est-ce que vous ne serez pas toujours pour moi le maître qui, dans ce grand Paris où j'étais perdu, m'a donné si généreusement la force divine de travailler et d'espérer ?

A mesure qu'il s'avancait, plein d'affection et de gratitude, M. Rucois reculait vers la bibliothèque, en bredouillant :

— Moi aussi, pourtant, j'ai eu la gloire, quand j'étais éditeur, de publier du Michelet, du Lamartine, du Victor Hugo. Mais ce mérite ne vaut pas, je l'avoue, celui de forcer par une œuvre personnelle les portes de la renommée. Car demain, Gustave, vous serez célèbre. Allons, mon petit, je vous félicite. Soyons heureux, au moins grâce à vous... Si vous désirez télégraphier la bonne nouvelle à vos parents, je vous autorise à sortir tout de suite.

— Non, merci.

— Pourquoi non ?

— Je suis encore trop ému. J'aime mieux rester ici ce matin et jouir de mon bonheur au milieu de vous tous.

— Comme vous voudrez.

M. Rucois, ayant pris une chaise, s'assit à sa place habituelle. Jeanne s'en alla au fond de l'appartement annoncer à sa mère la grande nouvelle.

Et la bonne M^{me} Rucois, sa grosse figure rubiconde illuminée d'orgueil, accourut dare-dare féliciter, à son tour, Gustave.

— Mon enfant, c'est donc vrai que vous avez réussi à la Comédie-Française ?

— Oui, Madame : le miracle.

— Il n'y a pas de miracle, quand on a du talent. Le succès est une chose toute naturelle, fatale, sur quoi l'on doit toujours compter. Oh ! que je suis heureuse, et fière, vous savez !

— Oui, Madame.

— Vous êtes si bien des nôtres ! Vous vous faites aimer si franchement !

M^{me} Rucois lui pétrissait les mains avec chaleur, appointait vers lui, comme pour le baiser aux joues, ses lèvres rondes et luisantes. Et Gustave, ne sachant de quelles paroles la remercier de son effusion, l'embrassa soudain, aussi bravement qu'il eût embrassé sa mère.

M. Rucois, sans lever la tête, tourmentait ses paperasses sur la table. Comme les congratulations, derrière lui, se multipliaient trop longtemps à son gré, il sentait remonter en lui le chagrin humiliant de sa misère et de son impuissance. Parce qu'il en souffrait affreusement, ainsi que d'un mal qu'à présent il redoutait incurable, il maugréa :

— Du calme ! du calme !... Il faut que je travaille.

— Mais, mon ami, travaille, répliqua M^{me} Rucois avec une témérité extraordinaire. On a bien le droit, cependant, de féliciter cet enfant.

— Oui, c'est entendu. Voilà pour cet enfant un succès magnifique, inespéré. Seulement, défendons-nous toujours des illusions.

— Oh ! papa !...

— Ma fille, j'ai de l'expérience. Autrefois j'ai prospéré, moi aussi. Ça ne m'a pas empêché de devenir pauvre.

— Tu étais dans les affaires.

— Allons, assez !

Bourru, agitant sa chaise, M. Rucois embrouillait ses paperasses au lieu de les ordonner. On comprit sa jalousie mauvaise, dont il souffrait le premier et dont il avait honte.

Alors, tandis que Gustave, docile, respectueux, s'asseyait en face de lui, les deux femmes s'éloignèrent sans bruit.

XI

Les affaires de M. Rucois n'allaient pas très bien. On le recevait assez péniblement dans les journaux et dans les librairies, qu'il eût encombrés de manuscrits inutilisables.

Malgré tout, il ne perdait rien de son courage, il restait jeune, naïf du cœur et de l'esprit. Brave homme, il n'avait gardé du beau succès de Gustave que la joie qui le flattait, et aussi la pensée consolante que l'influence de son secrétaire l'aiderait désormais en ses propres entreprises.

Sa santé également périlait. Il toussait jour et nuit, par quintes terribles qui aggravaient son emphysème. Néanmoins il croyait que par des soins assidus, intelligents, il parviendrait, aussi aisément qu'à vingt ans, à rétablir l'équilibre de ses forces.

Il suçait des pastilles, buvait des tisanes, se couchait à minuit au lieu de se coucher à quatre heures du matin, et il se proposait de terminer ce régime, qu'il supposait aussi sage qu'efficace, par un séjour de plusieurs semaines dans quelque haute montagne, aux gros mois de l'été. Quoique ne sachant encore où se procurer l'argent nécessaire à cette villégiature, il en éprouvait à l'avance autant de bonheur qu'une jeune fille en éprouve à la veille de ses noces.

Cette après-midi, afin de prendre l'air, selon les prescriptions du médecin, il était allé en promenade du côté du Bois, non loin de la Porte Champerret.

Gustave était donc seul dans la salle à manger, occupé à recopier les manuscrits de son maître, qu'il savait pourtant très inutiles. Le travail, du moins, entretenait chez M. Rucois l'espérance, qui est la plus grande part des trésors de la vie. Et Gustave,

en lui montrant beaucoup d'application, le confirmait, par devoir et par charité, dans sa croyance, très noble, après tout, que ses ouvrages, s'ils n'acquerraient pas à présent une valeur marchande, apporteraient du moins plus tard, au lendemain de sa mort, de la notoriété à son nom, des ressources à sa famille.

Pauvre famille ! M^{me} Rucois et Jeanne ne voyaient presque plus personne, se privaient presque de tout. Et les difficultés de la vie matérielle ne faisaient que croître chaque jour, depuis les épouvantes de l'interminable guerre.

Un mois déjà que Gustave était revenu de son Languedoc. Il n'avait pas encore exprimé clairement à Jeanne, ainsi qu'il se l'était promis, l'aveu de son amour. Il restait le provincial timide, embarrassé souvent de sa volonté au milieu de Paris, dont certains usages déconcertaient son éducation. Et puis, par un scrupule de loyauté, il hésitait à offrir à Jeanne sa main trop faible, dépourvue de fortune. Enfin, s'il épousait Jeanne, ne manquerait-elle pas au ménage des vieux Rucois, dont elle assurait l'existence par son labeur de petite fourmi économe ?

Pour se reconforter en ses résolutions, il songeait à son pays, à sa maison.

Là-bas, à Marennes, papète Rességuier venait de mourir. Fidèle à son serment, il s'était arrangé de telle sorte que dans sa succession Rose, sa fille aînée, n'avait absolument que le droit d'hériter du petit bien de sa mère.

Mais Rose n'admettrait jamais, même devant la loi, d'être ainsi définitivement dépouillée. Elle accusait, avec une conviction inébranlable, sa sœur Marguerite d'avoir, pour la voler, abusé de la défaillance sénile de son père. Et tout de suite elle avait entamé un procès.

C'était pour mieux soutenir ses revendications qu'elle restait là-bas, à Marennes, avec sa fille Amélie, essayant d'ameuter les bourgeois, le petit peuple

de la ville, contre ces rapaces paysans de Rocas. Sous le coup de l'adversité, le caractère de M^{me} Cassagnoles s'était étrangement assoupli : elle était redevenue la fille simple, gentille des Rességuier, que chacun chérissait pour sa bonne grâce.

En province, on a le temps de se rappeler les affronts subis, d'en garder rancune, de s'en nourrir l'imagination. L'évocation fréquente du passé distrait un peu des ennuis du présent. En outre, les misères du prochain amusent beaucoup, permettent de se consoler de temps à autre de ses propres misères et de s'émouvoir d'un certain pathétique de la vie, qui par intermittence secoue la morne monotonie des âmes oisives.

Aussi, les bourgeois de Marennes, encore plus les braves gens du petit peuple, loin de pardonner à Rose ses prétentions ridicules, la morgue qu'elle affichait depuis son mariage avec un fonctionnaire qui, après tout, n'était pas un aigle, la laissaient se débrouiller dans sa bataille contre sa sœur Marguerite, qu'une fortune légalement garantie rendait, sinon plus fière, du moins plus courageuse.

Ah ! comme Rose se repentait à présent d'avoir d'une manière sotté, inexcusable, rompu son intimité avec les Mourèze ! Chez eux, qui étaient si estimés de tout le pays, elle aurait sûrement trouvé le moyen de tourner en sa faveur l'opinion publique. Elle essayait bien, par des caresses et des flatteries, de reconquérir leur confiance. En vain. Il était trop tard.

Les Mourèze, de leur côté, auraient certainement consenti à secourir Rose. C'est dans leur maison qu'elle allait chaque soir avec sa fille puiser une énergie nouvelle, des éléments de réconfort. Mais Gustave, que son père tenait au courant des déboires de M^{me} Cassagnoles, laissait entendre dans chacune de ses lettres que pour lui le passé n'était plus qu'un joli rêve.

Néanmoins, malgré les résistances de Gustave, M^{me} Cassagnoles et sa fille, qui dans leur désarroi

avaient besoin de croire à la pitié des gens et des choses, espéraient obstinément le fléchir, le ramener à elles par leurs démonstrations de tendresse, par l'affectation d'une humilité dont elles ne voyaient pas le mensonge. Un malheur ne se produisant jamais seul, elles devinaient aisément, par une intuition de leur orgueil et de leur cupidité, que les Railhard, une fois qu'ils seraient renseignés, et qui peut-être l'étaient déjà, sur la disposition imprévue de l'héritage de papète Rességuier, ne tarderaient point à invoquer un prétexte quelconque de se dérober à leurs engagements. Et davantage elles s'attachaient, maladroitement en leur impatience, à renouer avec les Mourèze tous les liens d'autrefois, les espérances d'union qui avaient été à Amélie si douces et qu'elle, moins encore que sa mère, n'osait cependant, par pudeur, exprimer d'une façon précise.

Gustave, lui, ne doutait pas une seconde de la perfidie des Railhard. Mais rien ne pouvait plus changer dans le cours de sa destinée ni dans l'émoi de son âme.

Pourtant, si Gustave considérait que les Parisiens tourbillonnaient parmi trop de relations, dans la ville tumultueuse, qu'ils ne peuvent s'attacher que par intérêt à des amis nouveaux, il avait trop sincèrement aimé les Cassagnoles pour ne pas les plaindre, peut-être les aimer toujours.

Dès son retour de Marennes, il était allé porter à M. Cassagnoles des nouvelles de ses voyageuses. Mais, après la mort de papète, après les cruelles déceptions de M^{me} Cassagnoles, il n'eut pas le courage de remonter rue Toullier présenter l'hommage de ses condoléances, car il eut peur, cette fois, de ne pas paraître sincère.

En cette après-midi, chez les Rucois, pendant que son maître se promenait dans le Bois, il travaillait seul dans la salle à manger inondée de lumière. Par intervalles, il s'arrêtait, la plume à la main, et librement il s'abandonnait à la mélancolie séduisante de ses souvenirs.

Mais la vision de la réalité présente dissipait bientôt le nuage du passé, et il ne voyait plus, ainsi que sur le sable d'une source limpide la lueur d'un ciel paisible, que la figure souriante et attentive de Jeanne.

Tout à coup, de même que si la ferveur de sa pensée eût attiré la jeune fille, il l'entendit, en un murmure qui lui fut aussi doux que celui d'un ruisseau sous des haies, glisser le long du couloir obscur. Et, sur le seuil de la salle, devant lui, elle se présenta.

— Je viens vous demander un service, dit-elle.

— Ah ! Lequel ?

— Mais vous semblez fatigué.

— Moi ? Pas du tout.

— Préoccupé... Qu'avez-vous ?

— Rien...

— Si. Voyons !...

— Des ennuis... Je songeais... à tant de choses, mon Dieu !

— Alors je suis indiscrete.

— Non, Mademoiselle, pas vous,.... jamais... Vous vous en doutez bien ?

Il se leva lourdement, non sans peine, pliant et repliant par contenance un morceau de papier. Jeanne l'observait, d'abord surprise, puis avec un frémissement de joie plus vive que son courage.

Les yeux de Gustave étaient sur elle, si fixes, si ardents, qu'elle rougit de pudeur, en la passion de son âme. Elle ne le regarda plus, parce qu'elle avait honte de trahir ainsi, avec trop de naïveté ou de faiblesse, son désir à la fois suppliant et glorieux. Cependant, soumise à ses avances, elle ne s'écartait point.

Il l'effleura d'une caresse et lui dit :

— Je songeais à vous...

— A moi ?

— Oui... Il faut bien que je vous parle enfin de moi, que je vous demande votre pensée aussi, pour agir loyalement,.... n'est-ce pas ?

— Oui.

— Si je suis importun, pardonnez-moi.

Il s'interrompit, sans force, étonné d'avoir eu tant d'effusion soudaine. Elle s'émut de son trouble davantage et murmura :

— Vous n'êtes pas importun du tout. J'ai compris depuis longtemps... et sans doute que vous connaissez également ma pensée.

— Permettez-moi de vous dire que je vous aime, Jeanne.

Elle baissa les yeux et tout bas répondit :

— Je vous aime.

— Croyez-vous que vos parents consentiront à nous fiancer ?

— Ils sont si éprouvés par la vie qu'ils n'espèrent pas qu'un pareil bonheur puisse être pour eux.

— Je vous aime. Nous leur apprendrons nos intentions quand vous le voudrez.

— Ils vous affectionnent beaucoup. Ils seront fiers de vous avoir.

Un moment ils gardèrent le silence. Les mots étaient trop faibles.

Jeanne leva vers Gustave son visage savoureux, ses yeux noirs brillants comme des étoiles.

Mais du fond du couloir apparut le pas indolent de M^{me} Rucois qui, par extraordinaire, s'alarmait de l'absence prolongée de sa fille.

Aussitôt, les deux enfants, comme pris en faute, se séparèrent. M^{me} Rucois grondait doucement :

— Eh bien ! Jeanne, as-tu demandé à M. Gustave d'aller chercher ton père ?

— Oui, maman.

— S'il restait trop longtemps là-bas, la fraîcheur du Bois pourrait lui faire mal.

— Oui, maman.

— Comprenez-vous, monsieur Gustave?... Son père est si distrait !

— Oui, Madame, répondit Gustave. Rassurez-vous : je le ramènerai tout de suite.

— Merci, mon fils!...

M^{me} Rucois ne croyait pas si bien dire, aujourd'hui : « Mon fils! »

Gustave, avisant son chapeau et sa canne, partit à la hâte. Jeanne, qui se plaisait à toucher sur la table les papiers qu'il avait touchés, lui adressa dans un sourire la prière de ne pas s'attarder au dehors.

La rue, ainsi que d'habitude, était déserte. Excité par une force nouvelle au milieu des choses qui lui paraissaient plus agréables, il atteignit rapidement les fortifications.

Vers Neuilly, à cinq cents mètres de la porte Champerret, il aperçut, non sans étonnement, la silhouette bizarre de son maître qui était assis sur un banc. Là, sous le vaste ciel, quelques platanes épanouissaient leurs feuillages maigres. Parmi des vergers souffreteux, des jardins potagers encombrés de petites cabanes, s'élevaient d'énormes maisons à cinq étages.

M. Rucois n'était donc pas allé bien loin de chez lui respirer l'air pur. En véritable Parisien superstitieusement attaché au décor de la ville précieuse, il se croyait, en cette bordure de banlieue, à la campagne. Coiffé d'un lourd chapeau melon, vêtu d'un pantalon gris à carreaux, d'une redingote noire à longs pans, il se tenait très sage, les mains aux genoux.

Un sourire errait sur ses lèvres minces, dans la broussaille de sa barbe. Il tendait son long nez rose, chaussé du lorgnon, vers la poussière de l'avenue où roulaient avec fracas les autos, les tramways et les charrettes. Observateur passionné de la vie qu'il aimait de tout son être, il s'amusait, avec une curiosité d'enfant et de poète, à regarder passer les femmes que, selon qu'elles étaient ou non élégamment habillées, il trouvait laides ou jolies.

A quoi songeait-il, depuis deux heures qu'il s'efforçait, dans son isolement, d'oublier sa maison et sa famille?

Lorsque la voix, pourtant affectueuse, de Gus-

tave retentit à l'improviste dans son silence, il fut saisi d'un tremblement presque douloureux.

— Que me voulez-vous? s'écria-t-il.

— Ces dames craignent que vous ne preniez froid. Elles m'ont prié de vous dire...

— Je viens. Elles ont raison.

Docile, les mains aux poches du pantalon, dégourdissant ses menues jambes de sauterelle, M. Rucois suivit son secrétaire. Celui-ci, frissonnant encore de bonheur, eut d'abord la tentation de confesser honnêtement son amour et de dire les promesses de Jeanne à cet homme, de qui dépendait maintenant le meilleur de sa destinée.

M. Rucois n'était-il pas, en effet, assez original pour avoir à sa façon, contre toute expérience des choses les plus ordinaires, conçu en faveur de Jeanne un projet d'établissement, peut-être de mariage, qu'il s'imaginait préférable à tous les autres, et même le seul possible? Ou bien n'était-il pas assez égoïste, à son âge, dans sa vanité d'écrivain à la gloire duquel tous les siens devaient consentir le sacrifice de leur goût, de leur repos, de leurs intérêts, pour exiger que sa fille, ménagère gratuite et laborieuse, demeurât auprès de lui toujours?... Et il savait, à certaines heures, commander avec une autorité si tyrannique!

Aux bavardages, aux insinuations de Gustave, qui d'ailleurs ne pénétraient pas du tout dans son esprit, il ne répondait que par monosyllabes, avec ennui. Ah! il avait bien d'autres soucis en tête que l'amour et le mariage des deux enfants!...

Et des soucis pressants, tellement affreux que l'incorrigible optimiste qu'il restait depuis si longtemps à travers ses misères manifestait une grande tristesse.

A vrai dire, s'il avait quitté cette après-midi son cinquième, c'était moins pour aider à l'amélioration de sa santé que pour distraire dans le bruit de la ville et dans la lumière de ce qu'il croyait être la campagne ses appréhensions, trop justifiées, d'un

malheur qui menaçait son foyer, sans que d'ailleurs M^{me} Rucois et sa fille en eussent, ainsi qu'à l'ordinaire, un pressentiment. Car ce despote, qui avait l'air pacifique, mais qui n'obéissait guère qu'à son amour-propre et au culte de sa personne, gardait pour lui seul le secret de ses ressources, souvent de ses pensées.

Par orgueil plus que par pitié, il avait caché à sa femme et à sa fille que son successeur à la maison d'édition, qui par contrat lui servait une rente mensuelle de huit cents francs, était à la veille de déposer son bilan. Aussi entrevoyait-il qu'au bout de quelques semaines son ménage manquerait de l'argent le plus indispensable.

Alors, que deviendrait-il ?

Son successeur ne pouvait, et certes de bonne foi, que lui donner sur le rétablissement de ses affaires des espérances. M. Rucois devait, en tout cas, se résoudre à des mesures d'économie immédiates. La première de ces mesures, et la plus pénible, n'était-ce point de signifier congé à son secrétaire, à cet enfant qu'il chérissait de tout son cœur, il le sentait à cette heure de calamité, et qu'il avait eu naguère l'indignité de jalouser.

M. Rucois n'oubliait pourtant pas que, dans un coin de sa chambre, derrière son lit-cage, il possédait un trésor rare, une caisse bondée de manuscrits qu'il avait achetés autrefois à des débutants dans les lettres, devenus la plupart aujourd'hui fameux, et quelques-uns illustres. Mais il entendait ne se débarrasser de ce trésor qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé toutes les recherches, tous les éléments d'assistance.

Ces ouvrages inédits n'augmenteraient-ils pas de valeur marchande avec le temps ? Quelle duperie, quel malheur ce serait de les vendre pour quelques morceaux de pain ? En outre, poète lui-même, passionné et têtu, il se flattait d'avoir le privilège de jouir seul, avec une volupté d'avare, d'une richesse certaine que personne n'avait regardée. Et il ne

doutait pas, en son optimisme qui soudain éclairait son âme, que le destin cesserait un jour de le tourmenter et qu'il trouverait parmi ses relations nombreuses un homme capable de compatir à ses alarmes et de lui accorder un crédit sur son trésor.

En marchant, il soupirait de chagrin, d'une sourde colère. Parfois il s'arrêtait avec une sorte de complaisance pour se livrer à de longues quintes de toux qui lui déchiraient la poitrine. Rue Merlin, devant sa maison, il rompit son mutisme, non sans rudesse :

— Gustave, je suis fatigué.

— Je le vois, hélas !

— Ne remontez pas chez moi.

— Pourquoi ?

— Ne revenez pas demain.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Excusez-moi de vous parler sur ce ton. J'ai tant de peine à me séparer de vous, ne fût-ce que pour quelques jours.

— Mais quoi?... Je ne comprends pas.

Le maître, soupçonnant à l'inquiétude de Gustave, à son air de dépit, qu'il serait susceptible de deviner quelque chose de ses angoisses, voulut, avec un accent de bonhomie, qui cependant sonnait faux, le rassurer :

— Je ne suis pas en train, ces temps-ci.

— Ah !

— J'ai des courses à faire dans ce tourbillonnant Paris, qui n'est plus aussi facile qu'autrefois. Ainsi, jusqu'à nouvel ordre, je vous rends votre liberté.

— Non, non ! Ce n'est pas possible. Je reviendrai...

— Pour quoi faire ?

— Ne serait-ce que pour m'informer de l'état de votre santé.

— Bon ! comme vous voudrez... Au revoir, Gustave.

Il tendait sa main petite, molle, et qui était glacée. Puis, s'engageant d'un saut dans le vestibule de la maison, il laissa sur le trottoir Gustave tout interdit.

XII

Le lendemain, à l'heure de tous les jours, Gustave monta chez les Rucois. Son maître ne manifesta, naturellement, aucune gêne, aucune surprise. Ils travaillèrent côte à côte, comme d'habitude, à la préparation de cette immense Histoire de France qui ne paraîtrait jamais en librairie, Gustave le savait bien. Et la vie continua tout doucement, sans le moindre heurt.

M. Rucois parlait de moins en moins, surtout à table. Il se forçait visiblement au travail. Par dignité, se disait-il à lui-même, il s'obstinait à ne rien révéler de ses soucis à sa femme. L'ombre persistante de la mauvaise humeur déconcertait Gustave et Jeanne dans la joie de leur amour, encore davantage dans leurs intentions d'avouer aux parents de Jeanne leur désir d'union.

Une semaine avant la fin du mois, M. Mourèze annonça de Marennes à son fils le retour de M^{me} Cassagnoles et de sa fille à Paris. Elles rentraient vaincues, lasses de leur longue bataille contre les paysans de Rocas, ne gardant plus qu'une chance de succès, à laquelle d'ailleurs elles étaient seules à croire : le témoignage de Gustave Mourèze.

Elles comptaient, dans leur outrecuidance, que celui-ci accepterait bénévolement de déclarer devant un tribunal avoir recueilli de papète Rességuier, à maintes reprises, la volonté formelle de laisser, le lendemain de sa mort, tout son bien intact à ses enfants, suivant la loi, et en outre de léguer à Rose seule la part qui lui revenait de sa mère.

Cette prétention de M^{me} Cassagnoles de le mêler

à ses affaires de famille troubla Gustave dans sa conscience. Ce qui l'étonna et l'irrita davantage, ce fut l'exhortation réitérée de ses parents à la soutenir dans son procès. Est-ce qu'ils rêvaient donc toujours de le marier avec Amélie et de le ramener à Marennès, dans leur vieux magasin?

Ils ne comprenaient donc pas que son cœur, dépouillé du rêve d'amour qu'il avait fait, si jeune, sous le ciel riant du Languedoc, s'était donné maintenant à une jeune fille dont la tendresse, encore plus que la beauté, lui rappelait justement le charme simple de son foyer familial de Marennès? Ils doutaient donc toujours de lui, de ses forces, dans cet admirable Paris dont le tumulte les effrayait à distance? D'autre part, puisqu'il savait mieux que quiconque quelles avaient été, dans cette question de l'héritage Rességuier, les résolutions suprêmes du grand-père d'Amélie, comment pourrait-il, autrement que par un faux témoignage, soutenir les Cassagnoles dans leurs revendications?...

Néanmoins, tant de souvenirs le liaient à eux pour jamais! La voix de la pitié, les voix si douces du passé, parlaient encore à son âme sensible. Les Cassagnoles n'étaient plus heureux. Le sentiment de leur infortune lui faisait, malgré tout, de la peine, et il lui plaisait d'incliner vers eux sa pensée généreuse.

Ainsi qu'il l'avait prévu, les Railhard avaient lâchement abandonné à leur calamité leurs amis de la rue Toullier. Mais lui, Gustave, ne fût-ce que pour s'anoblir à ses propres yeux d'un nouveau titre d'indulgence bienfaisante, se promit d'aller chez les Cassagnoles offrir ses consolations et, dans la limite de ses trop modestes moyens, ses services.

Le soir même de leur retour, vers cinq heures, il se présenta rue Toullier.

L'appartement semblait en désordre, une malle ouverte dans le couloir, des chaussures jetées sur le parquet, des manteaux suspendus aux patères. Dans le salon, M^{me} Cassagnoles exposait pour la cin-

quième fois à son mari, avec des grondements de courroux et des lamentations, les diverses phases de sa bataille autour de l'héritage : d'abord ses démarches incessantes auprès du vieux papète farouche qui s'enfermait comme un ours dans sa maison solitaire, puis ses assauts inutiles contre sa sœur Marguerite, qui les défiait aujourd'hui du haut de sa fortune, puis la mise en train du procès. Elle ajoutait, ce qui était une illusion agréable à sa rancune et à son désir, que la ville s'indignait également contre la fourberie des rustres de Rocas, et enfin que les Mourèze n'avaient pas cessé de lui montrer la plus reconfortante affection.

Dès que Gustave parut, M^{me} Cassagnoles le prit dans ses bras avec effusion. Amélie, plus délicate, et peut-être un peu timide, lui pressa les mains longuement. M. Cassagnoles, le pauvre, qu'une pareille tempête bouleversait dans la santé de son corps et de son âme, lui frappa sur les épaules avec une amitié chaleureuse et le fit asseoir dans un fauteuil.

M^{me} Cassagnoles avait vieilli tout d'un coup, les yeux rouges d'avoir versé tant de larmes, les joues flasques d'avoir proféré tant d'imprécations et de menaces. Elle s'assit dans un second fauteuil, près de Gustave qui frémissait au contact d'une douleur aussi ardente que le feu, et elle lui dit :

— Que je vous remercie premièrement d'être venu ici dès ce soir. Vous savez l'injustice abominable dont nous sommes frappés.

— Oui, répondit-il.

— Vos parents ont eu pour nous tant de sympathie, l'amitié de toujours. Toute la ville aussi... Quoique... il y en ait quelques-uns, de nos compatriotes, qui nous croient ruinés : ce sont des jaloux... Ah ! les braves Mourèze !... Que je vous dise : ils se portent très bien. Seulement, le magasin ne va pas fort. Depuis votre départ, ils n'en prennent plus grand souci.

— Ils ne sont plus que tous les deux. Le magasin

leur procurera toujours le petit bien-être auquel ils sont accoutumés.

— Evidemment !... Vous êtes aussi brave qu'eux. J'avoue que nous vous avons méconnu, moi surtout.

— Bah ! oublions le passé.

— Non. Il faut que chacun avoue ses torts. Et puis, n'est-ce pas dans le passé, dans le souvenir de nos excellentes relations, que nous avons à puiser des forces nouvelles ? Ma fille aimait tant aller chez vous, auprès de vos parents ! Quand elle revenait de la rue Saint-Jean, elle était si contente !

— Oui. De notre côté, nous aimions tant l'avoir !

— Et ici, savez-vous ce qui nous est arrivé ?

— Non.

— Les Railhard nous ont lâchés brutalement, sans motif.

— Oh ! il doit y avoir un motif.

— Ma foi non, aucun...

— Oh ! si vous cherchiez bien... ! Quant à moi, leur rupture ne m'étonne pas. Je la pressentais : si papète Rességuier vivait encore, il pourrait vous le dire.

— J'aurais dû m'attendre aussi à leur inconvenance. Que voulez-vous, on place souvent assez mal sa confiance, on se trompe. Tout le monde se trompe, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Ces gens-là ne sont que des paysans déguisés en Parisiens. Ils s'imaginent que nous allons être sur la paille. Ah ! ah ! voyez-vous ça !...

Gustave, n'osant pas encore exprimer ses émotions présentes, semblait acquiescer, par des soupirs, des hochements de tête, aux plaintes ainsi qu'aux insinuations amicales de M^{me} Cassagnoles.

Elle se moucha violemment, avec une sorte de colère, et repartit :

— Ma sœur m'a volé la fortune de mon pauvre père, ce cher papète qui vous aimait tant !... Eh bien ! tout le monde, même le notaire Cazouls, ou plutôt le méchant monde, me blâme. me maudit

parce que je récrimine, parce que je demande justice. M. Cazouls, on le comprend de reste, soutient ma sœur. Parbleu ! il espère qu'elle lui fera gagner de l'argent, plus tard. Moi, il me condamne. Et pourquoi?... Il m'affirme que mon père aurait, quelque temps avant sa mort, remis à ma sœur toute la somme d'un emprunt fabuleux hypothéqué sur son bien, sauf pourtant celui de ma mère...

— Avait-il ce droit, votre père ? S'il en a usé, c'est qu'il devait l'avoir.

— Non, non ! Il n'avait pas le droit de se livrer à des opérations pareilles !...

— La loi, pourtant...

— Est-ce qu'il n'était pas très vieux, et malade ? Est-ce qu'il ne subissait pas chaque jour, de la part des Bardol, une contrainte criminelle ?... Non, quand il a contracté cet emprunt et hypothéqué son bien, il ne jouissait plus de ses facultés intellectuelles. Il n'était plus libre !...

— Voilà ce qu'il vous faudrait prouver.

— Oui, autant de questions qu'il me faut examiner. Je ne peux pas, je ne veux pas me laisser voler mon bien par des rustres sornois, rapaces et fourbes !... Mon père, qui me gâtait tant, qui me pardonnait tout !... Justement, ce qui prouve qu'il a perdu la tête, c'est qu'il a remis à ma sœur toute sa fortune. Ou peut-être a-t-il voulu la lui remettre pour quelque temps, jusqu'à sa mort, et l'obliger ensuite par un testament à me restituer à moi la part qui me revient.

— C'est bien compliqué, cela. Et votre père avait l'esprit si clair, si net.

— Plus à la fin de sa vie... Au contraire, il avait des manières bourruées d'ours sauvage qui me surprenaient beaucoup. Voyons, est-ce que, par hasard, vous ne soupçonneriez pas en quel endroit il a pu cacher un testament ?

— Mon Dieu, non.

— Il faut que je dise tout, Gustave. Vous êtes

intéressé aujourd'hui, autant qu'Amélie et que nous tous, à recouvrer cette fortune.

— Moi !

— Voyez-vous, les Railhard ont bien fait de rompre : leur amitié n'a pas résisté à la première épreuve. Je ne les regrette donc pas. Vous, qui êtes de notre famille, il faut que vous nous aidiez.

— Vous aider..., comment ?

— D'abord, est-ce vrai que mon père désirait que vous épousiez Amélie ?

— C'est vrai.

— Ah ! vous voyez que je ne mens pas. Il vous a également confié bien des fois sa ferme résolution d'avantager dans sa succession sa fille aînée, autant que la loi le lui permettrait ?

— Bien des fois, non. Une ou deux fois, il m'a laissé entendre qu'Amélie recevrait, par vous, la meilleure part de son bien.

— Votre témoignage nous sera d'un grand prix.

M^{me} Cassagnoles se tut, épongeant à coups de mouchoir son large visage pourpre, mouillé de sueur. M. Cassagnoles, les poings aux genoux, hale-tait d'impatience. Amélie s'inclinait vers Gustave avec une attention câline, en souriant d'amour, comme elle faisait là-bas, à Marennes, dans la pauvre petite chambre de travail de la rue Saint-Jean.

Gustave, après un silence, releva le front et, sur un ton de dignité qu'il s'efforça de rendre ferme, il répondit :

— J'ai le devoir de déclarer la vérité, envers et contre tous.

— C'est ce que je vous demande.

— Nous voilà donc d'accord sur ce point important... Eh bien ! si mes parents ne vous ont rien appris de mon projet de mariage, c'est peut-être qu'ils ne croient pas encore à sa réalisation. Or, ce projet est très sérieux. Et, puisque l'occasion m'y invite, je ne vous dissimulerai pas que j'aime une jeune fille, qui certes n'est pas riche...

Gustave dut s'arrêter brusquement, non sans effroi. M^{me} Cassagnoles avait d'indignation levé ses bras énormes, ouvert sa forte bouche menaçante; Amélie avait enfermé son visage entre ses mains pâles; M. Cassagnoles s'était effondré sur sa chaise, le cou entre les épaules.

— Que me dites-vous ! gronda M^{me} Cassagnoles.

— Rien de mal, je suppose ?

— Est-ce que vous voulez nous abandonner, vous aussi ?...

— Ce n'est pas moi qui vous abandonne. J'étais abandonné depuis longtemps.

— Je ne comprends pas. Nous ne comprenons pas...

— Je le vois bien. C'est précisément le malheur.

— Bon ! J'admets que vous ayez raison dans le reproche que vous m'adressez sans cesse de vous avoir autrefois abandonné. Mais les temps sont changés. Nous savons maintenant où est la vérité...

— Quelle vérité ? Celle de vos intérêts ?

— Ne doutez plus, je vous en supplie, de la sincérité de notre repentir et de la loyauté de notre affection.

— Hélas ! on ne peut pas faire que les temps d'autrefois reviennent. Les temps sont changés, vous l'avez dit.

— Voyons, voyons, Gustave !... Permettez que je vous parle comme vous parlerait votre mère...

— Eh bien ?

— Êtes-vous sûr de l'honnêteté de la jeune fille que...

— Oh ! Madame !... je ne supporterai pas une seconde...

— Pardonnez-moi : je me suis mal exprimée. Comment, d'ailleurs, aurais-je la pensée d'offenser une personne que je ne connais pas ?

— Si, Madame, vous la connaissez.

— La fille des Rucois ?

— Vous m'avez dit qu'elle vous plaisait beaucoup.

M^{me} Cassagnoles s'interrompit de surprise aussitôt, haleta d'angoisse.

Amélie, qui, plus familière des mouvements de caractère de Gustave, sentait sa volonté profonde, invincible, murmura sur un ton de résignation :

— C'est vrai, maman : tu l'as dit. Je me le rappelle...

M^{me} Cassagnoles jeta à sa fille un furtif regard de courroux, presque de mépris. Puis, agitant d'une secousse agressive son corps pesant, elle s'emporta de nouveau, jusqu'à défier son adversaire par le mensonge le plus invraisemblable :

— Ma fille a eu tort de ne jamais m'apprendre franchement que vous aviez sur elle des vues sérieuses. Rien de ce qui arrive ne serait arrivé.

— Pardon ! balbutia Gustave, stupéfait. Vous allez trop loin. Tout le monde à Marennes connaissait mes intentions, et aussi, je puis l'ajouter, celles d'Amélie.

— Non, Gustave, non ! Moi, je n'en savais rien. Ou plutôt, je soupçonnais bien une de ces amourettes qui sont sans conséquence, mais pas davantage !... En tout cas, vos parents seraient très contents de votre mariage avec Amélie. Et si papète se trouvait ici, il vous parlerait comme moi.

— Il connaissait mes griefs contre vous, il s'en indignait plus que moi, et donc il ne blâmait pas ma conduite.

— Ça m'étonne.

— Tant de choses nous étonnent tous les jours ! Croyez que je ne mens pas.

— Oh ! par exemple !...

— Quant au témoignage que vous sollicitez de moi, c'est par probité, non par défaut d'amitié, que je suis obligé de le refuser. Et papète, j'en suis sûr, m'approuverait de résister à votre demande.

— A présent qu'il est mort, vous interprétez aisément à votre gré ses sentiments.

— Mon Dieu, que cette discussion est pénible !... Au moins, Madame, réfléchissez que tous les témoi-

gnages les plus tendancieux ne détruiront jamais la légalité d'un acte passé chez un notaire !...

— Qu'en savez-vous ?

— Est-ce qu'il n'avait pas le droit de vendre ses biens, d'en garder la jouissance jusqu'à sa mort et d'en remettre la valeur liquide à qui bon lui semblait ?

— Ce n'est pas la question. S'il est prouvé que papète ne s'est rendu chez le notaire que sous la pression d'un héritier cupide et brutal, ses opérations sont nulles... Ou bien il a caché l'argent quelque part, ou un testament.

— S'il avait fait et caché un testament, il vous l'aurait dit à vous-même.

— Non ! Il a pu se taire par prudence, pour que je n'aie pas raconter qu'il avait rétabli la justice en ma faveur, et qu'ainsi je ne soulève pas contre lui les protestations de Marguerite, dont il avait peur... Oui, je crois, je croirai toujours que mon père n'a pas commis cette infamie de me déshériter ! Il m'aimait trop...

— Détrompez-vous, Madame. Excusez-moi de contrarier vos desseins et vos dernières illusions. Mais j'obéis à un devoir. Papète m'a déclaré à plusieurs reprises, et malgré mes respectueuses protestations, croyez-moi, qu'il n'oublierait jamais votre reniement du pays, votre hostilité à toutes ses préférences. Avait-il tort ? Avait-il raison ? Je n'ai pas le droit de le rechercher. Je dis simplement la vérité.

— Allons, tant pis !... La discussion n'aboutirait à rien.

M^{me} Cassagnoles, dans la pensée de sa défaite et de son impuissance, baissa le front humblement. Trop souple, trop intelligente pour s'obstiner dans un conflit inutile, elle admit tout de suite la nécessité de ménager, fût-ce au prix de son orgueil, la susceptibilité de Gustave, afin qu'il l'aidât, par son crédit auprès de leurs compatriotes de Marennes, à

battre dignement en retraite, si du moins elle devait un jour s'avouer vaincue sans rémission.

Tandis que son mari et sa fille, accablés par le chagrin, ne soufflaient mot, elle se tourna de nouveau vers Gustave, avec un accent de douleur qu'il ne lui avait jamais connu, et elle le supplia :

— Je pense cependant que vous ne direz rien à personne des rancunes de papète contre nous ?

— Je ne suis ni méchant ni lâche, Madame. Je souhaite de vous servir de mon mieux dans vos inquiétudes, et j'espère même qu'il ne vous sera pas impossible de réveiller chez les Bardol le sentiment de la justice.

— Ah ! je ne compte pas beaucoup là-dessus. Si j'y avais compté aussi peu que ce fût, je ne vous aurais pas tourmenté de mon insistance. Mais espérons toujours... En attendant, Gustave, revenez nous voir souvent : cela nous fera du bien. Et peut-être, qui sait ? vous nous apporterez un jour l'espérance aussi d'être heureux, tous ensemble.

Elle le flattait encore, patiente, avec des caresses du regard et du geste, frémissante de l'ardeur de plaire et de mériter la pitié. Son émotion était trop vive pour ne point toucher Gustave dans la jeunesse de son âme qui était tellement éprise de noblesse et de beauté.

Mais, de crainte qu'on ne profitât de sa défaillance pour l'envelopper de plus de lamentations, il se leva de son fauteuil et, satisfait d'avoir, envers et contre tous, montré une sincérité courageuse, il s'apprêta délibérément à sortir.

Les trois Cassagnoles, déconcertés par sa précipitation, le suivirent en groupe, à petits pas anxieux.

Dans le vestibule, lorsque Gustave déjà ouvrait la porte, M. Cassagnoles, que le sentiment de sa défaite profonde rendit à l'improviste audacieux, rompit le silence :

— Voyez-vous, Gustave, nous ferions mieux de nous en retourner à Marennes.

A ces mots, sa femme, comme furieuse d'entendre

une injure, le toisa des pieds à la tête et s'écria :

— Tu plaisantes, nigaud !... Ne sais-tu pas qu'à Paris on a du moins l'avantage de pouvoir, au milieu de tout le monde, cacher ses malheurs ?

— Cachés ou non, ils existent. Gustave s'en retournerait là-bas avec nous.

— Trop tard, votre bonne proposition ! répliqua celui-ci. Paris m'a conquis désormais, et c'est surtout pour ses vertus de travail que je l'aime. Allons, au revoir !...

Il leur serra la main à tous avec chaleur et, n'ayant pas le courage indiscret de dévisager Amélie, dont il sentait l'humiliation de victime irresponsable et sans volonté, il descendit l'escalier lentement, d'un pas alourdi par la peine.

Il rentra chez lui tout droit, l'esprit en un tel désordre qu'il ne put s'attacher à aucun ouvrage. Le désastre des Cassagnoles, maintenant que la destinée l'avait si cruellement vengé de leur dédain et de leur perfidie, ne laissait plus en son être que de la compassion. Mais bientôt, s'ils manquaient de ressources dans leur isolement d'oisifs, ne serait-il pas enveloppé de leurs plaintes et de leurs prières ? Et alors aurait-il, pour s'y dérober, la même énergie que tout à l'heure ?

Aussi la perspective de leur détresse possible, prochaine, dans cette immense ville qui n'a pas le temps, elle, d'avoir pitié, lui faisait-elle redouter pour lui-même de manquer de pain et de lumière. Et, sagement désireux de se préparer déjà de sûrs moyens d'existence, il se mit désormais à travailler chaque soir, et fort avant dans la nuit, à la rédaction de contes et de nouvelles qu'il envoya par la poste à des journaux et à des revues.

Deux nouvelles furent accueillies par des journaux qui consentaient à en avancer le paiement à Gustave. Cette bonne chance reconforta sa volonté.

Chaque matin, il montait rue Merlin, chez les Rucois. Déjà énérvé par la fatigue de sa nuit de travail, il éprouvait un souci croissant de la misère

qu'il sentait plus sombre dans la maison. Il était certes impatient d'offrir à maître Rucois son assistance. Mais celui-ci, qui était si susceptible en son orgueil de vieux raté, ne serait-il pas capable, au lieu de l'accueillir avec un empressement radieux, de le chasser comme un imposteur ou même comme un malfaiteur?

M^{me} Rucois ne se montrait guère qu'à table, une table presque pauvre, faiblement pourvue du nécessaire. Jeanne ne bavardait plus de sa voix si rieuse, et Gustave voyait quelquefois passer dans ses beaux yeux l'émoi d'une épouvante, le désir suppliant qu'il ne l'abandonnât pas.

Devant la mauvaise humeur de son maître, il hésitait encore à dire tout le dévouement de son âme, lorsqu'un matin, l'avant-veille de la fin du mois, il eut la stupéfaction, à l'heure habituelle de son arrivée, de le voir tout guilleret, en tenue de cérémonie, la redingote des dimanches bien brossée, le gibus sur la tête. C'était bien à une cérémonie que M. Rucois se rendait, pour la dernière fois peut-être.

Un éditeur de la rive gauche l'attendait pour régler définitivement, prétendait maître Rucois, la publication de son interminable ouvrage d'histoire, dont les premiers volumes étaient prêts. Il croyait trop, en sa passion de la littérature, à l'excellence de son travail pour douter de la générosité d'un libraire que d'ailleurs il avait jadis soutenu de son influence et de sa fortune.

Il partit gaiement, en promettant d'être de retour à midi, sans faute.

Gustave ne partageait point du tout les illusions de son maître. Quand il se trouva seul, il eut l'intuition que la menace du malheur se faisait, au contraire, plus ardente, plus proche. Il s'irrita de copier éternellement des proses inutiles. Et, les coudes sur la table, le menton entre les mains, il observa autour de lui les meubles, les tableaux, les livres, tout cet ancien décor qui dénotait la véritable opulence

d'un passé à jamais aboli, et il tâcha d'apprécier la valeur marchande que pouvaient aujourd'hui représenter ces reliques.

Il songea, naturellement, à la fameuse caisse des manuscrits en réserve. Contenait-elle une richesse, ainsi que l'affirmait M. Rucois? Ou bien était-ce de bonne foi qu'il s'en exagérait l'importance?

Avide de savoir, Gustave se leva doucement, sans bruit, au risque de commettre une indélicatesse qu'aussitôt il excusait par l'unique préoccupation de servir les intérêts de ses bienfaiteurs. Il franchit le seuil de la petite chambre aux deux battants étalés et, non sans quelque appréhension, il dégageda de son encoignure le lit-cage que M. Rucois y repliait chaque matin.

Là, tout de suite, il découvrit dans un coin, sous un rideau de serge verte, la caisse formidable, imprégnée de poussière, scellée de clous si nombreux qu'il eût fallu, pour ôter le couvercle, frapper vigoureusement d'un ciseau et d'un marteau.

Il demeura plusieurs minutes accroupi dans la pénombre, indécis, n'entendant rien, en proie à des tentations qu'embarrassait le scrupule.

Il se relevait, las, geignant d'une fatigue, lorsque tout à coup il aperçut sur le seuil Jeanne immobile.

— Vous étiez là? bredouilla-t-il.

Elle hocha la tête en souriant, un peu triste quand même, et répondit tout bas :

— Que faites-vous?

— Mon Dieu, j'aurais voulu faire la connaissance de cette grande caisse dont M. Rucois m'a parlé si souvent.

Il tremblait d'émotion, debout contre le lit-cage, les yeux baissés. Elle murmura :

— Je comprends toute votre pensée, Gustave. Et vous avez raison.

— Ah! tant mieux! Je craignais...

— Non. Vous avez bien fait... Il faudra que mon père se résigne enfin à nous la montrer, cette caisse

merveilleuse... Pourvu qu'elle ne contienne pas des illusions aussi!...

— Il la garde avec une trop jalouse obstination pour qu'elle ne contienne pas, parmi des choses sans valeur, une ou deux œuvres dignes d'attention. Il faudrait voir...

— Oui, sans doute. Mais, s'il n'y a rien là dedans mon père sera furieux que nous ayons, comme pour lui jouer un vilain tour, enfreint ses ordres. Notez que je n'ai jamais aperçu le moindre de ces manuscrits. Et j'ai tant de motifs de me méfier!...

— C'est vrai. On ne dirait pas que M. Rucois a été dans les affaires : il rêve toujours.

— Si cette caisse renfermait un trésor, croyez-vous qu'il ne l'aurait pas utilisé, surtout à cette heure?... Car, vous l'avez deviné, Gustave, nos petites ressources seront bientôt épuisées.

— J'avais deviné, hélas!

— Qu'allons-nous devenir?

— Oh! voyons, tous les hommes ne sont pas des loups. Votre père a des relations puissantes qui le tireront certainement d'embarras...

— Oui, je le sais. Mais vous, Gustave?

— Je suis jeune. Je trouverai un emploi quelque part.

— Quelque part, loin d'ici, de chez nous...

— Il n'y a plus de distances, à Paris. Et puis, vous savez bien que je n'oublierai pas.

Il lui prit les mains d'un élan, avec une tendresse délicate; tandis qu'elle rougissait sous le feu de son regard, il repartit :

— Si j'étais son fils, nous aurions, à nous deux, vous et moi, plus d'autorité auprès de lui...

— Il faut patienter... — oh! pas longtemps!... — pour lui dire vos intentions. Car, s'il rentre déçu de sa course, il sera évidemment de mauvaise humeur et il accueillera très mal nos aveux... Laissons-le donc reprendre son calme... A tout à l'heure!...

Gustave baisa les mains de Jeanne dévotement, et, toute jolie d'émotion, odorante comme un fruit qui

mûrit sur la branche, elle disparut dans le couloir, vers la chambre de sa mère.

M. Rucois, selon sa promesse, revint de sa course un peu avant midi. Il était trempé de sueur, le gibus à la main, la redingote mal boutonnée, le pantalon maculé de boue. Et, le front bas, il grondait de colère contre les hommes et les choses.

L'éditeur de la rive gauche refusait de publier ses volumes d'histoire, et encore il ne lui avait pas caché qu'aucun libraire de Paris, devant les difficultés et les exigences de la fabrication, croissantes depuis l'armistice, ne consacrerait un sou à l'édition d'un si énorme ouvrage. Enfin, il avait consenti, et non sans quelque hésitation, à lui prêter une somme insignifiante.

Pendant le déjeuner, M. Rucois demeura maussade, plongé dans ses réflexions de philosophe et de chef de famille. Il paraissait néanmoins avoir épuisé sa colère, sans doute pour ne pas troubler M^{me} Rucois, qui, depuis quelques jours, sur les exhortations de sa fille, avait recouvré sa quiétude éternelle.

Mais, le couvert ôté, le café bu, il appuya ses coudes sur la table. Et, se penchant vers son secrétaire, qui restait seul en face de lui, il parla sur un ton que le chagrin faisait rude :

— J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer, Gustave. Peut-être ne vous surprendra-t-elle pas beaucoup?

— Quoi donc, monsieur Rucois?

— Je suis obligé de me séparer de vous.

— Ah! fit Gustave, tout pâle.

— Je souhaite que vous ayez plus de chance que moi dans la vie.

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant. Je n'ai plus rien. Non, rien!... Je ne sais pas comment je pourrai, le mois prochain, payer mon boulanger.

— Vous désespérez trop vite de vous-même, ce me semble. Il y a du moins une ressource.

— Laquelle?... Non, il n'y en a pas... Les intel-

lectuels sont des parias, à cette époque de barbarie où les victoires se transforment en défaites.

— Voyons, monsieur Rucois,... et ces manuscrits?...

— Eh bien?

— Vous n'auriez qu'à les vendre.

— Les vendre?... Jamais! Jamais!... Vous êtes fou!... Je veux faire honte, après ma mort, aux imbéciles qui m'ont méconnu. Moi, je n'ai méconnu aucun homme de valeur! Je payais même très cher les écrivains sans renommée, dont je savais pressentir le talent supérieur.

— Il faudra bien, un jour ou l'autre, ouvrir cette caisse. Autant vaudrait que ce fût aujourd'hui.

— Non! Je vous dis que non!... Après ma mort, oui!... Moi, je ne change pas d'idée!...

— En attendant, le malheur vous étreint, et vous n'êtes pas seul à souffrir.

— Je ne suis pas seul, non! Nous souffrons pour un idéal... Et je travaille, je produis une œuvre sérieuse, plus intéressante, plus utile que tant de romans grotesques et sans littérature!... Une œuvre qui peut, qui doit se vendre, non pas pendant six mois, comme un roman, mais toujours... Ah! nous verrons si on me laissera mourir de faim, là, là!... à côté d'un trésor!

— Mon Dieu, monsieur Rucois, personne ne sait rien de ce trésor, personne ne peut, par conséquent, vous l'acheter.

— Non, non, et non!... Et il y a dans cette caisse des manuscrits admirables, pour une somme de cinquante mille francs, et qui, bien édités, en rapporteraient plus du double à l'acquéreur!...

— A plus forte raison...

— Non!... Vous n'y entendez rien!... Ah! ah! je ne suis donc entouré que d'ennemis!

M. Rucois, prestement, se dressa sur ses jambes grêles, tourna autour de la table plusieurs fois, en maugréant.

Puis, brusque, s'efforçant au calme, il s'arrêta et dit :

— Ce matin, dans mon désarroi, j'ai oublié chez cet éditeur le manuscrit de mon ouvrage. Je vous prie d'aller le lui réclamer. Vous pouvez être de retour ici dans deux heures.

— C'est bien.

Gustave docilement sortit.

Deux heures après, il était de retour. Ce fut, comme d'habitude, Jeanne qui lui ouvrit, mais avec un empressement presque joyeux, tout émue d'une étrange félicité.

— Chut !... Venez, Gustave, venez voir !

Il se laissa conduire par la main dans la salle à manger, jusqu'au seuil de la petite chambre.

Là, se dissimulant à demi derrière un des battants de la porte de communication, qui était presque fermée, ils assistèrent, serrés l'un contre l'autre, à un spectacle qui leur parut d'abord tenir du prodige.

M. Rucois, seul, sans rien dire à qui que ce fût, avait retiré de son coin d'ombre la lourde caisse de son trésor. Il l'avait dépouillée du rideau de serge verte et, loin de remarquer, dans sa préoccupation ardente, que des empreintes de doigts en sillonnaient la couche de poussière, il l'examinait sur toutes ses faces, patiemment, avec le désir anxieux de la déclouer.

Tout à l'heure, pendant l'absence de Gustave, au milieu de sa solitude que les menaces de la destinée inexorable rendaient affreuse, M. Rucois avait enfin entendu dans le fond de son âme une voix pitoyable lui parler de ses devoirs d'honnête homme envers sa femme et sa fille. Penché sur sa table de travail, dans la clarté des pages blanches qu'il remplissait orgueilleusement d'une écriture rapide, qu'aucun libraire du reste n'acceptait plus de lire, il avait reconnu sa faiblesse, son impuissance, peut-être son ridicule.

Et, songeant aux autres, à ceux qui, toujours soumis à sa souveraineté despotique, dépendaient

des inspirations de son esprit et de son cœur. Il avait compris la nécessité de redevenir simple comme eux, parmi les choses simples qui l'entouraient, et il avait, non sans étonnement, éprouvé dans ce facile effort d'humilité une grande douceur et du courage.

Alors, guidé par l'instinct du bien, il était allé dans sa petite chambre, toujours agréable à ses yeux parce qu'elle était bourdonnante de ses rêves, et bravement il avait retiré de son coin d'ombre l'énorme caisse de papiers qui constituait sa fortune suprême.

Bientôt, désespérant de l'ouvrir sans outil, il se détournait lentement, lorsqu'il vit sur le seuil de la chambre Gustave et Jeanne qui l'épiaient avec une attention radieuse.

Le silence régna une minute.

M. Rucois se releva, confus, presque timide, ne quittant pas des yeux les deux enfants qui d'avantage se serraient l'un contre l'autre, dans un même sentiment de confiance. Une lumière heureuse pénétra aussitôt sa pensée. Jamais il n'avait eu le soupçon qu'àuprès de lui, sous son toit pauvre, où il ne vivait que pour les mensonges de la littérature, cette poésie, pourtant naturelle et simple, de l'amour pût, comme une fleur au printemps, éclore chez deux êtres jeunes, beaux et purs.

Ils s'avancèrent vers lui sans crainte, sachant qu'il avait enfin, à cette heure de sagesse, la révélation de leurs espérances communes.

Il leur saisit les mains, à Jeanne, puis à Gustave, les confondit jalousement entre les siennes et, sans dire un mot, les pressa bien fort, avec un bonheur qui exprimait à la fois sa reconnaissance et ses promesses.

— Je crois que vous ne me chassez plus ? demanda Gustave à voix basse.

— Non, mon fils. Moi, je suis vieux, je me mets enfin à la retraite. Vous me remplacerez ici, vous ferez mieux que moi. Quant à ta mère, Jeanne, tu

me laisseras lui parler, moi tout seul, doucement. Elle ne sait rien, moins encore que moi, de tout ce qui se passe de réel sur la terre. L'excès du bonheur, comme l'excès du malheur, pourrait nuire à sa santé... Demain nous ouvrirons la caisse de mon trésor qui vous intrigue tant et qui, je l'espère, ô mon Dieu, ne contient pas que des rêves !

Gustave, sans dissimuler désormais sa galanterie, baisa pour la seconde fois la main de Jeanne. Puis, tandis que celle-ci s'échappait vers la cuisine, il suivit avec sa docilité ordinaire, vers la table chargée de paperasses, son maître qui frissonnait d'une vie nouvelle.

Le soir, à dîner, les deux fiancés ne trahirent pas devant M^{me} Rucois leur secret miraculeux. Pourtant, une joie plus exubérante les étreignait, ainsi que M. Rucois. La mère de Jeanne, de voir les enfants si heureux, souriait en son innocence.

Gustave demeura auprès d'eux plus tard que de coutume. Lorsqu'il rentra chez lui, après dix heures, la maison sommeillait dans l'obscurité. Sur le seuil de sa chambre, en poussant la porte, il trouva une lettre.

Vite il alluma sa lampe ; il s'assit à sa petite table pour lire le message inattendu. C'étaient quatre pages d'une écriture molle, toujours égale, et signées de M. Cassagnoles. Il apprenait à Gustave la pire des catastrophes : M^{me} Cassagnoles, depuis quatre jours, gardait le lit, et l'on craignait pour sa raison.

A Marennès, ils n'avaient plus le moindre espoir de recouvrer leur part du bien que papète Rességuier avait, avant sa mort, donné à sa fille cadette. Mais là-bas, dans leur pays modeste, ils pourraient encore, grâce à la pension de retraite de l'ancien fonctionnaire, vivre dignement, à leur suffisance, et retrouver les conditions les plus favorables à la santé de leur corps et de leur âme. Ils allaient donc quitter Paris le plus tôt possible.

M. Cassagnoles ne parlait de sa fille Amélie qu'à peine, pour la plaindre, appeler sur elle la protection de la Providence. Il suppliait enfin Gustave de revenir à eux, un jour.

Gustave, lorsqu'il eut achevé sa lecture, eut un tressaillement de souffrance. Il lui sembla qu'au fond de son cœur s'éteignait tout à coup l'image souriante de Jeanne.

C'est qu'il était trop loyal pour oublier le joli passé de son adolescence, le ciel si radieux de son Languedoc, qu'il avait pendant des années, avec Amélie pour compagne, embelli de ses premiers désirs et de ses nobles ambitions.

Il eut un moment l'impression indéfinissable que le malheur des Cassagnoles le déchirait aussi, dans sa conscience et dans sa chair. Et, la tête entre les mains, trop faible encore pour se soustraire à l'étreinte du souvenir, il se plut à songer tristement.

Alors, au milieu de la nuit, que battait un vent d'orage, tandis qu'il écoutait le grondement sourd de la ville immense, il crut, dans l'ébranlement de sa pensée confuse, apercevoir d'humbles épaves meurtries par la tempête, qu'un flot puissant repoussait vers un rivage tranquille, au loin, où émergeait le visage du soleil.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75

COLLECTION " AURORE "

TRICOT ET CROCHET (Album n° 5).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 6).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 7).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la

Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,

1, rue Gazan, Paris (14^e).